

Jean-Louis Lippert

# ajiaco

Chapitre 3

[www.spherisme.be](http://www.spherisme.be)

*Miroir Sphérique*

# Évangile du Jaguëy

*« Périsse le jour où je suis né,  
et la nuit qui a dit : Un homme est conçu ! »*

*« Cette nuit, que les ténèbres en fassent leur proie,  
qu'on n'y entende pas de cri d'allégresse ! »*

JOB

*« Ecris donc ce que tu as vu, ce qui est, et ce qui doit  
arriver dans la suite. »*

Apocalypse de JEAN

*« Tu engages la nuit dans le jour et Tu engages le  
jour dans la nuit. Tu fais sortir le vivant du mort et  
Tu fais sortir le mort du vivant. »*

CORAN

*Quelle foudre illumine ce gouffre ?*

# BOÎTENOIRE

Le jour et la nuit se confondent. Cellule minuscule, fenêtres masquées, cagoule sur la tête. Combattant ennemi. Régime de privation sensorielle, puis lumières et sons violents. Tortures électriques. La chambre obscure de mon crâne est celle d'Anatole à Guantánamo Bay. Comme celle de son grand-père il y a cinquante ans. Comme celle de ma mère avant ma naissance, quarante jours en trop dans la matrice, à l'hôpital de Santiago. Nous ferons de l'apocalypse une genèse de la Nouvelle Jérusalem ! Drogues expérimentales psychodysleptiques. Suspects ne sachant plus qui ils sont ni où ils se situent dans l'espace et le temps. Calendriers ou horloges interdits. Régression totale, état de délire permanent. J'entends des voix, je parle à des personnes absentes.

*Quel or dans le tamis...*

**E**ntrez donc

*Messieurs dames*

*Entrez je vous en prie*

*nous ne manquons pas de places*

*au grand cirque de l'au-delà*

*Vous ne serez pas déçus*

*par Eva de Cuba*

*La piste du spectacle est assez vaste*

*Elle s'étend des Cyclades aux Pléiades*

*Et du fond de la Colchide*

*Au jardin des Hespérides*

*Car il fallait que beaucoup de sang coule*

*Pour extraire tout l'or*

*De mes pommes et de ma toison*

*Lors donc était mon père Moïse Evangelista*

*Roi de l'Asie mineure et des Caraïbes*

*Ayant fait des affaires à Saint-Pétersbourg*

*Avec les Bielinski*

*Comme avec les Loyola*

*Comme avec Minos Théokratidès*

*Dans le commerce tabac sucre & rhum*

*Mais aussi dans la poudre d'or*

*Et dans les immeubles à Bruxelles*

*Guerre de Crimée guerre de Sécession américaine*

*Grands besoins de coton et d'indigo*

*Mais aussi de salpêtre de soufre*

*Et de certains métaux*

*Que l'on trouve à Cuba*

*Ma mère envolée par-delà les océans*

*Constantinople et Troie*

*D'Atlantide en Anatolie*

*Où se retrouve l'aède Atlas*

*Qui lui parle d'eos rhododaktulos*

*Aurore aux doigts de rose*

*Et du trésor de Priam*

*Pendant que mon père investit à Cuba*

*Trente mille livres sterling d'actions*

*Dans la Havana Railroad Company*

*J'entends le rire sauvage et désespéré  
D'une vieille femme aux cheveux blancs  
Longs de trois millénaires  
Dont le ventre est un cimetière  
Où gît le cadavre du fœtus qui parle par ma voix  
Car mon père à Saint-Pétersbourg  
Avait aimé une Bielinskaïa  
Qui avait accouché d'un fils  
Avant de rencontrer ma mère  
Fille de Minos Théokratidès  
Lors donc Moïse et Minos aimaient l'or  
Au point de s'en enduire le visage  
Grâce à la poudre de Californie  
Dont ils faisaient mondial négoce  
Et voici ma mère apprenant son infortune  
De la bouche même du fils Bielinski  
Se mettant à chercher le masque d'or  
Ce fameux trésor de Priam  
Comme une folle  
Pendant que mon père n'a d'yeux à Cuba  
Que pour le cours du tabac et du sucre  
Envoyant en Asie mineure  
Pour seconder sa femme  
Un jeune Loyola  
Fou d'archéologie  
Là-dessus les marchés perdent la tête  
Et c'est la guerre et c'est la guerre  
Pas besoin d'en faire un roman  
D'autres que moi savent y faire  
Pour chanter dans le détail les fortunes  
Des Evangelista des Bielinski  
Des Théokratidès des Loyola  
Il faut que le sang coule !  
Il faut que le sang coule !  
Mais voilà les statues d'argile et de bois  
Trouvées à Troie par un jeune Loyola  
Qui était devenu l'amant de ma mère  
Voilà ces statues qui révèlent  
Des masques tout pareils  
A ceux des Indiens caraïbes  
Et voilà pourquoi depuis  
Je suis nulle part et je suis partout*

## Rengaine d'une idole des vitrines

*J'ai quelque scrupule à figurer comme personnage d'un ambitieux roman, mais qui d'autre qu'un mannequin pouvait-il témoigner des événements survenus cette nuit-là, dont il ne reste aucune trace dans la mémoire des humains ?*

*Non, je ne suis pas une statuette comme les autres.*

*Même si nous avons toutes vocation d'exprimer les voix des divinités, la sorcière en bois des îles que je suis pourrait vous raconter de plus étranges et miraculeuses histoires encore que celles dont bruissent toutes les religions. C'est d'une danse que je vous parle, entre semence d'Atlantide et matrice d'Anatolie. Un puissant va-et-vient les relie, qui ne se peut concevoir sans penser à l'existence possible d'une dimension inconnue de l'autre côté de l'espace et du temps. Chut ! J'en ai déjà trop dit... Le dernier demi siècle n'a-t-il pas imposé silence à la parole poétique, entre révélation prophétique et réflexion philosophique ? Un territoire immense exploré par les avant-gardes artistiques au lendemain de la Grande Guerre, clôturé par l'idéologie situationniste...*

*Réfléchissez un instant. Ridiculisé par Picasso, par Buñuel et par Aragon – comme par combien d'autres artistes communistes – le jeune arriviste d'avant-garde qui, vers le début des années cinquante, eût manigancé quelque putsch afin de s'emparer du pouvoir laissé vacant par un surréalisme sur le déclin, quel autre artifice eût-il mis en jeu qu'un décret de la mort de l'art ?*

*Seul pareil stratagème lui garantissait une carrière de leader dans l'avant-garde, sans trop de coups à férir. Il suffisait de prôner la révolution immédiate et universelle, par construction ininterrompue de situations, comme panacée politique et esthétique. Plus de va-et-vient du réel à l'imaginaire, plus de voyage d'un monde à l'autre... Oui, je suis une créature de Pablo Picasso, de Luis Buñuel et de Louis Aragon !*

# ***Maiiak***

*Quelle autre résurrection*

*Qu'une révolution ?*

*Faute qu'elle prît le cap des Isles fortunées, l'utopie communiste eut sa tombe à Kronstadt la Rebelle, écrasée sous la mitraille de Trotski, suivi par une armée de futurs fonctionnaires, qui comptabilisaient déjà le rêve et la mémoire comme cinquième roue du carosse révolutionnaire. Or, la cinquième dimension m'apparut voici deux tiers de siècle – j'en avais alors près d'un tiers – un jour de l'automne 1929, devant l'image d'une automobile noire emportant deux amazones par des steppes où l'Histoire pour les uns sombrait, pour d'autres semblait sortir du naufrage.*

*Cette accélération brutale d'une automobile dans un paysage immobile depuis des siècles me fit imaginer, au lieu d'un rapport entre l'espace et le temps tel que l'un divise l'autre pour créer le dieu de la vitesse, un autre rapport qui les multipliât pour ouvrir à tous l'éternité de la légende.*

*Car j'aurais bien voulu les retenir au village de Petrodvorets, non loin de Leningrad, ces deux amazones dont l'une était ma mère et l'autre serait celle de la femme qui surgirait un quart de siècle plus tard sur la digue d'Hierapetra.*

*Mais il eût fallu pour cela passer d'emblée à la Cinquième Internationale, chère à Maïakovski. Celle qui eût déjoué les ruses bureaucratiques dissimulées derrière le Grand Tournant de Staline, qui dans l'embarquée d'une collectivisation forcée serait un an plus tard fatale à Vladimir. N'était-ce pas au fond leur vœu commun, à lui comme à Lénine, face au Golfe de Finlande, que d'y voir surgir l'île engloutie des songes millénaires, où depuis la guerre de Troie les guerriers scythes faisaient leurs festins de chair avec des amazones ? Homère admirait cette civilisation troyenne, creuset de peuples et de mythes, où se mêlaient aux tribus thraces et orientales ces femmes d'Asie mineure parmi lesquelles une héroïne comme Andromaque déshonorait la grossière figure d'Achille. Même si nous doutions fort qu'Alexandre Bielinski partageât ce rêve, lui le descendant de l'ami de Pouchkine Vissarion Bielinski, quand il prenait le bras de la belle Olympia Théokratidès pour*

*gravir les escaliers d'une datcha de bois vert, sanglé dans sa vareuse de l'armée soviétique. Il en avait coulé de l'eau, sous les ponts de la Neva, depuis que leurs familles s'étaient acoquinées dans des intrigues où n'avait manqué ni le trésor de Priam, ni les négoce d'or avec les Evangelista, ni certains investissements juteux à Cuba par l'entremise des Loyola. Nous en parlerions avec Maïakovski devant le clocher à bulbe d'une petite église, dont la torsade pistache partirait en flammes le soir même.*

*Je revois le visage accablé de Vladimir. Il me demanderait, à l'aube, de ne jamais oublier le voile de brouillard montant de ces ruines, ce rideau de fumée qui recouvrirait bientôt le siècle. Car là où les idées communes de révolution et de résurrection se trouvaient crucifiées, là, sur ce qui était devenu la tombe des premiers soviets, gisait déjà le saint suaire justifiant tous les bûchers à venir. Qui ne serait complice d'un tel oubli ? Certainement pas les idéologies prétendument radicales qui, en Occident, ne feindraient de compatir au sacrifice des espérances communistes que pour travestir le vieux slogan jésuitique Ad Majorem Dei Gloriam en nouvelle devise prônant la plus grande gloire du Capital !*

*Mais, ajoutait Vladimir dans un grand rire, tandis que nous éclusions notre kvas de patates, le spectre qui surplomberait lui-même tous les brouillards d'illusions de ce siècle serait toujours bien l'âme des marins de Kronstadt, l'âme de ceux qui offrirent leur sang, contre les bureaucrates, pour défendre l'initiale idée des Soviets. Jamas, Maïak ! me lançait-il. Car nous trinquions à la grecque. Un vaisseau militaire croisait au loin, battant pavillon rouge. La même image viendrait à Pablo Neruda, dans son Canto General, sur un autre continent. Nous étions là, comme deux idiots, sur cette plage, buvant de l'infâme kvas et mangeant du poisson séché. La pluie se mit à tomber. Mi, kak dvieï idioti, na plajié pod dojdi : ce serait l'une des dernières plaisanteries de Vladimir.*

*Oui, nous étions là comme deux idiots sur cette plage sous la pluie, mais une foule invisible nous entourait. Son souffle donnait des ailes au navire soviétique. Il y avait à nos côtés tout ce que la poésie mondiale créerait de grand au siècle vingtième – si l'on admet que Borges et Pessoa furent d'immenses poètes communistes. Nous aurions pu deviner la présence, bien sûr, de Pablo Neruda, mais aussi celles des peintres Orozco, Diego*



*Rivera, David Alfaro Siqueiros. Oscar Niemeyer inventait sous nos yeux une cité idéale s'inspirant du monument en spirale que Tatline dédiait à la Troisième Internationale. Pablo Picasso, répétant à l'envi qu'il allait au communisme comme à la fontaine, improvisait une fresque montant jusqu'aux nuages, qui emprisonnait dans ses rets les avions de la Luftwaffe afin que Guernica ne fût pas. La Pasionaria Dolorès Ibarruri dansait donc avec Federico Garcia Lorca sous les bravos d'une Rosa Luxembourg libérée des geôles social-fascistes. Eisenstein, Buñuel et Pasolini se pliaient aux conseils de Dziga Vertov pour filmer Charlie Chaplin dans l'optique du Ciné-Œil, bobines immédiatement envoyées vers les campagnes par train spécial de l'Agit-prop. Sur un autre quai descendait Aimé Césaire en héros d'Orfeo Negro, croisant dans un grand charivari les personnages des Visiteurs du soir et des Enfants du paradis. Car il n'y avait aucune raison que Jacques Prévert n'eût pas réconcilié André Breton et Louis Aragon. Tous partageaient notre gnôle, Nazim Hikmet et Yannis Ritsos l'agrémentant de raki et d'ouzo tombés de leurs poches trouées. Bertolt Brecht, jouant au dégoûté, tordait son mouchoir pour en offrir un schnaps hors de pair à Walter Benjamin. Kateb Yacine tirait de l'étoile rouge un jus dont le goût rappelait à Mahmoud Darwich celui de la boukha, Julio Cortázar transformait la pluie en eau de vie de la pampa et Alejo Carpentier, d'un claquement du doigt, faisait revenir de Cuba le navire au drapeau frappé de la faucille et du marteau, plein à ras bord du meilleur des rhums Evangelista.*

*Jamas, Maïak ! Oui, nous étions là comme des milliers d'idiots, tous étant loin de partager le même point de vue. L'ordre soviétique, selon certains, devait se défendre contre l'encerclement capitaliste. Pour d'autres, la révolution resurgirait à l'Ouest... Kakaïa revoloutzia ? rugissait Vladimir en crispant ses mâchoires de géant. Il me considérait avec l'indulgence agacée qu'on aurait pour un petit frère un peu simple d'esprit. Mais nous tombâmes d'accord sur la Cinquième Internationale, celle de la cinquième dimension...*

*Comme le vaisseau soviétique était encore visible à l'horizon, Vladimir agita ses mains dans sa direction, fermant et ouvrant ses doigts comme pour imiter les éclairs d'un phare, qui se dit maïak en sa langue. Ce jour-là, il m'offrit en partage la moitié de son nom.*

« Ah ! »

ARAGON

« Ah ! Ah ! Ah ! »

PASOLINI

**J**E VEUX SENTIR L'ODEUR DU CAFE AU RHUM, se dit Juan-Luis de Loyola. Comment faire pénétrer l'arôme du café au rhum dans mes cellules, tandis que les bombes s'abattent sur le monde, répandant vers l'Orient leurs senteurs de poudre et la saveur du néant ? Le café au rhum, pour un connaisseur comme lui, il fallait le préparer selon un dosage minutieux, qui fut jadis motif de querelles homériques avec son vieux pote Anatole, mais aussi avec celui dont la correspondance d'un autre âge traînait sur le bureau de Loyola.

*15 septembre 1986*

*Cher Loyal,*

*( ... ) Floriana Lebovici m'avait envoyé le prospectus sur le dernier ouvrage d'Anatole Atlas, Autopsie du XXe siècle, mais non la brochure même. Peux-tu me la trouver ? ( ... )*

*A bientôt. Amitiés.*

*Guy*

*13 octobre 1986*

*Cher Loyal,*

*Merci pour tous les documents. Cet Atlas paraît nettement malveillant. Mais ne serait-ce pas plus inquiétant de plaire à un stalinien ? ( ... )*

*Amitiés.*

*Guy*

31 octobre 1986

*Cher Guy,*

*( ... ) Bernard Tapie n'a pas lu La Société du spectacle, pas plus qu'HH007 n'a lu les Manuscrits de la Mère-Rouge ; les pauvres lecteurs de Libération auraient au moins appris que sous le faux radical se cache un vrai stalinien. Misère du journalisme...*

*D'après un ami qui a vu l'émission, Tapie s'est ainsi défendu : « Debord a sûrement lui aussi de grandes choses à dire, c'est bien la preuve que les grands esprits se rencontrent ; peut-être qu'un jour je serai assassiné en direct... » ( ... )*

*Loyola Loyal*

5 novembre 86

*Cher Loyal,*

*Atlas va être un fou encore plus gênant que Voyer. Le public a-t-il pu croire même à un partisan (un peu modéré) qui irait faire des reproches à Bernard Tapie ? Bien sûr, c'est très injuste de reprocher à Tapie de s'inspirer de moi (Atlas le fait avec la double malveillance de l'amalgame, contre moi et contre Tapie) ; alors qu'on n'a rien dit sur Attali, et surtout pas sur Baudrillard. Tous ces envieux aboient contre le plus médiatique, pas contre le plus néfaste (de ceci, ils s'en foutent bien).*

*Le lapsus, que tu cites, de Tapie, semble bien vouloir dire qu'il me confond vaguement avec Gérard Lebovici ; et n'est donc pas trop gêné d'avoir pillé un mort. Il se dit que les morts n'ont plus de « gardes du corps ». Qu'il soit, lui, assassiné « en direct », je lui accorderais de bon cœur cette dernière volonté, si c'est la sienne.*

*A bientôt.*

*Guy*

Miracle du café au rhum ! Juan-Luis de Loyola sirote une gorgée, paupières mi-closes... Chez Anatole, Debord a dû modérément goûter certaines phrases faisant danser l'horizon, qui lui rappelaient peut-être un peu trop ces chevaliers à l'éclatante arrogance de sa propre jeunesse, dont faisait partie mon père Abel... Précisément, n'est-ce pas à la révolution cubaine qu'il fait allusion dans sa lettre suivante ?...

19 décembre 86

*Cher Loyal,*

( ... ) *Pour détourner une formule particulièrement imbécile de Fidel Castro sur le « devoir des révolutionnaires », je dirais : le travail de la critique révolutionnaire n'est assurément pas d'amener les gens à croire que la révolution deviendrait impossible !*

*A bientôt. Amitiés.*

*Guy*

Tout le monde aujourd'hui parle de Guy Debord, se dit Juan-Luis de Loyola, mais Guy Debord ne parle pas de tout le monde ; encore moins des êtres fictifs. Anatole Atlas est l'unique personnage de roman qui ait jamais eu l'honneur de sa correspondance. A la santé de mon vieux pote, une louche de café au rhum !

En conclusion de ses *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*, l'année précédente, il ne manquait déjà pas de s'escrimer avec Anatole, sans le réfuter autrement que par la formule devenue célèbre : « L'imposture régnante aura pu avoir l'approbation de tout un chacun ; mais il lui aura fallu se passer de la mienne ». Une formule aujourd'hui reprise par maint médiatique se piquant de paraître sur la scène du roman ; une formule faite à l'usage exclusif de ces nouveaux médiatiques. Plus tard, dans ses *Commentaires sur la société du spectacle*, Debord reviendrait à la charge contre les publications clandestines de mon vieux pote, estimant qu'elles « ressemblent au *fac simile* d'une arme célèbre, où manque seulement le percuteur ». Pour la seule fois de sa carrière, il userait d'un ton professoral, celui d'un maître d'armes en quelque sorte : « C'est nécessairement une *critique latérale*, qui voit plusieurs choses avec beaucoup de franchise et de justesse, mais en se plaçant de côté. Ceci non parce qu'elle affecterait une quelconque impartialité, car il lui faut au contraire avoir l'air de blâmer beaucoup, mais sans jamais sembler ressentir le besoin de laisser paraître quelle est *sa cause* ; donc de dire, même implicitement, d'où elle vient et vers quoi elle voudrait aller ».

Pour Loyola – même au temps de ses rencontres avec Debord – le café au rhum, c'était la clé du jour. Il voulait l'odeur du café au rhum, rien d'autre que l'odeur du café au rhum. Depuis la première aube du monde, il avait besoin de cette odeur pour se remettre sur ses deux pieds, transformer le dragon rampant de la nuit en archange vaillant du jour. Tel qu'il apparaissait sur les photos qui accompagnaient ces lettres d'un autre âge, dans une *guayabera* immaculée, Debord à ses côtés déboutonné, coiffé d'une casquette révolutionnaire à la Helmut Schmidt.

Le créateur de l'Internationale situationniste aurait-il pu deviner que j'avais moi-même prêté quelque concours à la rédaction du livre intitulé *Gagner*, signé Bernard Tapie – ce Tapie qu'Anatole avait apostrophé sur un podium d'émission télévisée ? Son *Autopsie du XXe siècle*, à quoi fait référence Debord, étrillait toutes les prétentions de ce dernier à se vouloir le gourou d'une époque. Si Debord entendait répudier l'ensemble des représentations politiques et artistiques, tout en s'affichant – dans une ombre complice – comme l'unique décodeur d'une réalité privée de toute référence imaginaire, quelle serait la substance du Nouveau monde entrevu par une telle prophétie ? Où ( sinon dans le pauvre cinéma produit par son mécène Gérard Lebovici ) était la place des rites mythiques, des représentations sacrées que les peuples se font de l'univers, pour celui qui se parait d'un costume très cinématographique d'amiral de la mer Océane, quand son ombre envahissait des milliers de cerveaux, pareille à celle d'un Conquistador ?

Il semblait qu'il n'y eût pas de raison spéciale de poursuivre plus avant cette histoire ; l'imagination du lecteur suppléerait aisément au maigre récit de la disparition d'un homme dans les eaux du canal de Bruxelles. Quant à celle de son petit-fils, portant même nom d'Atlante que lui ? Juan-Luis de Loyola s'était senti vaciller sous un fardeau pesant le poids du globe. Pour son vieux pote Anatole ( fou dangereux, selon l'auteur de *La Société du spectacle* ), toute l'affaire situationniste, depuis 1953, n'avait-elle pas été un ingénieux contre-feu de l'Occident face aux périls nés de la révolution cubaine ? Celle-ci – selon l'analyse d'Anatole – coïncidait avec la création de la revue *I.S.*, laquelle n'y verrait jamais qu'une version tropicale de bureaucratie stalinienne. Quel meilleur stratagème, pour contrôler un mouvement international naissant, que d'en fixer les règles théoriques, avant de camper dans la posture de son inattaquable censeur ? De nos jours encore, la pensée-Debord se confond à l'image, devenue label médiatique, d'une indépassable critique radicale, quand bien même y manque toute référence à l'esclavage. Anatole Atlas est le mieux placé pour savoir quel rôle joua l'œuvre de Guy Debord dans ce qu'il nomma lui-même une « démoralisation » de l'idéologie soviétique, lui qui, via son contact à Berlin, la fit connaître à un certain Vladimir Poutine.

L'information, dûment transmise aux conseillers de Gorbatchev, ne manquerait pas à Moscou de susciter quelque émoi chez les théoriciens du *dia-mat*...

# ***Maiak***

***La haine leur sort de la bouche à propos de l'aède, et leur cœur en cache encore plus. Ils ont prétendu récuser la vérité qui venait à eux, mais l'avenir leur donnera des nouvelles de ce qu'ils raillaient. Tous verront alors clairement ce qu'ils croyaient pouvoir dissimuler, car il y a des livres qui éclairent et qui guident.***

Puissiez-vous avoir quelque chose dans votre tête qui vous connecte à certains morts ! Il ne faut pas être grand clerc pour voir s'ouvrir, après la fin de l'Union soviétique, une ère nouvelle dans l'évolution de l'espèce humaine qui, sous nos yeux, prend déjà la forme d'une régression anthropologique. Le capitalisme sans freins ne pourra produire d'autres effets qu'un retour barbare à l'esclavage. *Socialisme ou Barbarie*, avait décrété Karl Marx. C'est sous le masque même du parti socialiste qu'a lieu le génocide au pays des Grands Lacs. Dans les anciens pays de l'Est, ne peut manquer de se déchaîner un trafic d'armes, de drogues et de chair humaine qui se parera de motifs humanitaires. Sous la bénédiction du pape et de toutes les autorités morales en Occident. Partout exploseront les marchés financiers conçus pour la seule spéculation, dans un aveuglement intellectuel généralisé. La fausse conscience étendra son empire des ténèbres qui, comme l'annonçait dans ses brochures mon petit-fils Anatole, aura pour lumière noire l'idéologie situationniste. Au nom d'une prétendue conception radicale, immédiate et universelle de la révolution, triomphera la contre-révolution libérale et libertaire identifiant le communisme au nazisme

sur tous les marchés de l'opinion, dans l'exclusion de la moindre pensée relative à ce que fut l'expérience des Soviets.

# ***Traverser l'écho***

***d'une voix dans le canal, c'est n'oublier pas qu'Anatole – Debord en eut la juste intuition, sans oser l'écrire – avait épousé la cause de l'U.R.S.S. Et qu'il ne fut pas trop difficile au camp d'en face, avec ses puissants ordinateurs, de mettre en équation l'ancien agent grec du Komintern et son petit-fils portant même nom même prénom que lui. C'est aussi se souvenir du fait que le Military Act des U.S.A. définit comme Unlawful Enemy Combatant toute personne coupable de quelque menée dite terroriste que ce soit, les tribunaux militaires ayant le droit d'utiliser des preuves obtenues sous la contrainte ou par « ouï-dire » pour les maintenir en détention à Guantánamo Bay. Le patronyme d'Atlas à lui seul n'attirait-il pas les pires suspicions pour le bras armé de l'Alliance atlantique ? « Honour Bound to Defend Freedom » est la devise de la Joint Task Force Guantánamo. Comment, pour le salut d'un si noble idéal, n'auraient-ils pas mis hors d'état de nuire le terroriste qui balança son attaché-case contenant une bombe de type Maïak dans le pare-brise de la limousine à cocarde étoilée, lors de la dernière venue de George W. Bush à Bruxelles ? Parmi les dizaines de bad guys barbus et lymphatiques épiés vingt-quatre heures sur vingt-quatre et conditionnés dans leurs cages derrière***



***les barbelés de Guantánamo Bay, qui ferait la différence entre son faciès négro-asiatique et celui des deux Belges d'origine orientale alors détenus au camp Delta, dont le retour en Belgique serait négocié à l'occasion de cette même visite présidentielle, pourvu qu'ils jurent sur la Bible qu'on ne les retrouverait jamais, armes à la main, sur un champ de bataille, face aux troupes du monde libre et démocratique ?***

# *Notes en bas de vie*

L'éternité s'empare du présent. Qui lui-même se dissout. Dans un rêve intemporel. Terreurs et guerres civiles. D'un autre âge. Explosent au cœur de l'actualité. L'instant immédiat. S'absente pour un exil. Vers des contrées lointaines. Dont je n'ai aucune souvenance. Ainsi défile dans ma tête. Tantôt somnolente. Tantôt éveillée. Une procession d'images. Venues je ne sais d'où. Comme celles d'un hôpital. A Santiago de Cuba. Voué aux manipulations psychiques. Et privations sensorielles. Où Sacha Bielinski. Répugne à entrer. Dans la chambre de sommeil. De ma mère. Trop bouleversé. Par les gémissements d'une femme. Au crâne rasé. Chevelure d'or envolée. Morte vivante. Portant un enfant dans son ventre. Depuis neuf mois. Et quarante jours. Réduite à radoter. Des cauchemars chimiquement programmés. Que peut-il encore pour elle. Se disant la fille d'Atatürk. Descendante du calife de Bagdad. Née durant la guerre de Troie. Qui va et vient dans le temps. Comme dans l'espace. Tous ses mots enregistrés. Pour percer le mystère. Du contrôle sur l'esprit. Selon le programme de l'Agence. Incluant l'usage du LSD. Cages. Monstres. Cercueils. Cadavres. Immense tour de verre. Prise dans les racines d'un Jaguëy. « Ca va, petite ? » « Je... je ne peux plus... L'enfant me dit qu'il veut partir... » « Ah oui ? Pourquoi refusez-vous qu'on vous aide ? » Au plus profond de sa matrice. Les injections de cauchemars. Se déposent dans la mémoire. D'un embryon. Pour le hanter. A jamais. Nuit longue de cinquante ans. Qui s'assombrit encore. Et je n'exige plus de lumière. Je ne demande plus que tu viennes. Illuminer une vie. Tarie de naissance. Je ne veux même plus. Que le jour naisse. Même si la nuit définitive. Bientôt. Me fera taire. Comprends-moi bien. Je porte pour toujours. L'âge de mon père. Même si c'est encore le printemps. Même si c'est l'heure. Où la nature explose. Expulse la mort. Y as-tu pensé ? Je suis celui qui t'a faite femme. Après tout. Même si mon corps. Déjà vieux. Retourne à la terre. De ton ventre. Et que l'heure arrive. De laisser le sommeil. M'engourdir. Et que tu ne m'imagines. Même plus. Tenter de me glisser. Au plus intime de toi. Ne crois-tu pas. Que l'amour et la mort. Se pénètrent l'un l'autre ? Même si bientôt. La nuit me fera taire. Etre du côté de la naissance. Ou de la mort. Quelle importance ?

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Ton père organisa l'assassinat de l'homme dont tu portes le nom. Je ne m'attends pas à ce que son existence te dise quelque chose : elle reste l'un des secrets les mieux gardés du dernier demi siècle. Cela fait un drôle d'effet de regarder cinquante ans en arrière et de se replacer dans la mentalité qui nous conduisait à nous venger de nos ennemis avec une froide assurance. Toute ma vie, je me suis senti le soldat de cette « Guerre des Mondes » évoquée par H.G. Wells, à ceci près que nous autres, les Soviétiques, figurions plutôt les Martiens de cette guerre aux yeux de l'opinion occidentale. Ton bisaïeul Alexandre Bielinski, négociant à Saint Pétersbourg, était un ami de l'écrivain anglais, rencontré à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1897. L'année suivante marquait le cinquantième anniversaire de la mort de son propre grand-père Vissarion Bielinski, publiciste russe de génie, victime à 37 ans de la répression tsariste. H.G. Wells tenait cet ami de Pouchkine en haute estime et se souvenait du reproche qu'il avait un jour adressé à Tourgueniev : « Comment pouvez-vous aller manger, alors que nous n'avons pas encore résolu la question de l'existence de Dieu ! ». Notre lointain ancêtre appelait avec force à une vaste critique de l'ordre social. Il ne craignait pas de voir la Russie du futur à la tête de « l'humanité éclairée », ni d'exprimer dans ses articles son envie pour « nos petits-fils et arrière-petits-fils... ». Bien que notre famille eût accédé au bien-être matériel, je fus élevé dans le culte de cet ancêtre, et eus toujours à cœur de ne pas démeriter d'un nom si prestigieux. Lors de la « Grande Guerre Patriotique » contre Hitler ( ainsi avions-nous coutume de désigner la Seconde Guerre mondiale ), la lutte entre le bien et le mal se trouvait pour nous simplifiée. Tous les antinazis savaient que nous représentions le seul espoir de briser la nuque au fascisme. Il n'y avait pas le moindre doute quant à la nécessité de nous procurer les moyens de fabriquer la bombe atomique avant les Allemands. Nous étions indignés à l'idée que les Américains, grâce à l'uranium du Congo belge, prenaient de l'avance en ce domaine sans nous associer à leurs travaux. Aussi, toute recherche de secrets militaires équivalait pour nous à une action héroïque. C'est dans un tel contexte que je me suis voué durant la Guerre Froide à ce que nous appelions les Missions Spéciales. A l'époque, nous ne nous posions pas de problèmes moraux quand il s'agissait de tuer Trotski ou tout autre de nos anciens camarades qui s'étaient retournés contre nous. Nous avons la conviction de nous trouver*

*engagés dans une lutte à mort dont dépendait le salut de notre grande expérience, la création d'un nouveau système social qui protégerait tous les travailleurs et supprimerait l'oppression du capitalisme. La vérité sur ce qui s'est réellement passé au cours des cinquante dernières années est encore maquillée – dans les deux mondes – par des interprétations idéologiques, lourdes d'autojustifications. N'oublions pas que la mort de Staline, en 1953, voyait s'ouvrir deux voies possibles à l'Histoire, que Marx avait déjà résumées sous la formule : Socialisme ou Barbarie. Ce fut le début d'une guerre secrète où se mirent en place, dans une ombre propice, les principaux inspirateurs de la tragédie qui devait culminer avec l'actuelle offensive militaire lancée sur l'Orient. Ce n'est rien d'autre que ma version des faits que je te livre dans ce carnet, dont tu feras l'usage le plus approprié après ma mort, ce 16 septembre 2003. Il y a cinquante ans ce jour, en effet, qu'eut lieu mon unique relation avec ta mère, dans un hôpital de Santiago de Cuba qui portait alors le nom de son fondateur Moïse Evangelista. J'ose placer mon espoir dans le sang des Biéliniski coulant en toi, pour que tu te conformes strictement au vœu formulé sur l'enveloppe, et que tu n'ouvres pas ce testament avant le lendemain de ton cinquantième anniversaire.*

Juan-Luis de Loyola venait de sombrer dans une profonde léthargie. Pour lui, le café au rhum n'était pas la seule clé du jour. L'aurore aurait-elle pu surgir sans le rougeoiement d'un cigare ? Il ralluma le havane qui sommeillait dans le cendrier. PAS PRENDRE CONNAISSANCE AVANT LENDEMAIN 50 ANS ! Le carnet noir dormait toujours au fond du coffre-fort. Sa lecture attendrait bien la lumière du jour. Depuis son ermitage entre ciel et terre comme entre veille et songe – mais aussi, entre un monde à tous les sens *fini* et un autre monde interdit – Loyola se demandait quelle instance aurait les moyens de l'obliger à cracher le morceau sur l'A.A.A.A.A. Peu de mots lui suffiraient pour avouer les raisons l'ayant fait adhérer à l'Association : s'il pouvait se risquer à les prononcer – mais devant qui, sinon sa compagne velue ? – Loyola se fût bien gardé de les écrire, tant pareille trace eût invalidé toute prétention à jamais voir publié son prochain livre.

Après tout, pourquoi, *pour qui* de tels scrupules ? Il appartenait à la race qu'avait fuie Anatole, celle des nouveaux centaures, dont le torse n'était plus apparié au corps d'un cheval mais à la chose fonctionnelle entre toutes : un bureau. Jamais l'on n'avait vu se cabrer son vieux pote à quelque podium que ce fût. Toujours il piaffait dans un débat depuis le public, celui qui jusqu'au bout dédaignerait l'accès aux tribunes officielles. « On te laisse vivre », lui avait un jour déclaré l'une des prêtresses de la vie culturelle bruxelloise, comme il venait encore de ruer face au gratin littéraire du royaume, à la fin d'un colloque sous haute surveillance où était

invité Salman Rushdie, proposant à ce dernier d'indiquer comment « un tel cirque » serait décrit par un écrivain, si d'aventure il s'en trouvait un seul parmi cette auguste assemblée. L'on aurait certes pu longtemps laisser Anatole Atlas tenir son rôle de lanceur d'invectives entouré d'un vague ridicule toléré, complice malgré lui d'un consensus de bonne compagnie, s'il n'avait soudain disparu de la circulation. Pour nul ne savait quel motif, sinon sa femme Pléione, il s'était embarqué vers Cuba le 16 septembre dernier, et on ne l'avait plus revu depuis. Ce qui ramena Loyola, les yeux mi-clos, vers cette *Anatolian Atlantic Athletical & Artistical Association*.

Curieux nom, qui aurait fait exploser de rire Anatole. Au siège new-yorkais de l'Association ( qui occupait le rez-de-chaussée de la tour Panoptic ) se concevaient les méthodes modernes du *Story Telling Management*. Aux quatre coins du monde, leurs discours valaient parole d'évangile. Et leurs journées de conférences, au bas mot 60.000 \$. Ils s'inspiraient de Jésus Evangelista, père fondateur des relations publiques de l'entreprise, dissertaient sur les « codes narratifs » de la marchandise et se piquaient de sémiologie, citant Roland Barthes ou Guy Debord dans le texte. « Dites-le avec des fictions ! » : tel était le slogan de l'Association. Loyola était bien placé pour savoir que les gens n'achetaient plus des produits, mais les légendes ou les mythes que ces produits représentent...

Après ces vagues réflexions, l'Expert avait replongé dans le sommeil, non sans voir danser devant ses yeux la photographie d'Anatole au dos de son *Autopsie du XXe siècle*. Une charmante photo de famille. Coiffé d'un grotesque chapeau, lunettes noires, berçant une bambine dans ses bras, le chevalier de l'essence perdue était couvé du regard par sa jeune femme Pléione. Qu'avait-elle pu devenir, s'était encore demandé Loyola, juste avant qu'une chevelure blonde ne se confonde à celle qui ornait un mur de son bureau. Il avait dû dormir un bon moment. Quand il ouvrit les yeux, c'était toujours le même vertige noir qui tombait de la fenêtre. Il s'enfonça le mégot du cigare entre les dents, mais avant même de l'allumer la toux monta dans sa gorge et l'étouffa. D'un bond il se leva, s'appuyant sur le bras du fauteuil. On avait dû frapper à la porte et elle s'ouvrit. En toute circonstance normale, personne n'aurait pu avoir accès à ce haut lieu, sécurisé comme il se devait. Mais une femme était dans l'embrasement, éclairée par une lueur pâle venant du couloir. Grande, mince, belle à n'en pas douter. Elle le surprit dans cette position peu avantageuse, stoppé dans son élan, à moitié courbé entre le fauteuil et la fenêtre, cigare au bec et crachant ses poumons. Que lui voulait-on ? Bien sûr, les interventions intempestives, il connaissait. Mieux que personne ! Ils n'étaient pas vraiment rares, ceux qui savaient que là-dessus s'était jouée sa carrière lui ayant valu cette plaque d'expert esthétique luisant sur la porte entrouverte, à côté d'une silhouette immobile. Sans déterminer au juste pourquoi, Loyola s'imagina que ce pouvait être une pute aussi bien que l'une de ces multiples bonnes sœurs d'aujourd'hui. Se tenant les reins, il se redressa dans l'obscurité. Une belle salope à tous les coups, pensa-t-il sans prononcer un mot, dans une tentative de rationaliser la situation. Les ligues féminines de vertu faisaient florès, auxquelles adhéraient tant de gouines insatisfaites pour mille raisons, pressées de franchir la barrière

morale en proclamant qu'elles n'étaient plus soumises au vieil ordre patriarcal. Celle-ci portait un long manteau noir d'où jaillissait une crinière blonde, mais il ne distinguait toujours pas son visage. Qui savait même si elle portait quoi que ce soit sous sa tunique ne laissant pas apparaître le moindre bout de viande. L'inconnue inspecta le bureau d'un coup d'œil et, dans le contre-jour, Loyola vit briller son regard. Vert, lui sembla-t-il. Deux flammes faites pour éclairer son propre enfer. Lui réclamerait-on des comptes ? Confusément, il devinait bien sûr qui elle était, mais pouvait-il se l'avouer ? C'était elle et ce n'était pas elle. Il pensa, un délire de plus au point où nous en sommes, à la réplique du portrait qui s'étalait en noir et blanc sur le mur à côté de la porte où elle demeurait sans bouger, toute la force de sa présence concentrée dans son silence. Une telle tignasse blonde et bouclée, qui d'autre qu'elle ?

— Monsieur Jésus Evangelista, c'est bien ici ?

La voix laissait traîner un accent indéfinissable, pouvant signaler plus d'une origine incertaine comme la fatigue d'une nuit blanche. Loyola ne répondit pas, reculant de quelques pas vers la vitre noire. Après toutes ces heures au cours desquelles il s'était immergé dans combien de passés, le présent de la phrase venait de le foudroyer. *C'est bien ici ?* Les derniers mots, prononcés avec une extrême lassitude, flottaient encore dans la pénombre à peine dissipée par la lueur du portable sur le bureau d'acajou.

— J'ai rendez-vous avec Monsieur Jésus Evangelista, reprit la silhouette au seuil de la porte avec plus de force, comme pour marquer quelque agacement, avant d'adoucir le son de sa voix : « Je suis sa nouvelle garde du corps ».

Elle ne parlait pas, elle feulait. Confusément, revint à Loyola l'allusion faite par Guy Debord aux gardes du corps de Bernard Tapie dans sa lettre d'avant les temps. La scène était, si possible, encore plus irréelle que tous les événements de la nuit. Ce devait être la matinée, le jour ne s'était pas levé, le bureau même plongé dans l'obscurité ne pouvait être confondu avec aucun autre et surtout pas avec celui du *Tycoon*, mais l'idée seule qu'une créature féminine surgie du néant pût s'imaginer rencontrer le *boss* de la Panoptic en poussant une porte au dernier étage d'une Tour moins franchissable que le palais du roi faisait basculer l'ensemble dans la gamme d'un film infiniment plus burlesque que tous ceux produits par feu Gérard Lebovici, du côté de la tarte à la crème balancée par Léon Dingo sur le visage de Jésus Evangelista, voire même de ce navet qui naguère à Cuba devait mettre aux prises Aurore Théokratidès et Abel de Loyola, sur un scénario tiré d'*Adieu Satan*, grâce au financement du même Jésus Evangelista.

— Excusez-moi.

Les seuls mots que Loyola fut capable de prononcer avant de quitter la pièce en direction de la salle d'eaux voisine, où il tomba sur son image dans le miroir. Que lui dire ? Bien sûr, certains responsables de la très officielle et respectable A.A.A.A.A. n'avaient pas vraiment apprécié de voir un petit excité bruxellois s'adonner à des publications douteuses dont l'enseigne, même clandestine, avait le grand tort de présenter d'étranges similitudes avec leur propre dénomination. N'était-ce pas pure provocation que d'ouvrir un site électronique sous un sigle

identique, ce qui avait donné lieu à de fâcheuses confusions ? *Anatole Atlas Aède, Athlète, Anachorète*, ça vous prenait le goût d'une farce de potache qui cherche les ennuis. L'affaire s'était corsée quand des personnalités, mises en cause par Anatole dans ses pamphlets, se retrouvèrent membres influents de l'Association. Rien de grave ne serait pourtant arrivé si un site Web américain pro-situationniste n'avait largement diffusé la traduction des *Correspondances* de Guy Debord, où ce dernier, dans une lettre adressée voici vingt ans à Floriana Lebovici, l'épouse de son mécène assassiné, s'enquérissait de la dernière brochure d'Anatole. Plusieurs notes explicatives y étaient ajoutées, de la main d'Alice Debord, qui précisait le titre de l'ouvrage : *Autopsie du XXe siècle*. Non, l'*Anatolian Atlantic Athletical & Artistical Association*, dont les activités réelles, sous une si prestigieuse façade, n'eussent dû permettre à quiconque de mettre en doute le sérieux professionnel, ne prisait guère l'humour de tels charivaris...

Loyola se sent vidé de son sang, comme s'il avait subi le supplice d'une pendaison par les pieds dans l'arbre même ayant accueilli naguère le cadavre de son père. Quel romansonge serait-il capable de dénouer puis de renouer les fils d'une telle histoire, où se devine une trame occultée de l'Histoire ? Car c'était bien la pensée de Guy Debord, par l'entremise clandestine d'Anatole, et de ses brochures, qui avait contribué à griller l'Union soviétique ! Je me souviens de ses cachotteries, retour de Berlin, dollars et deutsche marks plein les poches, quand il m'annonçait le lancement prochain d'un nouveau missile au label de sa *Sphère Convulsiviste* ! Leurs experts en marxisme auront dû se dire : si ces gens-là sont si forts, alors nous sommes cuits ; mieux vaut changer notre statut de bureaucrates en celui de managers, pour ne pas finir comme Hector sous les ruines de Troie...

**L'A.A.A.A.A.**

**– parole de mouche ! –  
encourageait, au nom  
du monde libre, les  
mouvements d'avant-  
garde les plus  
radicaux, combattant à  
la fois le communisme  
et la parole de l'aède.**



Juan-Luis de Loyola ne reconnaissait plus sa propre grimace dans le miroir. Cette femme, comment avait-elle fait pour déjouer les systèmes de sécurité en tout genre qui lui interdisaient l'accès aux étages de la tour Panoptic? Fallait-il que Pléione fût prête à beaucoup pour glaner quelque explication sur l'évanouissement de son compagnon d'infortune ! Un silence effrayant planait sur la salle de bains et le bureau voisin, traînée d'ondes négatives qui se mêlait aux remugles du tabac refroidi. L'ouverture même de sa porte, comment l'avait-elle déclenchée, s'il fallait disposer d'une carte magnétique à empreinte optique ? Et puis, cette sinistre plaisanterie concernant Jésus Evangelista ! Savait-elle que c'était lui, en compagnie d'Aristos Théokratidès, qui avait fondé l'A.A.A.A.A. voici cinquante ans à Cuba ? Juan-Luis de Loyola sursauta. Pouvait-elle deviner les fantasmes érotiques dont s'était divertie sa solitude ? Si la pétasse blonde avait, par hasard, une fleur de Pâques dans la chevelure, puisque aucune sorcellerie ne pouvait manquer d'être dispensée par une telle nuit magique, il l'inviterait aussitôt, avec la plus extrême galanterie, à s'installer dans son bureau, dont il lui abandonnerait sans remords toutes les responsabilités, s'engageant même à dévisser la plaque de cuivre et à se la suspendre au cou tels jadis les condamnés au pilori, pour s'en aller descendre par les rues jusqu'au canal et clamer enfin à tous la plus abjecte confession d'un homme depuis les pires affabulations de Shakespeare ! Dans l'opacité d'âme qui régnait sur ses domaines, Loyola fit trois pas vers la pièce enfumée où l'ordinateur portable dispensait toujours sa lumière ténue, mais la porte en était hermétiquement close, verrouillée, cadénassée comme un coffre-fort sur ses inquiétants secrets.

*« Car. Il suffirait. D'un geste. Pour constater. Que le carnet noir. A disparu. »*

## *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Ne compte pas sur moi pour me livrer ici à quelque acte de contrition que ce soit. Si tu prends mon témoignage pour un récital d'horreurs honteuses auquel tu serais contraint d'assister, referme et brûle aussitôt ce carnet. Vois-tu, on ne se refait pas. Je reste fidèle à Lénine, pour qui « notre moralité est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte de classe menée par le prolétariat ». C'est ainsi que j'ai contribué à l'assassinat de Trotski et à la mise en place des réseaux d'espionnage atomique en Amérique. Je pense être la seule mémoire en vie, conservant le secret de toutes les actions clandestines entreprises par les services de renseignements soviétiques dès avant la mort de Staline.*

*Dans la revue Sovrémennik de Saint-Pétersbourg, ton aïeul Vissarion Bielinski voyait que le tsarisme était acculé au mur par l'évolution historique*

*et économique de la Russie. L'ordre féodal comprenait déjà tous les inconvénients du servage, mais il ne se déciderait jamais de lui-même à faire le pas décisif. Tu disposes d'assez d'atouts pour apercevoir la transposition que l'on peut faire de cette réflexion, à l'heure où le capitalisme signale partout son caractère obsolète, sans qu'il soit possible de franchir un nouveau mur qui s'est dressé devant l'humanité depuis la fin de l'Union soviétique. Aujourd'hui comme alors, l'« en bas » de la société manifeste une insatisfaction croissante, quand la caste à laquelle tu t'es vendu n'en finit pas de surenchérir dans une course folle à la spéculation n'ayant d'autre issue que l'abîme. Ce sont précisément les spéculateurs en tout genre que Bielinski tournait en dérision – non sans une verve caustique soulignée par Lénine – ainsi que les philanthropes dans le genre de Jésus Evangelista. Ses idéaux s'incarnaient dans les principales pensées critiques des doctrines caduques : Rousseau, Voltaire, Diderot. Mais aussi Saint-Simon, Fourier, Cabet, Louis Blanc et surtout George Sand. Il ne connut pas l'expérience de la révolution de 1848 et, pour cette raison, croyait encore à l'existence d'une illusoire classe moyenne partagée entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux du prolétariat. Pour lui, la mission la plus noble de l'écrivain était de mettre sa plume au service des multitudes opprimées, de répandre la foi en l'humanité. Je n'ignore pas combien ceci peut te faire sourire. Nietzsche est définitivement passé par là. Socrate, le Christ et Marx étaient les figures à abattre. Et je ne me dissimule pas, sois-en sûr, à quel point fut souillé l'idéal par un sang dont s'entachent mes mains. Certes, mes activités furent en grande partie celles d'un agent criminel au service d'un pouvoir criminel. Mais n'oublie jamais que notre ancêtre exprimait un espoir illimité en l'avenir, qui ne s'arrêterait pour lui ni au féodalisme ni au capitalisme. Dans un article de 1842, il écrivait que tôt ou tard « la lumière vaincra les ténèbres, la raison vaincra les préjugés, la conscience libre transformera les hommes en frères par l'esprit, et ce sera une terre nouvelle et un nouveau ciel ». Sa pensée devait beaucoup à Schelling, pour qui l'art serait un jour le degré supérieur de l'activité spirituelle. Ses articles eux-mêmes étaient conçus comme des œuvres littéraires, qu'il ne craignait pas de faire évoluer en spirales, avec certaines digressions de dix pages, la ligne droite étant à ses yeux le moyen le moins fiable pour épouser les phénomènes complexes du monde. Il vouait un culte à Homère, dont les épopées selon lui s'organisaient à partir d'un plan qui nous reste encore mystérieux. Je ne doute pas que, né cent ans plus tard, il aurait succombé au charme d'un James Joyce, que j'ai moi-même rencontré à Paris. Car l'artiste est un fou qui réussit ou non à se faire croire, par l'exclusif moyen de ses mensonges...*

## *ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES*

- Nous ne voyons pas le noir.
- Nous n’entendons pas le silence.
- Même si le silence et le noir sont habités.
- Par une multitude de cracheurs de feu.
- Prêts à hurler, mais quand ?
- Depuis trois mille ans.
- Nous guettons leur vacarme et leur feu.
- Quand ces dragons vous crachent dessus.
- Dans une armure d’archange.
- Depuis le sommet de leur Olympe.
- A tant vouloir faire l’ange ils font la bête.
- Et la bête occupe la place de l’ange.
- Quand l’ange périt flingué dans le canal.
- Sifflement des mots.
- Des flèches ou des balles.
- Des missiles à tête chercheuse.
- On l’entend, ce sifflement, même quand il n’est plus là.
- Dans le silence et le noir.
- Une fois qu’on vous a tiré dessus.
- On vous tire toujours dessus.
- Toujours, on est d’un côté ou de l’autre de la gueule des armes.
- Alors, mieux vaut encore porter cet uniforme.
- S’abriter sous une carapace mobile de police.
- Et allumer le gyrophare.
- Pour sillonner la ville morte.
- Interroger les ombres des ombres.
- Dix fois nous avons fait le tour de cette capitale d’Europe.
- Dix fois les mêmes boulevards, les mêmes tunnels.
- Dix fois cette avenue de la Toison d’Or.
- Dix fois vérifié la disparition de l’archange et du dragon dans le ciel.
- Pas plus de lumières en plein air que sous terre.
- Excepté tous ces feux rouges.
- Feux arrière injectés du sang des voitures.
- On dirait les écailles d’un immense dragon.
- Cité décapitée par un ange géant.
- Croyez-vous Bruxelles en deuil de l’aède ?
- Depuis longtemps, nous portons son chant dans notre sang.
- Ci-gît un homme qui fut ivrogne, gueux et mendiant.
- Atlas fut l’axe entre les pôles.
- Comme lui, nous avons vécu entre vie et mort.

- Entre songe et réalité.
- Ouvrant l'œil dans la nuit.
- Les yeux morts durant le jour.
- Comme à lui, les dieux ne nous offrirent nul havre fixe.
- Errer sans cesse d'une rive à l'autre entre les mondes.
- Comment les vivants pourraient-ils se passer de nous ?
- Comment pourrions-nous vivre la mort sans eux ?
- Je me souviens de votre Ulysse, quand il rencontre le fantôme de sa mère.
- C'est un thème qui hante aussi votre œuvre entière.
- Le vaisseau d'Ulysse d'abord devait traverser l'océan.
- Comme votre personnage franchissait le canal de Dublin.
- Qui ressemble à ces terres de nuées et de brumes où vous situez le pays d'Hadès.
- Les brumes du Nord-ouest, celles de votre Hibernie.
- Votre Ulysse veut en vain saisir dans ses bras le spectre de feu sa mère.
- Non moins que votre Stefen Dedalus, mon cher.
- Il crie devant ses yeux vitreux qui le menacent.
- Elle n'était plus qu'une ombre ou qu'un songe envolé.
- Dans mon esprit s'y est toujours associée une vieille mélodie irlandaise...
- ... *Ô vous, les morts...*
- Ne me dites pas que vous la connaissez ?
- C'est la même complainte que les femmes troyennes chantaient à la veillée.
- J'avais été frappé par la façon dont s'interprétait la strophe où les défunts...
- ... Disent leur souvenir d'une vie charnelle qu'ils ne connaissent plus.
- Mais vous lisez dans mes pensées ?
- Je me souviens la chaude vie pleine d'un beau sang riche de...
- Molly ?
- Mais oui, Molly comme moly.
- Le nom de la plante sacrée qu'Hermès offre à votre Ulysse.
- De sorte que son ode à l'esprit des morts se perpétue encore.
- Souvent, il m'est arrivé de la chanter moi-même.
- Cette ode aide à franchir les millénaires.
- J'aime la manière dont vous parodiez la descente aux enfers.
- Le même humour préside à votre scène du cimetière.
- L'aède le meilleur, dites-vous, n'aurait pu la raconter.
- Ce qui nous ramène à ce canal.
- Où je reconnais moi-même le parfum de la rivière Liffey.
- Celui des quatre fleuves infernaux.
- Où, dans votre imagination, poussaient des pommiers aux fruits d'or.
- Vous avez très bien décrypté mon Odyssée.
- Pensez-vous ! Il suffisait de lire que l'île de Circé se trouve en Colchide.
- Son antique nom se disait *AEa kolkhis*.
- D'où, *Aiaiè* que vous utilisez pour désigner le séjour de Circé.
- Soit, le fond de la mer Noire.
- Où Jason trouve la Toison d'or.

- Le roi s’y nommait *Aiétès*.
- Oui, le père de Médée.
- Pommes d’or, toison d’or : gardées par un même dragon.
- Circé, pressant Ulysse de se rendre au royaume des ombres...
- Lui fait effectuer un bond hors de la matrice.
- Où, précisément, se rencontre le fantôme de la mère.
- Tous les experts en Odyssée n’y ont vu que du feu.
- Sauf Dante, qui avait un point de vue global.
- Celui qui nous réunit aujourd’hui.
- Toujours l’union des pôles.
- Sur le pont de ce canal.
- Où Loyola Loyal se penche vers les eaux noires.
- Tout en poursuivant son sommeil au dernier étage.
- Nous sommes dans le songe de l’aède.
- Contemporains d’un voyage éternel.
- Entre le fond de la Colchide et le jardin des Hespérides.
- Chaque être est l’Ulysse d’une Odyssée universelle.
- Voyez là-haut.
- Est-ce une muse, une nymphe ?
- Pénélope, Circé, Calypso ?
- Je ne reconnais ni sa tenue rouge ni sa chevelure blonde.
- Elle se lance du sommet de la Tour.
- Comme depuis la cime d’un arbre tropical.
- Quelle acrobate !
- Une artiste de cirque...
- N’en avons-nous pas fini avec les fauves ?
- Une déesse en plein vol sur le dos d’un jaguar.
- Notre plaque d’immatriculation porte les lettres JAG.
- Un signe de plus.

Faut-il un signe de plus pour que le jour se lève et que la vie recommence ? L'autre qui est au fond de moi m'écoute, mais je ne suis pas sûr qu'il saisisse tout ce que cette nuit traduit en mots résumant des images, des sensations, des présences tirées, comme des cartes battues, d'une mémoire millénaire.

Celle d'un autre qui m'écoute. A mes pieds, ses godillots délacés. Si les gens de la Tour avaient vu leur expert dans une pareille tenue, à cette heure, aller et venir sur ce pont sans se résoudre à le franchir ! Parmi les dimensions inconnues du réel que la nuit de son crime permettrait à Loyola d'explorer, il y aurait ces inexplicables chassés-croisés dans le temps, qui s'organiseraient autour de l'axe double formé par le canal et ce pont de béton. D'interminables heures, il veillerait à son bureau du dernier étage, penché sur son ordinateur, alors que seule une fraction de sa mémoire enregistrerait l'escapade réalisée – quand et où ? – de l'autre côté du pont. Quant au premier versant de cette nuit, celui des jeux du stade, sa mémoire en était vierge, hormis le souvenir d'une mouche ayant permis d'inviter cet étrange couple d'Omer et Jim dans la cage aux lions.

Quelque chose a fait que je n'ai pu résister à la tentation de lui piquer ses vieilles godasses, au macchabée. Quel imbécile j'avais été de croire que l'on peut chausser les souliers d'un tel mort... Les paroles de Jésus Evangelista me revenaient à la mémoire : « vulgaire scénario pour série télévisée de dernière catégorie ». Ces mots ne pouvaient s'être adressés qu'à mon père, il y avait cinquante ans.

Dans le cône de lumière balayant la surface des eaux noires, passeraient des silhouettes oubliées.

— Pssst, pssst... mi amor !

Il se retournerait à l'instant même où l'une de ces silhouettes surgies de l'ombre le frôle. ( Mille excuses, mais la grammaire française elle-même, et ses sommaires concordances de temps, seraient incapables de fixer un tel prodige avec une parfaite correction. ) Malgré que le soleil demeurât invisible, un homme passerait derrière lui portant une brouette pleine de ce qui ressemblerait à de la canne à sucre et à des feuilles de tabac.

Tout me revient d'un songe dont la rumeur court en mes veines accompagnée de klaxons multicolores et je retrouve les odeurs, les innombrables odeurs des fleurs à l'agonie dans le regard de ces filles aux entrailles pulpeuses offertes à la nuit comme de jeunes fruits déjà trop mûrs, offrandes écartées par mon père dans le silence de sa marche vers un rêve qui court toujours en moi. Ce tangage entre deux mondes, il me faudrait l'écrire ; dans l'ombre engloutie du canal, ramener l'obscur à la lumière avec les mots du Jaguëy. Pour seule encre cette sève. Blanche comme l'écume de la mer.

*Aède est celui dont les rêves ne coïncident pas avec la réalité vécue par tous ; aède, qui nourrit l'imaginaire des siècles.*

# ***Maiak***

**VOTRE ATTENTION S'IL VOUS PLAÎT...**

*Monsieur Anatole Atlas,  
des services secrets soviétiques, est attendu au bureau de  
débarquement... Je répète...*

*Ces mots, prononcés par une voix d'aéroport, je les ai entendus quand a pris fin le grand voyage. Et c'était l'intonation d'Eva, cet accent grec si finement déguisé qu'il faisait exulter sa voix. J'ai frissonné de reconnaître, dans cette soyeuse douceur, le fauve qui ronronnait toujours au fond de sa gorge...*

*Mais pouvais-je évoquer Eva de Cuba, quand c'était une femme en imperméable noir que j'avais suivie par les ruelles dévalant de la gare au quartier du canal ? Je croyais mettre en scène la déesse crétoise aux bras enroulés de serpents ; déjà, je me retrouvais dans un autre roman.*

Quelle importance ? Juan-Luis de Loyola, de toute manière, sera bien obligé de prendre mon manuscrit. Comment serait-il capable, par lui-même, d'inventer une vision du monde ? Le corps de ces bourgeois s'est acquis la plus confortable des sécurités matérielles, ils jouissent de tous les privilèges d'une quiète existence, mais en eux quelque voix secrète murmure l'insatisfaction de se limiter à un tel sort. Ils voudraient, en outre, bénéficier du surcroît d'estime dévolu à celui qui a placé l'âme au centre de ses préoccupations. C'est ainsi qu'ils édifient leurs châteaux de livres en usurpant le rôle du poète.

## ***L'aède n'eut demeure qu'en ce qui demeure !***

L'homme qui était mort se tenait là debout, sur une berge de béton, pieds nus, issu de quelque suprême distillation de la nuit. Il échappait à l'atmosphère qui l'entourait, aux relents d'égout du canal, nimbé d'une splendeur de ressuscité. Eut-il jamais du travail parmi les hommes ? hum hum. De la famille ? passons. Une patrie ? l'autre rive... Quelque expert en langage des signes aurait pu deviner, lisant sur ses lèvres closes : « Flinguez-moi tant que vous voulez, mais laissez-moi au moins mes godasses, afin que je puisse me présenter décemment devant Hadès ! »

Sa voix, quand il s'exprimerait, proviendrait toujours du fond des eaux noires, tandis qu'il baguenauderait dans le même temps par les ruelles des quartiers alentour. Ce ne serait guère une sinécure pour l'auteur de ce roman, qui tenterait de capter à la fois l'une et l'autre de ces voix. Loyola n'en pourrait plus d'entendre l'homme qui était mort lui murmurer ses cris depuis le canal, pas plus qu'il ne supporterait le récit d'une obscure pérégrination matinale, prolongée par la veille hallucinée de l'aède au café *Come Back* donnant sur un quai désert. D'autant plus éprouvante serait la répulsion de notre *esthetical & ethical expert* devant un tel programme, qu'il aurait à y enregistrer le souvenir de sa propre mère, s'exprimant à la lueur d'un réverbère, dans les branches d'un figuier tropical. Qui n'a pas plus envie que Loyola d'endurer pareille épreuve, suspende ici la lecture de son livre. Les autres – s'il s'en trouve – n'auront pas meilleur choix que de partager son trouble, à tomber lui-même dans une drôle de bouillasse.

PAS PRENDRE CONNAISSANCE AVANT LENDEMAIN 50 ANS. Loyola sent ses yeux cernés comme des souches d'arbre ; cinquante ans n'ont pas consumé la terreur de vivre amassée en moi dès avant la naissance. L'aède, quant à lui, semble péter la forme et exulter de joie même après sa mort. Qui sait si, pris ensemble, nous n'offririons pas l'image d'un équilibre idéal ? Il faut sans doute passer par les extrêmes pour avoir une idée du juste milieu, me dis-je en observant dans le reflet de la fenêtre mon sourire déformé par un filet de bave.

Non, ce roman – si c'en est un – n'est pas pour vous.

Son auteur – s'il en a un – ne se découvrira qu'à la dernière page.

Qui peut-il bien avoir marmité pareil *Ajiaco* ? Si les ombres de maintes âmes errantes se sont dérobées de chez les morts, laquelle nous en a-t-elle transmis cette recette venue d'avant les premiers âges ? Et d'abord, notre fier héros Juan-Luis de Loyola vient-il vraiment de s'observer dans une fenêtre au dernier étage de la ville, ou se trouve-t-il plongé lui-même dans une parodie de la mort ?



# ***Traverser l'écho***

d'une voix dans le canal, c'est vivre une Odyssée mentale digne de nos anciens raids sur la Capitale d'Europe. Le raider, le trader, le killer que je suis plonge au fond de lui-même, de l'autre côté de l'écran de lumière, vers la caverne matricielle où retentit un chœur de voix. Quel miroir vole-t-il en éclats ? Pourquoi quarante jours en trop dans le ventre de ma mère ? Est-ce que je porte en moi les expériences vécues par elle dans un hôpital de Santiago de Cuba ? Mais alors, quels espaces qui ne sont pas l'aède ouvre-t-il au-delà de sa mort ? Le personnel du *back office* dort encore. Manipulation des cours ? Personne n'est là pour vérifier. Déjouer les procédures de contrôle et usurper les mots de passe informatiques. Je ne cherche pas le profit, non. Du moins, pas directement. Car je suis un *trader* d'exception, un génie qui anticipe les mouvements du marché. Et je touche les primes qui récompensent mon talent. Trois cent mille euros de bonus par année. Si les choses tournent mal, on pourra toujours parler des marchés asiatiques ayant dévissé. Voilà pourquoi je m'amuse à jouer sur le rouble. Me, myself and I. Explorer les lignes de crédit de la Panoptic. Et d'ailleurs, Jésus Evangelista pourrait-il ne pas être d'accord ? Débouclage, flot d'ordres de vente, une position de cinquante milliards sans

**que quiconque soit au courant... Jésus Evangelista, désigné par le magazine Capital comme le patron le mieux rémunéré de la planète. Leader mondial des produits dérivés sur actions. Non, nos ventes n'ont pas dépassé les 10% du volume global. L'horloge dit Jour, le jour dit Nuit. Mais la nuit, que dit-elle ?**

# Notes en bas de vie

Le ver est dans la Grosse Pomme. Soit je déchaîne. Un cataclysme planétaire. Soit je crève. Sur le dos. Comme une mouche. Ne serait-il pas fou. D'être le seul sage. Parmi les fous ? Ce système. Fonctionnant comme il fonctionne. Avec de telles possibilités. De gains rapides. Et cumulatifs. Pourquoi ne pas faire. Comme tout le monde ? Si je ne le faisais pas. Jésus Evangelista. Me le reprocherait. Sachant que. Si ça merde. On pourra toujours parler. Avec Schumpeter. De destruction créative. Il est donc sage. D'être fou. Parmi les fous. D'autant plus. Qu'en cas de pépin. Dans le fruit défendu. Je me tire. Avec trois siècles de salaire. D'un prolétaire. Ou trois millénaires d'oboles. A un aède. Et puis. De toute manière. Mon cerveau gauche. Peut-il savoir. Ce que fait. Mon cerveau droit ? Les zones qui. Dans un encéphale. Commandaient à l'Occident. De la pensée rationnelle. Et à l'Orient du rêve. Ne communiquent plus. Depuis que dans un hôpital. Financé par l'Agence. A Santiago de Cuba. Les mêmes hommes. Travaillaient dans l'aile Ouest. A provoquer la douleur. Et dans l'aile Est. A chercher des médicaments. Destinés à l'éliminer. Que voulez-vous. C'est ainsi. Le monde entier. Lobotomisé. Far West. Far East. Comme une femme. Il y a cinquante ans. Portant le double nom. D'Aurore. Et d'Eva. Dans le désert. De sa *matrix*. On était deux. Quarante jours. Quarante nuits. De plus. Que les neuf mois. Mon vieux pote Anatole. Et moi. Comme sont doubles l'aède. Et Abel de Loyola. Même si ce n'est pas vrai. Car je porte encore. La souffrance de mon père. Et je n'ai pas connu. La jouissance d'Anatole. Souffrance et jouissance. A l'origine de toute histoire. Que nous prétendions. Accomplir. Au-delà de l'Apocalypse. Retrouver la Genèse. De l'Eden. Mais qui a éteint le cours des astres ? Qui a perturbé l'ordre des planètes où l'amour seul était prescrit ? Qui a suspendu l'annonce de la vie par-delà toutes les morts du monde ? Cette vie au-delà de nous qui depuis toujours me visite comment lui faire encore confiance ? Un froid mortel. M'anéantit. Après ta venue. Tout à l'heure. *Pléione*. Reine des Pléiades. Nouvelle garde du corps. De Jésus Evangelista. C'était gonflé. Comme j'étais plongé. Dans une publication. Clandestine. De ton Anatole. *Autopsie du XXe siècle*. Après l'assassinat. De Gérard Lebovici. Mécène de Guy Debord. Et manager du cinéma. Producteur du film. *La Cavale*. Imprésario des stars. A la mode. L'esprit de Mai. Sur le trottoir. Une entreprise idéologique. Dont le théoricien situationniste. Etait l'actionnaire principal. Et si le phare. De la pensée radicale. Faisait sa plus-value. D'une éclipse mentale. Comment s'orienter encore ? Comment s'étonner. Du fait. Que les dévergondages intellectuels. Deviennent le label. D'une époque ? Comment s'étonner. Du fait. Que je t'aie devinée. En tenue d'Eve. Prête à jouir. Comme dans. *La Cavale*. Où tu jouais un rôle. Sans entraves. Au diable toute morale ! Puisque la révolution nous restitue le paradis perdu. Que tu te foutes à poil devant moi pour fêter mon anniversaire. Comme l'avait fait ma mère devant mon

d'autres images plus triviales qui viennent à un homme devant une femme. Surgissant au cœur de la nuit. Vêtue d'une fourrure. Coiffée de sa crinière blonde. Comme la tringler. Vite fait. Sur ce bureau. Par tous les trous. Tu aimes ça. La queue d'un mâle. Qui te fourre. Et qui te bourre. Et réclame ta langue. Entre ses dents ? Tu aimes ça la queue d'un mâle entre les fesses au dernier étage de la tour Panoptic ? Mais tu t'étais. Envolée. Figure-toi. Que je t'ai. Fantasmée. Bondie. Par la fenêtre. Sur le dos. De quelque fauve. Comme une étoile de cirque. J'aurais voulu que tu me reconnaises en flagrant délit d'innocence. Au moment même. Où tu apprenais. Mon crime. De la nuit. Quand tu vins me trouver. Comme une fée. Mais interdit. De te toucher. Comme si le tabou d'Anatole me dérobaient l'ardente révélation d'une divinité. Quel mauvais sort. Me jetais-tu ? Voulais-tu m'humilier par tes pouvoirs de sorcière ? Comment la raison pourrait-elle expliquer ce qui est arrivé ? L'immensité de cette nuit. Du moins. M'autorise à te parler. Vois-tu. Dès le premier jour. Où je t'ai vue. Bien sûr. En compagnie d'Anatole. C'était au Cap Gris-Nez. Je t'ai comparée. A la marée. Ton flux et ton reflux. Face à l'océan. D'Atlas. Ta ressemblance avec ma mère. Comme une sœur. Serais-tu née. L'année même. Où je fus envoyé en Europe. Après la victoire des barbus ? Mais aujourd'hui tout s'est figé. Comme si l'aveugle foi. Dans les progrès. De la tour Panoptic. Et de la société Noé. Produisant tant de ravages. Avait généré. Une autre foi. Dans le régrès. Le recul des marées de l'esprit. Je le sais bien. Comme Anatole. Ruine à jamais l'équilibre des mers. Peut-être. Est-ce le signe d'un tel désastre ce chaos détraqué qui supprime tout flux tout reflux. Qui annule. Jour et nuit. Car est-ce encore la nuit cette syncope où je suis ? Comme si le monde avait crevé. Telle la bulle. De mes spéculations. Sur une monnaie de singe. Quel accord encore avec lui ? Je n'en connais plus qu'un. La grâce où je me sens dévasté de t'aimer. Celle qui me fait revivre. Le roulis des marées. La grâce de retrouver ta voix. Ton sourire triste et souriant. Cette nuit. Qui me fait revenir à la vie. Qui précéda ma vie. La grâce de revoir l'intouchable sacralité de ma mère. Quand elle dansait encore avec mon père dans le casino de Baracoa la veille du 26 juillet 1953. Que j'exprime donc l'intention de contempler ta nudité n'aurait-il pas entraîné. Le contraire. De l'effet recherché ? Quelle récompense finale. A ma prière. Quel don de toi autre qu'une disparition ? Qu'un abandon pareil. A celui d'autrefois. Lorsque j'avais six ans. Sur l'île de Cuba. Livrée à la victoire. Des guerriers barbus. Mais n'étais-je pas aujourd'hui dans le même état d'innocence qu'alors. Quand le péché. Est invisible. Ou n'existe pas ? Ne pouvions-nous. Dès lors pas. Nous aimer. Dans une totale révélation. De la chair. Puisque je t'aurais livré. La danse de mon père. Et que tu m'aurais joué. La chanson de ma mère. A Santiago de Cuba ? Pouvais-tu. Ne pas soupçonner. Que je savais par cœur. L'intimité. De ton corps. Avant même. De t'avoir aperçue. Dans la splendeur. Du Cap Gris-Nez. Toi ma Pléione. Reine des Pléiades ?

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*J'imagine trop bien quels songes peuplent cet anniversaire. Mes pages te permettront d'y voir un peu clair, si tu veux bien attendre de les découvrir après les brumes de la nuit. Car nous avons en commun ceci, de n'avoir pas voulu vivre notre vie comme les spectateurs d'une tragédie antique. Nous connaissons les épreuves qui guettent le héros quand il tente de vaincre sa destinée. Elles nous font obéir aux lois d'une autre dramaturgie, celle qui promet le bonheur aux hommes par la fin de toute soumission aux dieux. C'est ce dont parlait un poète grec, agent du Komintern, qui était notre agent dans les Cyclades et dont tu as connu le petit-fils. Il avait pour nom de code Maïak, ce qui signifie phare dans notre langue. Au lendemain de la mort de Staline, il eut mission de séduire la fille d'un magnat de son pays, pour l'escorter aux Caraïbes. Je lui ai révélé comment nous avons trouvé Staline couché sur son parquet le 1<sup>er</sup> mars 53. Un tour d'horloge s'était écoulé avant qu'on ose franchir le seuil sacré. Le guide suprême gisait par terre, foudroyé par une attaque cérébrale. Il faudrait encore un tour d'horloge pour que le premier médecin accède au Père des Peuples, sur autorisation de mon chef Beria. Lorsque celui-ci arriva à la datcha, il injuria le personnel : « Vous ne voyez pas que le camarade Staline dort profondément ? Hors d'ici ! Ne troublez pas son sommeil ! ». J'ai vu Malenkov retirer ses chaussures pour ne pas faire craquer le parquet où reposait celui qui, fils d'un cordonnier, était devenu le patron des prolétaires du monde entier. Lorsque les médecins sont arrivés, Beria s'est exclamé : « Camarade Staline, tous les membres du Bureau Politique sont là, dis-nous quelque chose ! ». Je me suis alors approché de la dépouille gisant sur le sol et de deux doigts j'ai clos un regard qui, même mort, décidait encore de notre sort. Tel celui de Dieu, son cadavre n'en continuait pas moins d'agiter encore des millions d'existences au bout de fils invisibles.*

---

## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

*Les Pléiades aiment l'odeur de la mer, le grondement du ressac, le fracas des galets roulés par les vagues d'un canal dans le crâne de celui qui rêve à sa victime depuis le sommet de la Tour. Aurait-il ouvert les yeux à cet instant, que Juan-Luis de Loyola se serait aperçu d'une éclaircie dans les nuages autour de la cime d'un arbre, qui lui aurait rendu l'espoir en la promesse d'une aurore. Chaque astre est une lettre dans l'alphabet de ce Jaguëy, dont les feuillages voisinent avec les constellations, mais dont les racines connaissent le piquant du béton armé comme celui des barbelés. Cette sensation fait sursauter Loyola qui s'éveille d'une longue torpeur, visage écroulé sur son clavier. Le royaume oriental de son cerveau s'éteint aussitôt ; s'allument tous les feux du lobe occidental.*

*Rien à signaler durant la nuit sur les marchés forts comme sur les marchés fluctuants, si ce n'était, bien sûr, une insolite flambée du rouble accompagnant la baisse du yen et du yuan. Le bourdonnement de cette mouche a dû le sortir du sommeil. Très peu demeure en lui des événements de la veille au soir, et ceux de cette nuit le font naviguer vers cela même que sa conscience préférerait oublier. A ses côtés, dans une farde usée, le vieux manuscrit de l'aède :*

## MAÏAK

*Maintenant, tu es couché sur le sable d'une plage exotique aménagée au cœur de la capitale d'Europe. Le monde baigne dans les sortilèges d'une aube qui n'en finit pas de faire hurler les chiens du crépuscule. Pourquoi pas un bain de minuit au clair de lune dans le canal, puisqu'il est près de midi ? Et c'est à cet instant que le spectacle commence ! Il suffit de lever les yeux vers le ciel... Là-haut, à la fenêtre du septante-septième étage, apparaît une jeune femme, une mulâtresse à chevelure blonde, qui te fait un grand signe de la main. Soudain elle plonge dans le vide, mais au lieu d'une chute verticale, tu vois le corps de la métisse auréolée d'or décrire un immense arc de cercle comme s'il était au bout d'un trapèze invisible, qui devrait la propulser à même hauteur d'une tour jumelle, s'il y en avait une, à défaut de quoi la belle se pose avec une grâce d'oiseau sur le parapet du pont qui enjambe le canal. Quel est ce phénomène ? Une femme ? Un enfant ? La voici ! Bras levés au ciel, fièrement cambrée, elle s'avance, moulée dans un maillot rouge vif qui enflamme sa chevelure et fait briller ses yeux du même éclat vert que ceux du jaguar sur la croupe duquel elle vient de bondir, parfaitement droite, pour trotter à la périphérie d'une arène circulaire délimitée par le grand hall de la tour Panoptic. La voilà qui se dresse du bout de ses pieds agiles sur l'échine du fauve et commence à danser, tous font silence, projecteurs ! projecteurs ! ordonne le propriétaire du cirque, illuminez la piste ! musique ! musique ! tambours et guitares, trompettes et violons ! Dans le cercle de lumière Eva danse solitaire, tous les regards des morts accompagnant sa pirouette au rythme d'une habanera dont le violon chante par-dessus les tambours, alors qu'elle semble naître des flots du canal, ivre et légère sur l'écume d'une crinière, l'animal fabuleux flottant dans les airs au pied d'une tour de verre en balançant sa cavalière, étrangère à tout autre langage, qui bondit, se rattrape, exécutant des figures qui défient toute géométrie sous le faisceau de lumière, puis rebondit plus haut encore vers les cieux où elle se hisse de branche en branche dans une forêt tournoyante son corps mû par un élan venu de l'autre rive de l'univers.*

*Juan-Luis de Loyola n'a jeté qu'un œil distrait vers le texte de l'aède. Serait-ce un récit gratuit, quelques phrases illustrant la joliesse d'une scène imaginaire ? Il sait confusément que non. Loyola devine que ces phrases concernent sa mère, à Santiago de Cuba. Il conjecture qu'elles évoquent le tournage d'un film, en 1953, produit par Jésus Evangelista.*

*Mais en attendant, acheter vendre, tous à faire semblant de croire que c'est une vie libre et humaine et démocratique, acheter vendre, toujours acheter vendre, partout la même loi partout vendre et acheter. Sauf sur l'île du Diable, il fallait bien le reconnaître...*

*Il se trouvait dans cet état de demi-sommeil où la vie entière se dissout en images fugaces tremblant à la surface d'une eau noire sur laquelle s'érigait cette Tour, dont les mêmes images à présent franchissaient les murs et gagnaient la ville, puis le monde. Quel monde ? sursauta-t-il encore, comme si quelques rudes secousses avaient modifié le mouvement d'horlogerie de son crâne. Il se souvenait bien d'une chose. Au début de la nuit, il avait acheté tous les stocks de roubles disponibles sur le marché. Il avait ensuite emprunté ailleurs d'autres quantités de roubles, à des taux d'intérêt ridiculement bas, puis utilisé cet argent frais pour spéculer sur des valeurs qui ajouteraient des zéros à sa mise initiale. N'était-ce pas le but du jeu, cette multiplication sans fin des zéros ?*

Tu as touché le fond, clown ! C'est de la glu, voilà que tu t'enfonces encore, jambes, taille, torse, et jusqu'aux cheveux. Une boule tout au fond, c'est ça qui coince. La boule sur le dos de ce vieux type. Chaque fois que tu la soulèves – elle pèse mille fois mille fois mille fois ton poids -, même pas le temps d'écouler un millimètre cube de merde qu'elle retombe au fond du canal qui est dans ton crâne, là où ça bouche. Ce n'est pas un siphon, là-dessous, c'est un hublot. Il y a du monde ? A travers la seule paupière que tu parviennes à soulever un peu, il te semble bien voir quelqu'un, de l'autre côté de la vitre, accroché à la surface, et qui te regarde, clown ! Mais où tu es ? A te débattre, sans savoir si c'est vers le haut, vers le bas, tu tournes, tu t'emmêles, tu te vois ? en train de te noyer là-dedans, ça te pénètre par les trous de nez, tu ne peux même plus pousser un cri, propulsé par des mouvements qui ne sont pas les tiens, au gré d'un lent tourbillon ressemblant à celui qui devait emporter ta victime, sans espoir de la moindre lueur d'aube.

*Un bip retentit à son poignet. Boîtier, écran, clavier. Le tout, dans l'espace d'une montre au poignet. Miracle de la technologie Panoptic ! Nouvel Ordre Edénique ! Le boîtier, c'était l'ancre aux mystères, la caverne magique, tabernacle et saint des saints de*



*l'église nouvelle, dont les liturgies se jouaient sur un écran numérique...*

*Loyola sauta sur ses pieds et s'étira. Quelque chose était resté sur lui de ses visions nocturnes, dont l'éveil en sursaut provoqué par cette mouche, puis par ce bip, ne parvenait pas à le débarrasser. Il se passa deux doigts sur les yeux. Ses épaules furent les premières à lui signaler l'insolite présence d'un tissu qu'il n'avait jamais porté. La chemise. Une guayabera de son père, toujours étoilée de sa tache brune à l'endroit du cœur. A nouveau Loyola se dirige vers la fenêtre et considère la nuit sans penser, remuant en lui toute la scintillante confusion des sensations éprouvées au cours de ces heures, il ne savait dans quelle dimension de sa vie. Sur les multiples écrans numériques de sa montre, le bal des devises tout à coup s'enfièvre pour adopter une cadence rap. C'était le moment, c'était l'instant. Pas vrai l'aède ?*

*Je suis ici sans pain sans habits sans havre  
au péage de l'au-delà  
pour chanter la ballade d'Eva  
ses yeux pleins de mouettes  
oh comme j'aimerais encore avec elle  
en plein midi faire l'amour  
dans l'odeur douce des grenades  
fenêtre ouverte à Naoussa  
près du vieux port  
en écoutant le chant des mondes sous la pluie  
car la parole donnée fait reculer les limites de la mort.*

Par une fissure noire, ces mots s'exhalaient des très anciens poumons du globe terrestre ; ils continuaient d'exprimer, comme des bulles crevant l'eau du canal, un souffle à la surface de Bruxelles. Aurais-tu des remords ? Par saccades rouges lui jaillissant du coeur, une douce liqueur accompagnait ces mots se mêlant aux eaux noires, *le jus de la grenade quand il s'écoulait de ses lèvres*, car les âmes des morts ne réclament pas d'autre sang des vivants. Loyola contemple son reflet dans la timide clarté sans lumière du septante-septième étage, pleine des borborygmes d'un autre monde. Franchement, tu crois surnager plus que lui ? Remonter un jour à la surface, tu en es sûr ?

*PAS PRENDRE CONNAISSANCE AVANT LENDEMAIN 50 ANS. Loyola tâtonne à l'aveugle dans son bureau, cherchant à savoir où il pose les pieds. Car il n'y a même plus de sol ici, tout flotte. Comme dans un mauvais rêve. Son coffre-fort était ouvert, il en a la certitude, avant l'arrivée de cette femme. Il oublie à l'instant le carnet noir. C'est un brouillard de particules et il se retrouve en train de tourner dans ce milieu opaque, sans appui, un œil ouvert et l'autre pas encore, difficile de discerner tout ce qui grouille là-dedans, si ce ne sont peut-être les spermatozoïdes formant la semence du diable qui jadis féconda quelque matrice méphistophélique pour donner naissance à la tour Panoptic.*

# ***Sabbat d'Eva***

*« Une ombre se balance au-dessus de ta tête mon chéri l'ombre d'un trapèze de cirque où je me suspends qui va et vient tout seul d'un rêve à l'autre de l'océan des temps oui nos âmes en voyage ont soif à la frontière entre les mondes quand elles prennent leur envol sur l'horizon de la mer pour leurs métamorphoses féeriques peux-tu comprendre une femme ayant rêvé d'un homme qui lui fît oublier la tristesse de n'être pas oiseau ?*

**( Je te dois des excuses, mon enfant, pour cette histoire difficile à comprendre et dont tu es le fruit. Toutes les explications nécessaires viendront au moment voulu. Je ne sais si tu as capté les messages que je m'obstine à te faire parvenir par le truchement d'une mouche, ma seule alliée pourvue d'ailes qui puisse pénétrer dans ton bunker de malheur. Sache que la bouteille de rhum est mon autre messagère, et qu'elle joue un rôle essentiel dans la fable qu'est ta vie depuis cinquante ans. )**

*Peu importe que l'au-delà soit céleste ou maritime je suis fée du destin qui manifeste sa présence quand quelqu'un va mourir lui ai-je dit sur cette plage de l'île de Paros avant de l'embarquer vers une île perdue de l'autre monde une demi-lune offrait sa barque où mon sabbat l'emporterait je me suis surprise à lui parler en espagnol et la lune fit office d'interprète pour traduire des mots portés par le murmure de la mer ces mots venaient de l'Indienne Habanaguana dont l'image ornait la bouteille posée sur ma table à la terrasse d'une taverne en bout de plage où j'étais assise tenant en mains les premiers tracts situationnistes relatifs à la mort de l'art alors il s'est mis à fredonner une chanson qui ferait le tour du monde veux-tu me croire ?*

**( D'abord Debord ! Ce fut sa première plaisanterie, quand il tomba sur les feuillets du Manifeste. Il fallait voir sa tête, en découvrant le programme de notre Internationale... Pour t'en faire une idée, pense à la tronche de ton vieux pote. Sans prononcer un mot, je lui ai servi à boire. Hypnotisé semblait-il être par l'étiquette où souriait une mulâtresse blonde, en laquelle il crut deviner je ne sais quelle ressemblance avec moi. La scène mériterait de figurer dans un roman, s'il s'en écrivait encore. Je n'avais pas prévu qu'un coup de foudre pût naître de ce dessin naïf, à l'heure où les âmes et les cœurs ne s'enflammaient déjà plus que par la magie des idoles en celluloïd. N'étais-je pas la mieux placée pour le savoir, tant m'avait sollicitée le producteur Jésus Evangelista ? )**

*La mythologie des fées rejoint celle des géants lui ai-je dit s'il est bien vrai que dans les contes géants et fées dissimulent des secrets de lointaine origine et j'ai même ajouté plus tard dans sa piaule où il m'a prise comme un homme n'ayant plus connu la moindre femme depuis des lunes que monde hellénique et monde celtique ont en commun ces figures hybrides venues du fond des âges qui pourraient être diablement divinement utiles pour comprendre notre bel aujourd'hui tu me suis toujours mon petit ?*

( Pour dire la vérité, tous les événements prirent un tour imprévu sur cette plage des Cyclades où j'étais chargée par mon père d'entraîner vers Cuba l'auteur d'*Adieu Satan*. Dans son livre l'aède narrait une vieille coutume occidentale selon laquelle, en temps de peste, on choisissait au hasard quelque vagabond sur qui tombaient toutes les malédictions de la ville. Puis on le mettait à mort, entouré de prières pour que Dieu s'acharne à épuiser ses colères sur le misérable gueux voué au sacrifice collectif. Je peux bien te l'avouer, moi la trapéziste experte en jeux de haute voltige, ce poète communiste me ferait tomber dans le vide au cœur d'un tourbillon d'images, de pensées, de sensations en tout genre par je ne sais quelles associations d'idées que continuerait de produire sur lui la vue d'une simple bouteille de rhum. Puis, lors de notre arrivée aux Caraïbes, je m'étais si bien imprégnée de mon rôle d'ange qu'à nouveau le tourbillon me prit quand je suis tombée dans les bras de ton père. Comme si tout cela faisait partie d'une histoire imaginée par l'aède lui-même. )

*Le conte de fées qu'il m'offrirait deviendrait à chacun manière d'habiter enfin le monde je le précéderais sur des voies méconnues et il m'introniserait lui-même dans les arcanes d'un réel invisible j'aurais à vivre les métamorphoses d'une déesse au cours de ce passage entre la vie des hommes et les secrets de l'au-delà nous explorerions ensemble une forme particulière de connaissance que notre commune tradition grecque attribuait aux créatures marines familières des anges et des démons rien de sacrificiel donc dans la mort d'un géant dont la tuade offre motif à résurrection mythique au moins me comprends-tu ? »*

# ***Plus d'impuretés grâce à Noé !***

Tout agité, suffoquant, un œil qui ne trouve pas comment s'ouvrir, tu es en train de descendre mon vieux, de tournoyer en chute libre au fond d'un bouillon pire encore que celui du pauvre type qui hurle à tes oreilles. Ne remonte pas qui veut...

*Juan-Luis de Loyola fut tiré de son cauchemar par un nouveau BIP à son poignet. Les écrans miniatures affichaient des tableaux et des graphiques, tous les cours du marché. Le rouble manifestait d'étranges bonds d'humeur, progressant toujours contre les autres devises, malgré les nouvelles alarmantes en provenance des firmes pétrolières de Sibérie. Soudain cela se trouble. Il y avait sur le verre de sa montre une image, le visage de l'aède. Ce qui signifiait qu'il avait dû manipuler par erreur quelque dispositif de caméra, peut-être au moment des coups de feu. L'appareillage était à ce point perfectionné qu'il relevait de l'information pure. Un prodige métaphysique, pensa-t-il en tirant de sa poche un cigare. Car tout le système de caméras fonctionnait en temps réel. Ces images révélaient l'au-delà de l'aède. Les têtes chercheuses à intelligence numérique ne connaissaient plus l'obstacle de la mort. Le recul du zoom fit apparaître un corps entier, dans une position très réussie, forme claire allongée près de la masse noire du canal. L'image prit de la hauteur et montra bientôt tout le quartier dominé par une Tour, puis les ceintures et rings périphériques de la ville, avant que les nuages ne permettent plus de voir qu'une banquise dont les neiges infinies se déployaient au-dessus de la biosphère.*

Maintenant, je suis en position de lui parler d'homme à homme, sans interruptions de sa part. A moins que ce ne soit encore l'aède qui s'exprime en moi, dans une langue des morts que je comprends. A moins que je ne sois contraint de lui ériger une sépulture de trois mille pages, afin que ses rêves depuis trois mille ans conservent ici leur fosse commune, même si toute l'écriture du monde ne suffirait pas à décrire ce qu'il a pu ressentir au moment des coups de feu.

Peut-être bien que je suis lui, qu'il est moi. Ce n'est pas impossible après tout, si lui-même était à la fois l'Anatole que j'ai connu – mon *alter ego* – et son grand-père l'aède. Peut-être que, dans ce cas, il me faudra marcher, marcher, marcher tout au bout de moi-même jusqu'aux limites extrêmes de la vie, pour franchir ces limites ainsi que le soleil dépasse l'horizon sur l'écran de ma montre, loin de l'autre côté de la courbure du monde, et atteindre enfin cette île qui est toi mon Eva. Toi la première femme, toi dont naîtra demain la première aurore.

*« Approchez, Messieurs-dames, n'ayez pas peur. Au commencement était la source, écoutez-la couler dans la voix d'Eva de Cuba... »*

# Ave Eva

*Un chapitre que négligera quiconque  
n'accorde guère de valeur au regard d'une mouche*

*Depuis cinquante ans. L'argent niait le temps. Souvenez-vous. L'opération Jaguëy. Quand les maîtres du monde. Après la mort de Staline. Réunis dans une villa coloniale. Sur les hauteurs de Guantánamo. Mirent les pendules à l'heure. De Wall Street. J'y étais. En mars 1953. Chez Allen Dulles. Ce vieux dragueur. Nouveau patron. De la C.I.A. « Dites-moi, ma chère Eva, cet écrivain grec inconnu, dont un livre aurait inspiré votre dernier film où vous êtes sublime, il faudrait nous le présenter... » J'entends encore. L'éclat de rire. De Mamie Eisenhower. Quand une mouche. Prit la parole. A ma place.*

*« Autrefois. Ce fut le brave temps d'horloge. Qui accéléra. La montée du Capital. C'était encore. Un spectacle émouvant. Qu'une tour à l'ancienne. Comme ces campaniles. Ou ces clochers d'églises. Où le vieux son des cloches. Ayant rythmé les heures. Des hommes. Pendant des siècles. S'harmonisait à des cadrans. Vétustes. Aux aiguilles souvent d'or. Pour marquer. Une pulsation commune. A la ville et aux êtres. Mais la révolution cybernétique. Ne produira plus. Qu'une explosion électronique. D'informations boursières. Unités de messages binaires. Clignotant. Sur un écran de verre. Alors pourquoi l'aède grec ? »*

*Hélas pour mon fils. Juan-Luis de Loyola. L'heure n'était plus. Où il aurait écouté. La sagesse d'une mouche. Savait-il au juste. Qui ou quoi. L'avait fait agir. Au cours de cette nuit ? Tous ses centres nerveux. Déconnectés. De la raison du jour. Une puissance étrangère. Lui commandait. Simplement. D'obéir. Il ne savait au juste. A quels ordres. De sorte. Qu'il ignorait lui-même. Pourquoi. Sur ses épaules. Cette guayabera. Qu'il ne portait pas la veille. Au moment où il s'esclaffa. Pour la centième fois. Son corps lui chuchotant des choses. Une chanson d'un autre temps. De bien plus loin. Que sa propre naissance. Dans un hôpital. A Santiago de Cuba.*

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est remonter à la matrice de ces opérations aventureuses. Tout bénéfique pour la Panoptic. Anticiper un retournement du marché et engager une position massive de cinquante milliards. Seul. Même si je ne suis pas seul à dépasser les autorisations. Jésus Evangelista lui-même ne m'a-t-il pas mis au parfum ? Après tout, j'ai suivi ses conseils, et il n'a jamais eu à s'en plaindre. De toute manière, il est couvert. Positions spéculatives dissimulées, dira-t-il en cas de merdier. Jamais on ne parlera d'une défaillance générale du système de contrôle. On prétendra que les responsables du service des risques ont été alertés, mais qu'ils ont reçu des réponses falsifiées. La Panoptic apparaîtra comme victime d'un pirate isolé. Les surveillances n'ont pas eu l'efficacité prévue, s'exclamera peut-être le patron. Quelle importance ? D'autres, avec plus d'humour encore, affirmeront que les contrôles ont fonctionné, sans faire l'objet d'un suivi approprié.**

**Car n'oublions pas que l'horloge dit Jour.**

**Elle ajoutera donc, l'horloge, que le trader a profité de sa connaissance approfondie des procédures de contrôle pour dissimuler ses positions grâce à un montage élaboré de transactions fictives. Elle dira que chaque fois que**



**j'achetais du rouble, je faisais semblant de vendre autre chose pour le même montant. Elle ajoutera que chaque cent est contrôlé trois ou quatre fois, et qu'il est impossible qu'à la fin de chaque journée la Panoptic n'ait pas un tableau résumant parfaitement les positions qui ont été engagées durant le jour. Bien sûr, mais s'il n'y a plus de jour ? Qui pourra jamais vérifier ce qui se passe au cours d'une nuit sans fin ?**

Le jour ne se lèvera plus, je parlerai donc toute la nuit.

Pourquoi, finalement, cet homme est-il mort ? C'est le sujet de mon roman.

Que ce fût une vision réelle ou une illusion née du sommeil, l'image première sera celle d'un dragon crachant ses flammes dans le ciel par la gueule de ses sept têtes. Loyola s'allume un cigare. En souvenir de mon père, adepte d'un marxisme à la mode San Lázaro. Sait-il qu'il ouvre, ce faisant, le cercle de la *cahoba* chez les Indiens taïnos, quand les âmes défuntes s'invitaient à danser parmi les vivants, dans la fumée du rouleau de tabac ?

*Cet étui à cigares. Portait encore les initiales. Gravées dans le cuir. D'Abel de Loyola. Pour lui. La première bouffée. Son rire. Devant les cours boursiers. Qui s'effondrent partout. D'énormes faillites. Qui se multiplieront. Demain. Dans un parfum de scandale. Les stratèges mondiaux. N'arrivant pas à trouver. Quelque explication plausible. A la chute brutale. De leurs devises. Quand. Dans le même temps. Monterait. Sans raison logique. Cette monnaie de singes.*

*L'écran de sa montre. A nouveau. Disait Bip. Et encore Bip. D'un tel mot. Pouvaient se déclencher. La plupart des systèmes. Commandant l'allumage. D'autres écrans de contrôle. Veillant sur la santé. De la Terre entière.*

*C'était l'éloquence. Des alphabets numériques. Pleinement réalisée. Sous forme électronique. Dans l'état. Zéro-un. Du monde. L'impératif binaire. Catégorique. Définissant. Le moindre souffle. Des milliards d'habitants. De la planète.*

*Et pourtant les poèmes de l'aède lui avaient donné conscience d'une respiration. Quelques-unes de ses phrases ouvraient un espace de l'autre côté de l'horizon. Vers des contrées dont on n'était pas prêt à soupçonner même l'existence. L'aède meurt sept fois chaque nuit. Pensa-t-il. Autant de fois qu'il y a d'étoiles. Dans la constellation des Pléiades. Cela ressemblait à quelque chose que l'aède aurait pu dire. Peut-être même était-il en train. De répéter. Ses paroles.*

*Il venait de retrouver. Toute son assurance. Mais à bien y regarder. N'était-ce pas. Un état de conscience. Fort artificiel. Qui donnait à Loyola. Sa démarche sûre. De long en large. Près d'une vitre noire. Entre les orbites des astres.*

*Invisibles. Et les abîmes. De l'atome. Pour lui faire dignement. Porter un cigare.  
A ses lèvres ?*

*Un équilibre. Bien précaire. Fondé sur la croyance. En un ordre planétaire. Qu'il  
s'amusait à bousculer. Tels ces pontifes. Qui officient toujours. Ayant perdu la  
foi. Sans savoir vraiment. Qu'une croyance. Epuisée. Comme un crédit.  
S'écroule. Sous une dette. Impayable. Sans plus de loi divine. Assurant l'unité.*

*Loyola tirait. Sur son cigare. Dont l'arôme. Lui facilitait. La contemplation. D'un  
paysage. Irréel. S'étendant. A perte de vue. Sachant. Que le cylindre. Des feuilles  
de tabac. Roulées. Sur son île natale. Contenait. L'explication.*

*Bien sûr. Ses initiatives sur le rouble. Provoqueraient des cyclones. Loyola. Par le  
truchement. De Panoptic. Se trouvait en telle position. L'ampleur et l'expansion.  
De la Tour. Si étroitement liées. Aux affaires. De tant d'entreprises. Vulnérables.  
Par leur puissance même. Que le système entier. Courait un risque. De syncope.  
Et il tirait. Toujours. Sur son cigare. Contemplant. A travers. La fumée du  
havane. Une mosaïque de façades coloniales. Apparue durant la nuit. Sur l'autre  
rive du canal. Ayant oublié. Qu'il avait traversé. Cette frontière. Plutôt. Comme  
un songe. Que comme.*

*Une certitude.*

*Que lui.*

*Garantirait.*

*Sa mémoire.*

## Dits de la chevelure des Pléiades

*S'il est un arbre sur les îles qui sert de trône à Eva de Cuba, les lianes de cet arbre ne perdent rien du déroulement d'une histoire où le silence en dit quelquefois plus long que les mots. Pour le lecteur d'aujourd'hui, tout ceci risque fort de prendre les allures d'un roman médiocre, déroutant, d'un effet global appauvri par une intrigue invraisemblable, passablement ennuyeuse. Il paraît évident que, pour lui trouver un quelconque intérêt, ledit lecteur est prié d'abandonner toute exigence de logique et d'accepter le pari de l'absurde. Loisir lui est offert d'imaginer une interprétation symbolique ou morale autour de l'antithèse entre celui qui a commis le crime et sa victime, laquelle n'a pas dit son dernier mot.*

*Car l'aède n'est plus un corps mais il est le canal, comprenez-vous ; ce serait un missile au moins qu'il faudrait désormais pour le détruire. Et si ce missile détruisait le canal, il serait toujours là, cet Atlas, blessure ombilicale d'un globe retournant à la sanglante source, et nulle fusée intersidérale ne se risquerait plus jamais dans aucun ciel sans que les ordinateurs qui la guident n'exploient par le souvenir seul de cet atlante assassiné s'évaporant dans un parfum d'étoiles.*

*Et pourtant ! Si vous saviez comme en lui brillait peu d'éclat stellaire... Si vous saviez comme en lui pesait une si matérielle poussière planétaire... Mais ce sont d'autres morts qui ont ranimé son corps en le faisant remonter d'outre-canal, afin qu'il nous livre témoignage de sa rencontre avec Eva de Cuba.*

Loyola se penche à nouveau sur son ordinateur. La fumée du cigare, peut-être associée au rhum, vient de faire surgir une évocation de son père au temps de la revue <b>Potlatch</b> . Oui, pourquoi cet homme est-il mort ? C'est une question qu'on ne pose plus dans les romans, depuis que les cerveaux sont conditionnés aux seuls problèmes du « qui » et du « comment ». Cherchez le coupable, braves gens ! Quelle est l'arme du crime et de quelle manière s'y est-on pris pour vous bluffer ? Si l'on s'intéresse au mobile, c'est pour des raisons purement techniques, proches de celles expliquant une panne d'électricité. Mais justement, nous y sommes, devant une panne généralisée, les prouesses de la machine seules autorisant encore mes batteries à fonctionner. Pour combien de temps ? Chut ! L'aède parle...
---

Je marcherai, comme je l'ai fait toute une vie, dans le bleu de cette lune glaciale qui miroite sur le canal en envoyant au ciel des milliers d'étincelles. Je te parlerai contemplant les rues sombres, où veille pour moi seul à jamais le soleil de tes yeux.

*UNE AVENTURE  
D'AMOUR ET DE MORT  
DANS LE CADRE  
PRESTIGIEUX  
DES ILES*

Ma vie éternelle non écrite, non chantée, je la dédie au regard d'une femme réelle dont s'éclaira ma vie mortelle. Cette ombre qu'on devient de soi-même, il suffit d'un seul flash pour la dissoudre et que tout reprenne l'éclat des Pléiades. J'ai vécu cet instant, il y a plus de cinquante ans. Mais où le retrouver ? Perles d'Orient pâle étaient les yeux d'Aurore dite Eva de Cuba. Pas d'autre but qu'errer dans ce monde en aveugle, à la recherche d'un instant contre lequel j'échange toute éternité, sans être inquiet par le mauvais œil d'une caméra dissimulée sous quelque réverbère. Il paraît qu'une femme célèbre, une chanteuse en Amérique, s'est juchée sur un arbre pour le sauver du massacre. On dit aussi qu'aux Indes, un adolescent depuis des mois s'est installé dans le tronc d'un figuier sacré. Est-ce vrai ? Faux ? Rien ne sert de s'en remettre aux logiques de la raison, si les voix d'au-delà disent à cet Oriental de rencontrer cette Occidentale ici même, à Bruxelles, où la lune à la lune aboie comme un chien galeux de passage.

Dans ce but il me faut une lumière qui réchauffe, un lieu vivant, une parole humaine au milieu des façades sombres où lorgne l'œil des caméras Panoptic. Peut-être suis-je à mon insu le héros de quelque télé réalité. Un ultime hommage, *via* Internoé ? J'avance à tâtons comme si, au coin d'une rue, quelqu'un allait surgir pour me tout révéler. Seules ces lunes se font entendre, au loin, sur l'autre rive. Cela paraît irréel, d'avoir traversé le fleuve des enfers dans une cité civilisée ? Que dire alors de ces écrans bleutés dont s'éclairent certaines fenêtres, où tremble l'image de diables nus et rouges de sang suspendus par les pieds aux branches d'un arbre mort. Quelque part en Orient. Leurs têtes encagoulées reçoivent le gourdin de l'Occident, sous la vigilance des chiens. Mais en cette autre perle d'Orient qu'on nomme l'île du Diable, tout à l'Occident de l'Occident, n'as-tu pas connu de même la cagoule et les coups ? Cet épisode en cellule noire de

laboratoire, par des procédés chimiques et électroniques, s'est effacé de ta mémoire... Dans un réflexe idiot, du pouce et de l'index, tu vérifies la présence de tes canines, *ces crocs qu'on n'est pas arrivé à m'arracher dans le grand cirque de la vie.*

Ces derniers mots ne se pouvaient proférer sans quelque clownerie, comme au loin redoublaient de furie les abois des chiens. Le vers de Virgile me revint en mémoire : *Ô lente currite noctis canes !* Intraduisible musique de l'aède romain poursuivi par les chiens de l'Empire, Auguste le suspectant de sympathie pour Carthage... L'homme qui était mort glissa le pouce et le majeur vers sa gorge, l'air de qui l'on étrangle, appuyant contre la carotide pour un spectateur invisible. Il haussa le ton de sa voix intérieure, tout en continuant de marcher à grandes enjambées. S'il faut à la cité, de temps à autre, entendre la voix d'un homme qu'on égorge, mieux vaut, selon ses coutumes, que ce soit celle du poète. Il n'est de fable qu'à se perdre et qu'importent les hurlements d'un monde horrifié par sa vie plus que par sa mort ! Quelques chiens de l'enfer saluèrent la tirade. Plût au ciel que tout ceci ne fût qu'un roman policier où il n'y aurait pas de coupable, mais où nul ne serait innocent du crime ! Quand ce qui est le plus hostile à l'esprit gouverne l'Europe d'Homère et de Virgile, de Dante et de Joyce, le verbe créateur ne doit-il pas périr en ses eaux usées ? D'un geste théâtral, il se caressa le cou du tranchant de la main.

— Egorgez ce bouc ! hurla-t-il à la ville avant de lever les bras pour saluer son public, tête baissée sous les bravos. Il ne manqua pas de chiens au loin pour crier *bis*. Ainsi je ne suis ni mort ni vif, et il ne fait ni jour ni nuit, conclut-il sa sérénade itinérante qui le faisait revenir à son point de départ, un arbre immémorial dont il ignorait le nom scientifique ( à supposer qu'il en eût un, ce devait être dans la famille des ficus, d'où son appellation caraïbe de figuier maudit des Ecritures ).

J'ai toujours été un noctambule, mais ceci passait vraiment la mesure. Je n'avais même pas pris garde à ce fait que, sorti sans savoir comment du canal, je m'étais tout naturellement dirigé à l'inverse de la raison, mes pas revenant sans cesse vers ce même sépulcre liquide, sans le moindre but conscient dans une tête où tournaient mille et une fantasmagories. Cet arbre, ces chiens ( *Ô lente currite !* ), l'autre rive du Styx ! Avais-je seulement marché ? Combien de fois suis-je mort pour les autres, et revenu à la vie, depuis que j'écrivais *Adieu Satan* sous le nom de Jérémie Lazarévitch, avant qu'une certaine Aurore ne me recueille sur une île des Cyclades pour me faire visiter la Caraïbe, où elle se transformerait en Eva de Cuba...

*Le mouvement lettriste n'a pas fini son strip-tease.*  
Pas de doute, c'est toujours bien ce vieux fils de l'incroyable Lazare qui voyage de siècle en siècle et vient encore de resurgir d'entre les morts au coeur de la capitale d'Europe.

*( On est dans quel pays, mon amour ? Elle : On est au pays de la lune. )*

Comment m'entendez-vous ? La nuit. Pâle et les cheveux couverts de la boue du canal, un homme gît sous ce pont de béton, recroquevillé parmi les ombres. Là-haut, une lune voilée, brisure d'argent fracassé, pulsation de beauté froide. C'est elle qui éclaire de sa splendeur un arbre, sur ce quai le long du canal, dont les branches ont tissé tous les fils de mon histoire. Pardonnez le délire d'un mort. Il était déjà là, ce figuier solitaire, dans l'île où je devais rencontrer Aurore avant qu'elle ne devînt Eva de Cuba. Me croyez-vous si je vous dis que ses racines captent les rêves des hommes et pénètrent le secret de leurs âmes ? Elles voient ces rêves surgir du néant pour former une galaxie lumineuse qui roule sur elle-même dans les branches d'un ficus à la frontière entre les mondes ( *Eva, l'ombre lunaire, ses yeux pleins de mouettes !* ), sur une même plage des Cyclades et des Caraïbes. Excusez-moi pour ces bêtises. Bien sûr que vous me croyez, que vous me comprenez. Vous seules êtes en mesure d'attester la véracité de mon récit. Que ce fût sur l'une ou sur l'autre de ces îles séparées par une mer et un océan, depuis cinq cents ans, je n'ai pas souvenir que vous m'ayez jamais quitté des yeux. Sans relâche vos ovations m'ont suivi de siècle en siècle, à chaque pas je les ai guettées, jusqu'aux étals d'hier où je n'avais qu'à les écouter pour me frayer un chemin parmi toutes les merveilles offertes à mon ultime convoitise.

Loyola glapit de plaisir en tournoyant dans son fauteuil, le fauteuil où son esprit vacille sans bruit. Il ferme les paupières, aspirant de longues bouffées de son cigare. Une vague de chaleur humide m'accueille, aux parfums de fruits mûrs, provenant du marché des Abattoirs. Mangues, bananes, goyaves, papayes, fleurs fanées mêlées aux relents de fuel dans la brise marine... Pssst pssst... mi amor ! invite une voix féminine invisible dans l'ombre. A-t-il vraiment pu quitter son bureau du dernier étage et se retrouver sur l'autre rive de la ville au cours de cette nuit sans fin ? Comme la vision d'un dragon dans le ciel, de telles images ont-elles surgi dans la brume de son havane ? Entre deux spirales bleutées, j'ai loisir de me réfugier. Le klaxon d'une vieille Plymouth noire soulève un nuage de poussière d'où émerge devant moi, sur le quai, un arbre monstrueux. Ses racines semblent chercher la trace d'un corps. Elles s'entortillent sous les dalles du trottoir lézardé de part en part.

Je suis ici sans pain sans habits sans havre... Sans pain, mais non sans victuailles de fortune dérobées la veille au marché des Abattoirs. Quartiers de mandarines, olives, raisins, bouts de fromages avaient calmé ta faim jusqu'au soir. L'homme qui était mort, mais n'en restait pas moins bon vivant, conservait une grenade, sa friandise préférée, souvent délaissée dans son pays d'origine pour d'obscures croyances. On y prétendait que son jus, semblable au sang, était de préférence la nourriture des défunts. (*Tu veux que je te dévore toute ?*) Par tradition, l'offrande faite par les mortels au royaume des ombres. Cette nuit l'avait saigné à blanc. D'un coup de dents, renversant la tête, il dégoupilla le fruit mûr dont les petites bombes rouges lui explosèrent au visage. Il en suçà le suc au parfum d'Eva, comme jadis dans le vieux port de Naoussa.

**« Accourez, Messieurs-dames, frémissez à la vue de nos personnages exhibés pour la première fois sous le plus vaste chapiteau du monde, accourez au grand cirque d'Eva de Cuba ! »**

*Loyola pense à son père en secouant les cendres du cigare sur les touches du portable Panoptic. Les mots qui défilent à l'écran ne sont pas de lui. Nés dans la fumée du tabac, sans aucun doute. Son père au sang teinté de noir, les avant-gardes radicales d'il y a cinquante ans, la Santeria de Cuba. Curieux mélange où la Phénoménologie de l'Esprit pouvait se mêler au culte de San Lázaro, le dieu des désemparés, celui qui ouvre les chemins, selon cette superstition d'origine africaine adaptée aux rites chrétiens par les esclaves nègres des Caraïbes. Son père dont la mort demeure une énigme, la nuit du 26 juillet 1953.*

Bénis les morts sur qui tombe la pluie, même s'ils sont pendus à un arbre, le corps criblé de balles. Abel de Loyola – mon père – n'aurait jamais dû être mêlé à ce figuier tropical, dans son costume de flanelle blanche à chemise en argent et cravate d'or, une écarlate fleur de Pâques à la boutonnière. Il se serait sans doute assuré un avenir meilleur s'il s'était contenté de fomenter des révolutions imaginaires à Paris. Encore eût-il fallu qu'il ne fût point exclu de cette avant-garde lettriste en 1953, pour aller batailler dans de pires milieux interlopes, mais à Santiago de Cuba. L'on entendait encore la musique et les rires d'une fête brillante illuminer la pelouse d'un jardin peuplé d'essences rares aux parfums fraternels, semé de bouteilles et de coupes en cristal brisées durant la nuit. C'était la nuit du 26 juillet 1953 – fête de Santiago, saint patron de la ville, jour de carnaval. Une demeure coloniale avait dispensé la lumière des étoiles à des papillons de hasard.

L'homme vagabondait par les méandres d'une dimension inconnue, où noms et souvenirs lui revenaient dans un rêve confus. N'entendez-vous pas le battement dément qui allait du coeur à ses tempes ? Un roulement de tambours comme il n'en existe qu'autour de Santiago, la nuit de la San Lázaro... Oui, tels ces anciens esclaves poursuivis par les chiens ( *lente currite, noctis canes !* ), il s'était enfui cette nuit-là du laboratoire aux cagoules et aux coups pour battre la campagne et se réfugier sur une colline en surplomb du village de Cobre. Les coups de feu lui avaient rallumé cette part engloutie de sa mémoire. L'homme avait vu le centre de la Terre, qui explosait en millions de grenades. Il avait écouté leur étrange tambour battant un rythme à quatre temps : Guan-ta-na-mo, dont les sons ne s'envolaient pas dans l'espace mais voyageaient loin, très loin, vers les plus extrêmes frontières de lui-même, au-delà desquelles toute musique s'éteint en douce agonie. Quand ses yeux se rouvrirent, l'homme crut voir se dresser la tour Panoptique, belle et solitaire ainsi qu'un beffroi d'avant le temps des caravelles ; il tendit une main vers cette pâle hostie qui la nimbaït dans les nuages, comme elle avait éclairé jadis la voile des cathédrales flottant vers des îles où planter leur croix. Sur la plage de Baracoa - future province de Guantánamo.

Je ne sentais aucune lassitude, ce qui est singulier, si l'on songe à l'aventure extrême qui venait de te survenir. Aucune fatigue du corps, et même un sentiment extraordinaire de disponibilité physique et mentale. Je savais bien que cela viendrait plus tard, sans vouloir y penser, gardant toute ma faculté de souffrir pour un souvenir qui t'habitait depuis cinquante ans. Cette vieille histoire, comme un jeu terrible où tu avais tout perdu, sauf une pièce de monnaie. Trois pesos !... Quand une ombre descend aux abîmes, n'est-elle pas munie d'une petite obole pour ce brave Charon, qui lui fera passer le fleuve dans sa barque délabrée ?

Pas mal, cette situation, pour un roman d'autrefois. J'accepte le jeu de t'obéir au doigt et à l'œil. Mais dis-moi. Est-ce vraiment la flamme d'un dragon dans le ciel qui tout à l'heure ouvrit la brèche par où s'éclairèrent tous les paysages du temps, m'autorisant à vivre plusieurs époques simultanément ? Juan-Luis de Loyola sent confusément d'autres signes cachés sous les mots de l'aède. Comme si les images évoquées par lui se rapportaient à... Peu importe, se dit-il en aspirant une puissante bouffée, tout en faisant tourner son fauteuil telle une toupie à l'agonie. Oui, cet homme parle depuis que les dieux de l'Olympe ont jeté les titans dans le Tartare. D'un bond, Loyola se retrouve à la fenêtre. Nuit noire ainsi qu'avant le monde. Invisible l'archange au sommet de l'Hôtel de ville, dont le glaive accompagna les



conquérants du Nouveau monde au temps où Bruxelles était devenue la capitale de l'empire espagnol. Depuis mon poste de guet, je fonde moi-même sur n'importe quelle ville du monde comme Cortés ou Pizarro le firent sur les villages caraïbes. L'un et l'autre en escale dans mon île natale, avant de poursuivre une carrière dont les actualités militaires illustraient toujours l'impériale permanence.

La tour Panoptique, sur son quant-à-soi, dressait face aux nuages noirs un gibet solennel. Dans ces ruelles baignées par une chaude nuit printanière, je découvrirais la caverne féerique. Son orifice éclairé donnerait sur le quai désert, égayé d'une lueur spectrale. *Ô lente currite noctis canes !* Le roulement des tambours se mit à battre plus fort dans mes veines, au rythme des musiques enfiévrées qui t'étaient parvenues depuis le village de Cobre, cette nuit de la San Lázaro qu'il avait passée seul sous les étoiles dans la barque d'une demi-lune, au sommet de la plus ancienne mine de cuivre des Amériques, dédiée à la mémoire du Cimarrón. C'était le 16 décembre 1953. Plus d'espoir pour Eva, dans son hôpital de Santiago. Du haut de cette montagne je me voyais encore dans les maquis surplombant l'île de Paros, apercevant au loin la Crète par temps clair. C'est là que reviendraient les songes de l'ancêtre Atlas, unissant à jamais Caraïbe et Méditerranée. Car un simple bras de mer sépare Paros de Naxos, où selon la légende Ariane et Dionysos eurent un même refuge. Vous aviez donc là quelques rêves à communier. Par exemple, cette grande barque aux ailes blanches frappées de la croix, quand elle s'approcha de l'île par une nuit de l'an 1492, ceux qui étaient en compagnie d'Eva ne pouvaient-ils pas la confondre avec celle de la lune que j'avais sous les yeux ? Au matin, ne prirent-ils pas ces trois caravelles pour les pirogues de quelque tribu de fantômes errant depuis l'au-delà ? Bien avant que Colomb ne sillonnât les mers, leurs mythes ne faisaient-ils pas état de pareilles pirogues enfuies de l'autre côté de la mer et qui reviendraient un jour ? Le Jaguëy seul savait, sur la plage de Baracoa. Le Jaguëy seul savait que ses racines profondes remontaient au jour sur une île des Cyclades.

*( Bruxelles est, comme aucune autre, une ville où les cadavres aiment les plantes exotiques. En ce miroir de sang noir poussent comme nulle part ailleurs lauriers roses, bougainvilliers, flamboyants du rêve et de la mémoire. Si l'homme qui était mort avait le droit d'intervenir dans le récit de son histoire écrite par un autre, il devrait dire, avec toute la sincérité dont il est capable, sa rencontre d'une femme sur l'île grecque de Paros, vers le printemps 1953. C'est elle, Aurore Théokratidès, qui le ferait venir à Baracoa. C'est elle qu'il baptiserait Eva de Cuba. Mais d'autres*

*fleurs plus vénéneuses hantent les rues d'une ville où l'aède écrit dix ans plus tôt le récit de ce qui lui surviendrait ce 16 juin 2004. Car il ne l'avait pas davantage inventée, la déesse crétoise ayant levé sur lui ses bras enroulés de serpents. Depuis toujours guidaient Maïak certains cafés de l'aube, qui offraient de rester ouverts aussi longtemps que ses yeux ; là, au-delà des nuits, pouvaient se rencontrer d'autres yeux vous assurant passage à l'aurore. Il vivait seul, à l'affût de ces statues de chair menant dans les bars une vie surnaturelle, fées ou sorcières, nymphes ou muses entourées d'un voile de silence, dont le sourire et le regard lui étaient signes cabalistiques envoyés par certaines puissances à la source de toute Parole.*

*Bruxelles est, comme nulle autre, une ville où les cadavres aiment les plantes exotiques. Racines et lianes d'un Jagüey devaient me ramener des ombres de là-bas dont on ne revient pas, que j'avais traversées pour franchir l'au-delà de l'au-delà, qui ressemblait foutrement à l'ancien ici-bas de mon corps mortel. Si mes sens toutefois ne me trompaient pas, quand ils dirigèrent ce corps vers le néon d'un bar où se profilerait une nymphe rencontrée là dix ans plus tôt. )*

# Maiak

## *BRUXELLES EST UN ROYAUME AQUATIQUE*

*N'étanchant*

*nulle soif ; une ville tumultueuse où l'eau ne murmure ni ne soupire. Impossible d'y dormir. C'est pourquoi j'ai suivi les pas d'une jeune inconnue depuis la gare jusqu'à ce café grec au bord du canal. J'entends chaque soir un tel écho dans les rues de villes que je n'ai jamais parcourues. J'allais donc vers ces pas, j'errais d'échos en échos qui se répercutaient d'avant en arrière, et je pressentais que cette inconnue dont je suivais la trace le long du canal, c'est elle qui m'avait pris en chasse. Pris en filature par les ombres qu'il traque, j'étais encore le fauve réclamant de sa proie la cruauté d'un regard ou d'un acte fatal. Celui qui sait aimer après la mort demeure en vie, dit une rengaine de chez nous que déversait le long des quais le juke-box du café. Tout au long de notre itinéraire, le rythme de l'ombre et de la lumière produit par la succession des réverbères trahissait l'effet de tournage d'un film. Cette impression d'être épié par quelque objectif, d'avoir à répondre de mes gestes ainsi qu'un comédien, ne m'avait pas quitté depuis la descente du train. Je sentais sur moi l'œil électronique scrutant la moindre mimique d'un vieil aède grec égaré dans ce labyrinthe aux miroirs.*

*— Cela fait longtemps que vous me suivez ?*

*D'une démarche souple elle s'était approchée de moi, levant son visage vers la lanterne d'entrée. Pouvais-je me dérober à un tel sourire ? Elle tenait à deux mains les pans de son imper, plus soucieuse d'offrir à la vue que de dissimuler son contenu. La chair encore gracile tremblait. Je vis ses poignets enroulés par deux bracelets d'argent à têtes de serpents. Sous mon regard elle rajusta l'imper, puis elle poussa la porte du café. Bientôt s'allumèrent des néons roses en vitrine de sa caverne. Elle avait revêtu un peignoir bleu ciel au dos duquel s'affichaient les lettres CALYPSO. Pouvait-elle savoir que la nymphe aimée par Ulysse était une fille d'Atlas ?*

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Est-ce moi qui fus capable d'endosser un imperméable noir et de quitter cette boutique pour me transformer en jolie môme que recouvrirait ensuite un peignoir marqué du nom de la nymphe aimée par Atlas, ou tout cela fut-il pure imagination de l'aède ? Créer des visions fantastiques incroyables, et pourtant possibles, est bien dans la manière de l'aède, même s'il pêche ici par imprécision, ma vitrine étant celle d'une agence de voyages...*

*Que voulez-vous. S'il n'y avait pas âme qui vive à Bruxelles cette nuit-là, seule une sorcière en bois des îles pouvait vous servir de témoin. Car je suis certaine d'avoir éprouvé des sensations telles que je n'en avais plus connues depuis une éternité. Les anesthésies imposées à mon corps de statue, devant lui, s'évaporèrent une à une. Je ressentis l'émoi d'une nymphe amoureuse... Cela fait longtemps que vous me suivez ? murmurèrent mes lèvres de poupée. Bien sûr, nous nous chercherons toujours toi et moi dans des nuits différentes, me répondirent ses yeux de ressuscité.*

*Je me souviens du vacarme fait pour débloquer le volet métallique et ouvrir cette satanée boutique. Cyclades et Caraïbes ! Tous les fantômes de la nuit s'en étaient allés vers leurs îles de rêve, de l'autre côté des cauchemars du diable. Un bruit m'a fait sursauter, comme si ce que je craignais venait de frapper à la porte. Une ombre sur le trottoir paraissait résister à la fatalité. J'ai senti que seule une telle résistance faisait tenir le monde sur ses pieds. Que cette ombre était celle du géant de la mythologie dont on dit qu'il porte le globe sur ses épaules, un globe lui-même en train de vaciller. L'ombre du titan recroquevillée là, sur le quai du canal ! L'homme que j'avais pris pour cette ombre dormait. A voir l'agitation de ses paupières, j'ai deviné que derrière son sommeil il veillait, poursuivant le poème de ses multiples vies. Qui sait, peut-être faisais-je partie moi-même de son rêve... Les mots prononcés par ses lèvres endormies semblaient trouver une façon neuve d'exprimer certaines choses, comme pour nous venger d'un invisible et terrifiant tyran...*

## *Dits de la chevelure des Pléiades*

*Quand tressaille en la ville une chair de nymphe amoureuse et que de ses immenses troncs de verre sourd une sève nouvelle, quand sources et racines font jaillir leurs eaux secrètes, alors les Pléiades scintillent sept fois plus que de coutume sous la voûte céleste et les tours s'extasient comme des tiges dressées dont les bourgeons s'ouvrent d'un grand coup : du bout de l'univers, une déesse dit aux hommes qu'un aède mort vient de renaître à la vie. Ce prodige est tombé sur Bruxelles où la voix du mort s'élève en douce brume pour former un nuage au-dessus de la ville qui l'invite à descendre en pluie du côté de la source afin de féconder les eaux matricielles, transformant le canal en rivière de vie.*

- Maïak, tu me parles ?
- Qui parle ?
- Mais moi !
- Qui, moi ? Je ne connais pas cette voix.
- Moi, ton petit-fils Anatole.
- Où as-tu disparu ? Nous ne sommes plus dans *Maiak*...
- Je sais bien, Grand-père. C'était il y a dix ans.
- Où et quand es-tu donc ?
- Comme toi, dans tous les lieux et temps.

*N'est-ce pas ainsi que pratique le demiurge pour créer un monde ? Le gouvernement de Quelconquitude faisait la roue du paon sur la queue d'un arc-en-ciel dont s'effaçaient les signes de la nuit. Tout illuminée que parût cette ville sous les feux de la tour Panoptic, elle n'éclaira guère d'un aède la chute en sa transe extatique sur l'échelle cosmique reliant le ciel aux enfers.*

- Je voulais te raconter, fiston...
- Ce n'est plus la peine, je t'expliquerai.
- J'ai bien fait de te traiter d'irresponsable.
- Tu me déçois, Grand-père.
- Quelles conneries as-tu faites ?
- Dignes de toi, mon vieux.

*L'axe comicosmique d'Atlas avait cru pouvoir s'appuyer sur un arc-en-ciel politique où le ministre des Arts et Muses lisait Homère et Joyce ainsi que Patrick Chamoiseau. Connaissez-vous d'autres histoires à raconter que celles d'une Chute ? Le petit-fils de l'aède, comme lui prénommé Anatole, vécut la sienne dans cette affaire ; comme son grand-père, il ne trouverait d'issue qu'à Cuba. Dans l'au-delà du monde – oui, l'au-delà du monde au sein d'un plus grand monde encore – l'un et l'autre virent l'archipel des Antilles voguer parmi les vagues de la mer Egée. Toutes les îles des Caraïbes, ainsi qu'une semence astrale, sous leurs yeux pénétrèrent au fond de la Méditerranée. Dans un grand rut cosmique les corps de l'Afrique et de l'Amérique avaient repris leur danse interrompue depuis les ères génésiques. Et han ! Qu'une croupe tressaille et s'offre au ventre qui saillit. Que le dard plonge par les colonnes d'Hercule en la matrice originelle. Que la noire liqueur gicle et se répande et féconde les jardins secrets de Phénicie !*

- Maïak !
- Oui, je suis là.
- A qui parlais-tu ?
- Mais à toi !
- J'essayais en vain de te joindre et tu n'écoutais pas.
- Grand-père, il est arrivé quelque chose à mon petit-fils.
- Je t'avais bien dit que tu l'assommais.
- C'était dans *Maïak*, il y a dix ans.
- Maïak ?
- Arrête de pomper l'air, Grand-père !
- Non, c'est moi, ton petit-fils.
- Excuse-moi, le vieux me sonnait encore.
- Celui qui a connu Pouchkine ?
- Si tu veux. Dis-moi ce qui t'est arrivé.
- Trois fois rien. Guantánamo...
- Tu aurais dû m'appeler.
- Pour une leçon de morale ?
- Ne me dis pas que tu n'as pas évolué depuis dix ans.
- Toi-même, tu t'es bien regardé ?
- Pardonne-moi, je ne sais plus trop où j'en suis.
- Cela se voit, Grand-père.
- Je suis toujours écroulé ?
- Ne bouge pas, je t'envoie la mère des Pléiades.

*L'aède n'eut d'asile qu'en les yeux d'une femme. Avez-vous jamais été jaloux d'un mort ? Celui-ci gisait pieds nus, rejeté par les eaux de la marée. Une jeune femme en peignoir venait de lui clore les paupières. A travers elles, c'était comme s'il se réfugiait dans une image millénaire. Il voyait la femme jusqu'au fond de son âme par le vert de ses yeux. L'homme la reconnut telle qu'elle était avant sa naissance, il fit errer son rêve sur sa chevelure blonde. Se laissant aller au fil de la mémoire, il ouvrit le peignoir et conçut la nudité d'autrefois. Se rappelèrent à lui des bras, des épaules et des seins qui lui étaient apparus siècle après siècle. Alors survint ce qui fit aux mouettes échapper un cri. L'horizon du canal venait de s'élargir jusqu'à la mer. Une même teinte écarlate peignit le ciel et les eaux noires. Le soleil de l'aube atteignit l'Atlantique. Puis il s'y coucha. Durant le passage de cette étoile, ils furent au sommet de l'édifice qui se dressait jadis à l'emplacement de la tour Panoptique. Du vieux château ne restait qu'un mur, dont les fenêtres vides entouraient de leurs ogives des parcelles de nuages. Au coin du mur demeurait une tourelle, seul vestige intact. Il était une fois, prononça l'aède mort, une fée qui dormit cent ans. Le lit de ses noces est toujours là, dans sa chambre au sommet du donjon gardé par un dragon. La fée ôta son peignoir et vint se blottir contre l'homme qui était mort, comme s'il devait la protéger encore. Comme si l'ennemi était là, dans cette nuit qui n'en était pas une, on ne savait où, mais ailleurs que dans leurs bras. Ailleurs que dans leurs bouches qui se trouvèrent. Elle secoua la tête et dégrafa sa chevelure blonde qui s'écoula sur la poitrine du mort. Les innombrables fils de soie se répandirent si légers qu'un linceul. Eva l'enveloppait, soulevée sur un coude, le bordait comme un enfant dans ce grand voile animé par les génies d'un autre monde. Cette tapisserie chantait leur histoire et les unissait, faisant de leur couple un seul être où s'ingéniait leur propre métamorphose. Elle ferma les paupières pour s'évanouir sur une plage au crépuscule de l'orgasme, son être entier confondu, dans le rêve où elle sombra bientôt, avec les rives d'un océan. Jambes ouvertes, elle perçut encore au fond de son ventre les spasmes qui l'identifiaient à la mer ancestrale. Avez-vous jamais été jaloux d'un mort ? L'aède n'eut d'asile qu'en les yeux d'une femme.*

# **Maiiak**

*DEPUIS LES COLONNES D'HERCULE,*

*Anatole Atlas veille sur la Méditerranée comme sur le parcours d'un coït millénaire.*

*Les villes y sont autant de terminaisons nerveuses, dont certaines brûlent en son souvenir comme les foyers de jouissances immortelles : Carthage, Alexandrie, Gaza, Saint Jean d'Acre, Tyr, Ephèse, Troie, Byzance, Athènes, Venise – et ces lèvres sacrées qu'épousèrent les siennes, auxquelles on a donné pour noms Gibraltar et Tanger.*

*Le cœur de ce foyer toujours : Hierapetra. Depuis le sommet de l'île de Paros, par temps clair, il pouvait voir la Crète à l'horizon. Les murs du palais de Knossos y vibraient encore de danses aux taureaux, parmi des silhouettes en pagnes et coiffées de plumes qui, d'après l'ancêtre Atlas, attestaient le voyage de peuples de la mer venus d'au-delà des colonnes d'Hercule.*

Là se tisse la trame d'un roman futur, me disais-je en haut de la montagne de Cobre, sur les derniers contreforts de la Sierra Maestra. Partis de Naxos, Ariane et Dionysos auraient brisé la loi du labyrinthe pour découvrir, aux Isles fortunées, ceux dont les aïeux se trouvaient représentés sur les murs de Knossos. La déesse crétoise n'aurait pas à lever sur l'aède ses bras enroulés de serpents...

***Aveugles dans la révolte, ceux qui crurent briser un autre dédale ! Mais ouvrir les yeux n'est jamais rassurant. Ce que les peuples adorent, n'est-ce pas le corps mugissant du Veau d'Or ? Depuis le bris d'un mur, que retentirait-il d'autre qu'intrigues de palais dans le labyrinthe mondial ? Le fond de la matrice ne tarderait pas à s'enflammer, les pays du Levant mis à feu et à sang...***



# Rengaine d'une idole des vitrines

*C'était comme un asile qu'il cherchait dans mes yeux !*

*Le seul refuge où il croyait pouvoir se reposer, une statuette en bois des îles qui l'observait depuis l'étal d'une agence de voyages... Oui, c'était bien la leçon de ce trottoir matinal où un S.D.F. se trouvait couché, l'un parmi combien de millions d'autres depuis que le monde s'était débarrassé de la folie totalitaire. Plutôt morts que rouges : n'était-ce pas le slogan des plus brillants intellectuels, aux temps où régnait encore sur une moitié de l'Europe le plus sanglant pavillon de l'histoire ?*

*Cette boutique aux volets clos, jamais une telle épave n'aurait eu force et courage pour la fracturer. Dans la caisse du comptoir, peut-être y avait-il de quoi se payer un resto et une nuit d'hôtel du côté de la Grand-place, au risque d'y laisser sa peau... Dans ce pays où tout, jusqu'au drapeau, se trouvait déchiré, la dernière institution fédérale n'était-elle pas la police des étrangers ? Mais ce vagabond ne pouvait avoir de telles idées, continuais-je d'imaginer. Blotti dans la pénombre du quai. Qui ne craignait pourtant pas de rêver à voix haute son poème de folie, où je l'entendais supplier la nymphe Calypso.*

*C'est alors que, prise d'une inavouable pitié, je lui ai fait signe en frappant de mon aile en bois contre la vitre. Sous l'éclairage rudimentaire, je me suis mise à improviser une danse que mon corps de statue comprimait depuis la nuit des temps. Je crois avoir assez bien réussi mon petit jeu, car il a ouvert les yeux. Puis il m'a contemplée. Du geste le plus gracieux, j'ai ramené la touffe de paille qui me sert de chevelure en torsade pour en faire un chignon sur le haut de mon crâne. Alors il s'est redressé de son imposante stature, comme si le monde à nouveau pouvait tourner dans le bon sens. Le temps vient de mourir, le temps vient de naître, je ne suis d'aucune rive, a-t-il chantonné pour moi seule avant de se diriger tel un Lazare vers le lazaret du coin, chez Ivan le Bulgare...*

## *Dits de la chevelure des Pléiades*

*Quels séismes entre deux rives d'un canal ! Il faudrait au Jaguëy raconter l'histoire de cet aède Atlas, héros légendaire allongé le long d'un bief qui se transformerait en fleuve de vie, lui-même écoutant l'histoire du monde voguer en son esprit comme une épave sur ce fleuve de vie. Une histoire universelle en forme de fable cosmique, où toutes les créatures fussent des formes vues en rêve et défilant de la source à l'embouchure de ce fleuve pour faire halte à Bruxelles dans un café qui voici dix ans s'appelait encore Chez Omer. L'aède Atlas y serait ranimé par l'odeur de l'alcool durant sa veillée mortuaire.*

*On a toujours besoin de traverser un fleuve océan, s'était-il dit comme il prenait pied sur ce quai du canal éclairé par l'enseigne du Come Back. L'aède sait-il jamais ce qui lui dicte son errance et ne vivait-il pas ce qu'il avait imaginé pour son roman dix ans plus tôt ? Dans la vitrine, une créature méditerranéenne observait son rétablissement d'un ample geste nouant sa chevelure en chignon. Puis il fit une pirouette, laissant admirer à la dame combien son corps se trouvait délesté de toute ombre, et il se mit à siffloter le temps vient de mourir, le temps vient de renaître, je ne suis désormais d'aucune rive. Les femmes défileraient-elles encore en balançant leurs mers devant ses yeux ?*

Le seuil à franchir en était un de trop pour cette nuit. Peut-être aussi ne pouvais-je affronter ce regard astral de la vitrine. Je dus encore sombrer pour m'éveiller à une table près de l'autre fenêtre, celle qui n'était pas éclairée de néons roses, un gros moustachu mettant en route la machine à café derrière son comptoir. Peut-être lui ai-je parlé, car il m'a questionné sur mon accent, lui-même ayant une prononciation traînante que je ne pouvais identifier à coup sûr. Sans doute les Balkans ? Dans un coin, le juke-box d'un autre âge murmurait en sourdine une même romance que voici dix ans. *Demeure en vie qui sait aimer après sa mort.* Tout prenait à mes narines, en plein Bruxelles, odeur troyenne. Je lui ai répondu que mon accent provenait d'une langue oubliée, que je m'efforçais de réinventer depuis quelques millénaires. D'un doigt, il a désigné le ciel noir à la fenêtre avec une mimique expressive, l'air de dire « Je comprends », puis le percolateur a rempli notre silence bercé de voix slaves. Oui, la lumière du matin sur le

canal était assez belle, pour ceux qui aiment le noir. Ce n'est pourtant pas un petit noir que j'écluserais d'abord en sa compagnie, même si le mélange irait dans cette gamme de couleurs pour me ramener encore une éternité en arrière. Tout ce qui fut et tout ce qui serait se confondrait à ce qui est. Je pourrais encore quelque temps vouer mes fièvres à rêver d'îles chimériques, en suivant un cap connu de moi seul.

— Vous paraissez bien pâle. D'où venez-vous ?

— C'est une longue histoire.

— Un petit coup à boire, cher Monsieur... ?

— Atlas.

— Atlas, comme Atlas ? Moi Ivan.

A tout hasard je lui répondis en bulgare.

— *Zdrasti, dober vetcher*. Oui, Atlas, comme l'Atlas de la mythologie. A propos, j'ai cru voir une belle nymphe à la vitrine...

— Calypso ? Elle vient de monter avec deux clients.

— Nous ne sommes jamais seuls sur la terre des songes...

— Braves gars du quartier. Flics. Un grand maigre à lunettes, un petit chauve barbu. Ils font saut ici le matin, juste avant leur journée, ou après, ça dépend. Mon petit noir les remonte...

— Vous les renseignez ?

L'intraduisible expression de son visage, celle des camarades.

— *Podiavolite !* C'est plutôt eux qui donnent informations. Ville bouclée par police, vraie poudrière qui attend moindre étincelle. Ils sont en train mettre au point dispositions légales autorisant toute surveillance électronique par satellite... *Big Brother*, vous comprenez ?

— Ces deux types...

D'un geste tournant, j'avais désigné la porte ouverte au fond du café, donnant sur un escalier, puis posé la main sur une tasse fumante venant d'apparaître sous mes yeux pour décliner l'offre.

Ivan balaya l'air d'un chiffon de cuisine.

— C'est comme ça la vie... Gens sympathiques vous tombent dans les bras, morts. On ne sait pas quoi faire, alors ils ont pitié de vous, et ils vous tirent d'un drôle de pétrin en revenant vie. Mais qu'est-ce que vous buvez ? J'ai rigolade, si vous voulez.

— Je m'en serais voulu de ne pas être un revenant. Servez-moi donc une pinte de bon sang.

Sur l'étagère aux bouteilles, Ivan choisit celle qu'il fallait d'une main sûre, puis il posa sur la table une mixture pétillant le rhum des Caraïbes, qui fit se gondoler au mur un souvenir de faux marbre des Cyclades.

— Vous savez, seulement fous dans votre genre, et quelques chiens, pour promener encore ici. Tout est à détruire pour construire ville encore plus moderne, cyberhôtels, téléboutiques, électrobanks, technobordels...

— Comme ici ?

— Oh ! Calypso, vieille courtisane, avant temps Spartacus !

Il flottait dans ce bar un parfum d'ensorcellement, comme si sa porte ouvrait sur l'autre univers. Sensation tant de fois ressentie dans les pays de l'Est, où durant un tiers de siècle j'avais mené l'existence d'un intellectuel communiste, ma *Belle Hélène* traduite aux éditions de Moscou. Dans ses cartographies fabuleuses où se mêlaient récits d'Homère et lecture des Saintes Ecritures, l'ancêtre Atlas imaginait des chemins menant de la Galilée aux Indes occidentales. Ma fable se plaisait à faire dériver Jonas aux Açores et Noé vers des archipels plus lointains encore, pour y recueillir dans son arche le jaguar des antipodes. Je mêlais avec soin les époques et les lieux, confondant l'épouse de Ménélas éprise du Troyen Pâris et son homonyme, la mère de l'empereur Constantin, que je faisais revenir sur l'île de Paros au temps des conquêtes espagnoles et resurgir en pleine époque moderne. Ainsi les cartes à venir se peuplaient-elles de cyclopes et de méduses, de sirènes et de poissons volants aux gueules assez grandes pour gober d'un coup la baleine de Jonas et l'arche de Noé. Jamais ces allégories spasmodiques n'eurent l'heur de déplaire aux vigilants censeurs de la bureaucratie. Non, je ne fus pas victime des purges de l'après-Staline ! Oui, dans une taverne imaginaire de l'île de Paros, l'ancêtre Atlas pouvait ressembler à l'un de ces bonimenteurs en costume d'astrologue tels qu'en font surgir toutes les époques de crise, quand certains bouffons montent sur le trône impérial et guident les peuples sous la férule de leurs marottes. Le premier César porte en lui tous les Conquistadores ; puis Napoléon I, II, III, IV et V, plébiscités chacun par la grâce d'un abrutissement programmé, celui qui met à mort toute dialectique. Alors, plus que jamais, revient le costume du fou à celui que la providentielle nature pourvoit d'une espèce de troisième œil, car élargir les horizons connus devient question de vie ou de mort. Pour facétieuse que fût mon inspiration, je soutins toujours auprès des comités d'experts en villégiature littéraire savante sur la mer Noire, à Sotchi ou Yalta, que les farces d'Orwell ou de Kafka menaçaient de leur charge explosive davantage les fondations du capitalisme que les chantiers

du communisme. Il fallait ouvrir le troisième œil, camarades ! Nous réclamant de l'esthétique de Bertolt Brecht et de Georg Lukacs, nous avions un jour, avec Bielski, convaincu le vieux Souslov, gardien sourcilleux de l'orthodoxie, de republier *La Révolution* de Gustav Landauer, cet anarchiste allemand qui avait contribué à instaurer la République des Conseils en Bavière après la Grande guerre, dont il serait le Commissaire du peuple à l'Illumination et à l'Instruction publique. Pourquoi ne pas réhabiliter cette fonction de Commissaire à l'Illumination, même et surtout si l'on savait que les Spartakistes furent, comme de juste, massacrés par les milices socialistes de Noske ? Bien sûr, tous les tenants de l'ancien monde ne manquent pas de lui en faire grief, à l'illuminé, de son troisième œil, pour le désigner aux railleries des foules ainsi qu'à leur vindicte. C'est ainsi, voyez-vous, que l'ancêtre Atlas vivait à l'écart sur son île, ne fréquentant qu'une taverne où il tenait d'étranges discours et décrivait les terres situées au-delà de l'océan comme un fol royaume ouvert à l'esprit d'aventure, une Atlantide que chacun pouvait s'offrir avec la promesse d'une poignée d'algues en guise de couronne. Ces divagations que les marins se rapportaient dans leurs saouleries de port en port, ces descriptions farfelues d'un autre monde parvinrent pourtant aux oreilles et fouettèrent l'esprit d'un aventurier venu de Gênes qui serait connu sous le nom de Cristobal Colon. Je ne manquais pas d'établir un lien entre Lénine et ce dernier, associant dans un même opprobre Staline et ces pourceaux que seraient Pizarro et Hernan Cortes. Question de vie ou de mort...

Un fin sourire éclaira les moustaches de l'homme des Balkans tout le long de mon charabia. Lui-même eût pu m'en raconter autant, si j'avais prononcé le nom de Georges Dimitrov. Inculpé comme dirigeant du Komintern pour l'incendie du Reichstag, tenant tête face au tribunal nazi, désignant Hitler derrière le rideau de fumée qui intoxiquait l'opinion mondiale avant la nécessaire *Drang nach Osten*... Ivan savait, sa pensée devançant la mienne pour ce qui concernait l'immédiat.

— S'il n'y a pas le moindre attentat terroriste, qu'est-ce qu'elles vont faire, toutes ces forces de police ? Et les journalistes ? Un mort dans le canal, c'était providentiel, ça leur donnait des choses à raconter...

— Désolé pour les journalistes et leurs compères de la gendarmerie.

— Vous voyez ça d'ici, tous les escadrons spéciaux de recherche ici dans mon café ?

— Je ne peux pas vous donner tort.

Comme j'étais déjà sur le seuil, Ivan brandit un journal de la veille :

— Selon calculs de tour Panoptic, vie éternelle deviendra possible vers 2050 grâce aux ordinateurs !

Son doigt pointait un article où il était dit que Panoptic serait alors capable de recharger un cerveau humain en le stockant sur une machine dotée d'une *conscience*, même si la technique, supprimant le problème de la mort, serait d'un coût tel qu'elle serait réservée d'abord aux riches. Les pauvres attendraient un peu pour que l'application devienne une affaire accessible à tous...

Il me donna l'accolade en levant le poing. Je lui pris la tête entre les mains. Sous mes doigts son crâne lisse fut un tambour thrace.

— *Balgarski tchovek !*

— *Drougar !*

Nous savions qu'en nos veines battait un sang commun. Sur le seuil, mon regard glissa vers la fenêtre de l'étage où Calypso donnait la réplique à deux flics, un grand moustachu à lunettes et un petit chauve barbu. Le scénario, comme celui décrit par l'article du journal, n'était sans doute pas pour déplaire à un certain Loyola.

Juan-Luis de Loyola découvre avec stupeur les mots défilant au milieu des siens sur son ordinateur. Si l'obscurité soudain se dissipait ( l'écran du portable n'assurant pas un éclairage idéal de son visage ), on pourrait décrire les visibles débâcles où sombre un homme qui ne prétend pas répudier ici toutes les audaces de l'avant-garde. Vieilles saloperies staliniennes ! Et l'éloge de Christophe Colomb ? Son projet de roman fait naufrage. Telle une trop orgueilleuse caravelle, sa vie prend eau de toute part, dans le temps même où cet aède paraît triompher du mauvais sort qui lui était promis. Va-t-il enfin s'expliquer sur ses relations avec ma mère ?

La nécromancie d'Eva, son art de ramener les morts à la vie. L'air frais et vif te restitue la parole du monde après la brûlure des coups de feu. Quelle parole ? Quel monde ? Je parle de si loin que peut ne plus vous parvenir le chant d'un orage dans le sang de la ville.

Oui, c'est de la foudre vive qui s'exprime par la bouche d'un mort.

Déjà celui-ci jouit, auprès d'êtres inconcevables, des mystères de son échec. On l'accueille avec l'amour que l'on réserve au pèlerin longtemps égaré ou retenu par bien des mauvais sorts en chemin. Car il avait encore un petit rôle à jouer dans ce théâtre explosif, dit-il, comme pour s'excuser, aux puissances hilares. Tu n'aurais qu'un mot à prononcer, pensa l'homme en regardant l'arbre inondé de lune, un mot pour que toute l'histoire s'éclaire ! Les franges d'un invisible rideau rouge balayèrent sa tête et les quais

bordant le canal s'ouvrirent comme un immense vestibule où se pressait la foule entre les miroirs des façades, foule aux ailes repliées sous les habits et robes du soir à fourrures d'il y a cinquante ans ( *les épaules nues d'Eva* ) ; foule venue de Baracoa, dans la province orientale de Cuba, massée sur un escalier de marbre rose menant au paradis de ce théâtre en plein air, tandis qu'aucune lueur d'aube n'éclairait encore le ciel du côté de l'Orient.

- *Maiak ?*
- *Ecoute les tambours !*
- *Laisse-moi te parler, Grand-père.*
- *Regarde s'allumer les feux pour la San Lázaro.*
- *Qui crois-tu que tes visions intéressent ?*
- *Vous avez verrouillé le labyrinthe.*
- *Tu m'accuses encore ?*
- *Cette scène fut le moment le plus vrai de ma vie.*
- *Tu ne parles que par énigmes.*
- *Ce n'est plus l'heure du Sphinx quand règne le Minotaure.*
- *Toujours ces vieilles histoires...*
- *Toute l'histoire humaine est contemporaine.*
- *Qui crois-tu qu'intéresse ton passé stalinien ?*
- *J'irai jusqu'au bout de mon histoire.*
- *Mais il n'y a personne pour t'écouter, Grand-père !*
- *C'était surnaturel et le cœur du réel.*
- *Comment veux-tu qu'on te comprenne ?*
- *La lumière est venue à Cobre, le 16 décembre 1953.*
- *J'y étais le même jour cinquante ans plus tard.*

# ***Cri du Cimarrón***

***Un œil nucléaire a mission de rendre clair comme le jour l'hypothèse que la bombe atomique ait produit son explosion d'abord dans le cerveau de ses maîtres. Cinquante millions de degrés, ça vous ferait fondre le crâne de la plus raffinée des civilisations. Ce que ne cesse de me répéter la mouche ayant quitté l'essaim des voix mortes envolées d'Hiroshima le 6 août 1945, pour s'éparpiller dans toutes les directions, qui me tient compagnie depuis lors au sommet de la montagne de Cobre. Cette ancienne mine de cuivre dit à elle seule qu'elle remonte loin, leur industrie de l'anéantissement. Ne prend-elle pas naissance avec l'arrivée des Espagnols et le massacre des peuples indiens, poursuivi par la traite négrière qui serait nécessaire au commerce triangulaire ? Traqués par les chiens, nous n'avions d'autre espoir que de trouver refuge en haut de ces massifs sauvages, d'où la vue plonge vers les vallées comme depuis le surplomb de leurs tours. C'est ce que devait me confier ce poète grec égaré voici cinquante ans dans la Sierra Maestra. Que faisait-il à Santiago de Cuba, c'est son histoire. Il semble qu'il ait fui un hôpital destiné à la santé des âmes, ce qui n'a rien d'étonnant, tant les tranquillisants et les électrochocs sont des moyens normaux pour exorciser les esprits dans un tel monde. La mégamort y règne ainsi qu'une condition sine qua non de fonctionnement du système. Comment celui qui propose une vision globale n'y serait-il pas traité en criminel ? Il veut parler à tous, et qui d'autre l'écoute que les mouches ? Elargir les dimensions de l'espace et du temps : voilà ce qu'il tentait de faire. Tous les points éloignés, mais aussi les séquences historiques, se sont rapprochés au point qu'il ne soit plus possible de concevoir avec recul ce qui se fabrique dans l'éternel instant de chaque jour. Conscience et réalité se séparent dans la mesure où l'esprit ne dispose plus de la moindre liberté pour échapper à cet enclos totalitaire. Le savoir-faire technique englobe les imaginations, la logique du jour emprisonne celle de la nuit. Ce que, du point de vue des mouches, démontrent avec brio tous les experts de la tour Panoptic.***



Mais qui parle encore à qui ?

C'est bien à vous que je m'adresse, vous qui êtes le meilleur public et dont j'entends d'ici vrombir les vivats, vous le peuple mythique entre tous ( oui, le véritable peuple élu sur cette planète chimérique ), parce qu'il acclame et honore tous les acteurs humains depuis Adam ; vous, le peuple des diptères, qui ne tarderez pas à célébrer la fin de mon spectacle et qui, je l'espère, dans vos offices, au moment de récurer mes os, prierez de toutes vos ailes pour mon initiatique retour aux sources.

La mouche de tout à l'heure ( quelle heure ? ) est venue se poser sur l'écran de mon ordinateur. Elle semble suivre mot à mot les pensées de l'aède. Un souffle de fumée la chasse, mais elle revient gambader aussitôt parmi des grappes de signes dont elle sera peut-être l'unique réceptrice. Qui d'autre, aujourd'hui, perdrait-il son temps à lire d'aussi futiles divagations ? Qui d'autre que toi, ma vieille, qui honores tous les acteurs humains depuis Adam...

D'Adam la tombe en Aden, près de l'arbre aux quatre fleuves, de siècle en siècle murmure en langue abyssine « on s'entend parler », sens du nom des abysses où l'humaine errance connut sa matrice, vers les sources du Nil, où le fluide s'écoule par la vallée d'esprits à tête animale dont le corps immense, figurant la voûte céleste, englobait le monde, afin que le chant des colosses nés pour dire l'appel de l'aube, rappelant cette parole des origines, trouvât refuge au rivage de la mer, dans les nuages d'une bibliothèque évanouie, face à des îles où commence mon histoire - sur l'épaule droite des dieux.

Dignité de la parole ! murmure en écho le canal de Bruxelles creusé de profonds tourbillons, dans un silence qui serait absolu sans les aboiements d'une lune sur l'autre rive. Ce fut une agonie féerique.

***« Entrez donc, Messieurs-dames, au grand cirque de l'au-delà. Vous ne serez pas déçus par les sortilèges d'Eva de Cuba ! »***

Juan-Luis de Loyola s'éponge le visage, poursuivant la voix convulsive interrompue de séquences venues qui sait d'où... Sinon d'un sein maternel... L'idée du sein le trouble. Cette femme blonde, tout à l'heure apparue dans son bureau, qui se faisait passer pour la nouvelle garde-du-corps de Jésus Evangelista... Tout, dans ce roman, serait-il dirigé contre moi ? Loyola voudrait relire cette longue phrase en spirale où passe la rumeur de son vieux pote Anatole sur les traces de son vieux pote Rimbaud vers leur commune Afrique destinale, d'Adam la tombe en Aden, près de l'arbre aux quatre fleuves, et cette Eva créée de toutes pièces en 1953...

Dans les rues de cette ville, un demi-siècle de souvenirs était toujours prêt à bondir sur l'homme qui était mort. Peu lui importait, pourvu que n'apparût pas le Cerbère de l'autre rive ! On a beau voyager entre les mondes, on n'en conserve pas moins quelque superstition de son pays natal. Tenez, au coin du quai, cet atlante aux muscles bandés, pectoraux saillants, dont la nuque ployée soutenait la corniche d'un immeuble vétuste. On y voyait luire l'enseigne d'une agence de voyages : *Cyclades & Caraïbes*. Dans la vitrine, une statuette en bois lui faisait de l'œil. Cette grossière figure féminine ailée, aux fesses et seins proéminents, pourvue d'une queue de serpent, semblait lui parler depuis l'autre côté de l'espace et du temps. L'homme fut pris de vertige et s'appuya contre le grillage métallique. Il n'avait pas connu tel passage à vide, même dans le puits sans fond. Je suis ce porteur de nuées, se dit-il, qui croit faire tituber les étoiles et qui vacille devant une simple réclame. Embrassant d'un même regard l'idole fessue et sa propre effigie de pierre, il se massa la nuque, à hauteur de la vertèbre Atlas. Que s'était-il passé sur le globe au cours du dernier demi-siècle, depuis son voyage de Paros à Baracoa ? S'il avait échoué cette nuit sur l'une des îles promises par le titan de la façade aussi bien que par l'idole magique, sa parole d'aède n'eût-elle pas infecté d'une maladie contagieuse le plus riant des paradis pour touristes ? C'est ce qu'il pouvait lire dans le sourire de la statue, qui lui offrait une poitrine tentatrice. Il passa la main dans le grillage et caressa la vitre à hauteur du sein. Maladie que véhiculent à plus forte raison tous les étrangers, tous les proscrits, tous les bannis en errance, tous ceux dont l'identité fut l'exil dans un Olympe où se concentrent les plus énormes richesses puisées aux mamelles d'Eden...

Il transporterait donc sa maladie honteuse le long des boutiques aux volets grillagés, s'en remettant au peuple des vitrines pour veiller sur sa sécurité posthume. Là, dans leurs étalages, tirés à quatre épingles, des hommes et des femmes en matière synthétique l'observaient avec une expression sibylline. Hermétique. Un frisson le parcourt. Encore et toujours ces écrans

bleutés. L'arbre des origines où pendent tant de corps. D'un mouvement de langue machinal, il vérifie à nouveau la pointe de ses crocs, ces canines sauvages dont il n'est pas peu fier. Jamais on n'était arrivé à les lui arracher, pas même sur l'île de Makronissos, en cette cage un peu spéciale du grand cirque où, naguère, les gardiens de l'ordre, à coups de bâton, vous brisaient les dents pour vous ôter du crâne la racine des mauvaises pensées. Pas même sur l'île du Diable, en cet hôpital de Santiago qui s'est évanoui de ses cartes mentales. Rassuré, il sourit en pensant à leurs bonnes vieilles méthodes pour vous désactiver le rêve et la mémoire. Combien les temps avaient changé ! De nos jours, ce n'était plus guère au moyen de ces archaïques brutalités que l'on domestiquait les foules et faisait obéir leurs cerveaux au doigt et à l'œil. Du moins, dans les enclos civilisés du grand cirque planétaire. Il avait retrouvé des forces et lança un signe amical à la caméra sécuritaire qui l'avait à l'œil, avant de reprendre sa ronde solitaire.

### *Visitez BRUXELLES PSYCHOGEOGRAPHIQUE*

Où se trouvait-il donc, cet arbre des Amériques avec sa chanteuse à voix d'or ? Était-ce encore Aurore et le chant de ses yeux, que j'écoutais toujours à en mourir ? L'homme qui était mort marchait par les rues vides, savourant l'impression d'irréalité que lui donnaient ces devantures closes, pleines de marchandises dont le sommeil ne pouvait être menacé que par la passion mauvaise des cambrioleurs ou la convoitise des macchabées. A l'intention de ces derniers, n'avaient-ils pas mis au point quelque baume à parfumer les suaires, quelque système de téléguidage pour piéton métaphysique ? Du coin de l'œil, il scrutait les innombrables gammes de cosmétiques ramifiées autour de la firme Noé ; son regard ne perdait rien des gadgets aboyés par la société Panoptic. Procédés chimiques et électroniques, à vous faire perdre la mémoire. Et toujours ce clébard de l'enfer, au loin, qui lançait à la lune ses hurlements pathétiques. Sa cavale nocturne, par la Sierra Maestra, vers cette colline de Cobre, la nuit de la San Lázaro. Étais-tu le marcheur du tarot, promis à être mordu au genou par un chien ?

## ***ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES***

La plupart des fantômes ont semblance d'une haleine emplie de mots ressemblant à ceux de l'aède, mais ces deux-ci ne paraissaient guère appartenir à la catégorie des ectoplasmes ordinaires. Leurs visages n'avaient rien de livide et leurs corps ne trahissaient nulle errance spectrale, impeccablement sanglés qu'ils étaient dans leurs uniformes à képis, sillonnant les quais au volant d'une voiture de la police bruxelloise.

- Toujours divine, cette Calypso.
- Nymphéatique, c'est mon avis.
- Comme lorsque nos Ulysse l'ont quittée.
- Dommage qu'elle veuille demeurer en son île enchantée.
- Qui nous accompagnera dans cette aurore sans doigts de roses ?
- Où n'est rayon qui se faufile sous les nuages bas et noirs.
- Si ce ne sont les phares de cet auguste char.
- Une merveille automobile.
- S'il n'est plus d'autres apparitions surnaturelles.
- Hélas, oublions tous les feux du ciel.
- Confions donc notre destinée aux muses.
- Filles de Zeus et de Mnémosyne.
- Elle-même engendrée par l'union d'Ouranos et de Gaïa.
- Oyez notre plainte, ô muses des sources de la ville !
- Il doit bien demeurer dans ces rues quelque autre créature...
- Désireuse d'encourager le blasphème à l'égard des dieux absents.
- Quelque diablesse qui sous la lune fréquenterait les anges déchus.
- Capable de nous entendre, si nous crions dans la bonne direction.
- Quelque déesse amoureuse de nos odes vulgaires.
- Mais qu'attendre encore d'elles si on leur fait laver le linge...
- La vaisselle et le carrelage des humaines cervelles ?
- Quand elles ne font pas le tapin pour des prothèses électroniques.
- Aï ! Aï ! Aï !
- Voilà bien une exclamation homérique !
- J'apprends que depuis sa fusion avec la banque Noé...
- Oui, Panoptic monte à cinq mille points.
- Ce qui, de leurs jours, tient lieu d'événement historique.
- Chantez, ô Muses, les armes et hauts faits de la tour Panoptic !
- Elles n'ont pas d'autre choix que d'obéir aux divinités du moment.
- Dow Jones, BEL20, CAC40.
- Chaque époque a les superstitions qu'elle mérite.
- Falaise de verre et de métal que le Parnasse aujourd'hui.
- Le souffle poétique n'anime plus que des citadelles boursières.
- Depuis qu'ils ont nommé des experts esthétiques.

- Lesquels se recrutent parmi les avant-gardes artistiques.
- Qui avaient osé se prévaloir de l'antique chant des muses.
- Quand ce n'était de la parole prophétique.
- Ainsi quelques escrocs bibliques fondent leurs nouveaux temples.
- Sur de la fausse monnaie idéologique.
- Prélevée grâce aux vrais deniers sucés par César.
- Voilà ce qui est sacré, puisque nous devrions être à l'égout.
- Non seulement le cours en Bourse, mais aussi celui des astres leur appartient.
- Depuis qu'ils mettent à sac l'univers sur un champ de bataille cosmique.
- Allons ! Qu'aucune mélancolie n'altère notre destin spectral.
- Mettons un peu les gaz, que l'histoire s'anime.
- Réjouissons-nous d'une telle aventure !
- Si elle nous permet d'éclairer tant soit peu les hommes qui viendront.
- Dans les phares de ce char magique.
- Oui, nous ne sommes plus en vie, et nous sommes bien là.
- Tous feux allumés.
- Nous n'avons pas sombré dans l'insignifiance.
- Ainsi que les pensées en songes creux de leurs experts.
- Au sommet de la tour Panoptique.
- Parce que notre existence était un rêve pensé.
- Ce qui nous autorise toutes les imaginations.
- Cet Atlas, par exemple, ami de nos Ulysse...
- Qui de la mer entière connaît tous les abîmes.
- Et veille sur les colonnes unissant ciel et Terre.

## Dits de la chevelure des Pléiades

*L'aède n'a pas entrepris ses navigations pour gagner honneur et fortune, lui qui n'eut jamais ni patrie ni Terre, lui dont le voyage vers les îles traversa des galaxies, lui qui transporta la nuit dans le jour et le jour dans la nuit, suspendu toujours entre songe et vie, parcourant un monde réel qui lui fit faux bond chaque fois qu'il crut l'avoir conquis, le rejetant sans ici ni là-bas comme un nageur entre deux eaux, naufragé d'un radeau fantôme – radeau grim pant sur des vagues hautes comme des tours cosmiques, avant de retomber dans les abîmes – découvreur de planètes ultramarines, passager des nébuleuses, natif d'une constellation de légende qui ne porte pas de nom, seulement formulable en langue d'Odyssée.*

Loyola se renverse dans son fauteuil. N'avions-nous pas voulu découvrir, nous aussi, un nouveau monde ? Il revoit son vieux pote Anatole vitupérer les prétentions de son grand-père. Nous ne voulions plus d'aucune des vieilles lunes de l'art et de la politique, même si nous avions appris combien le monde pouvait se transformer quand on le regardait avec l'attention portée sur lui par les créateurs d'odyssées. Nous admettions ces mondes invisibles, à la fois présents et absents. La piqure de cette absence était à nos yeux plantée au cœur du présent. Un pieu s'enfonçait au centre du monde, alors que le vide commençait à en avaler les bords. Nous étions des aveugles braquant leurs yeux morts sur un vieil univers qu'il ne serait plus jamais nécessaire de voir, apercevant comme par double vue les contours d'un autre continent, plus réel bien qu'illusoire, qui nous faisait nous souvenir de ce qui n'aurait pas lieu. Finalement les Anatole disparaissent, et je suis là dans mon fauteuil, au sommet d'une colonne qui n'unit plus mais oppose en guerre le ciel et la Terre. Qu'en dis-tu la mouche ?

L'homme resurgi du canal demeurerait aux aguets des bruits nocturnes et mystérieux de Bruxelles, où la réforme des polices n'était pas un vain mot. Tous les quarts d'heure, passait une voiture à gyrophare bleu qui ralentissait devant son allure suspecte, puis repartait en laissant entendre un bref hoquet de sirène, avant que ne retombe un silence insolite, celui d'une aube sans jour. Comme tant d'autres cette ville avait surgi, des millions d'hommes s'y étaient agglomérés. D'où venaient-ils à l'origine ? Depuis quelles sources évanouies les premières foules avaient-elles afflué vers cet immense réservoir sans autre estuaire que le port d'un canal ? Sa rencontre avec Ivan, au *Come Back*, l'avait remis en route vers un hier encore à nommer. Car, de l'Elbe à la Moskova, du Danube à la Neva, quel

scandale pour les âmes oxydées d'Occident s'il devait révéler qu'il vécut l'Europe orientale comme un fleuve tranquille ! Il flottait à présent sur toute ville un parfum d'abattoir, tel celui tout proche, pensa l'aède nez au vent, se rappelant ceux de Chicago dont s'inspira le contributeur du parti nazi Henri Ford pour ses usines automobiles, elles-mêmes imitées dans les camps de la mort par Hitler, qui dans son *Mein Kampf* remercia Ford pour l'art de faire perdre aux victimes et bourreaux tout repère, le travail des uns et des autres découpé en tâches simples et répétitives, annulant toute nécessité de penser, l'aboutissement même d'une société occidentale opposée par essence à la civilisation troyenne. L'aède, à grandes enjambées, cherchait réponse dans sa mémoire au bourdonnement sourd de la ville en sommeil, si pareil dans sa continuité au bruissement de la forêt ou au murmure de la mer. L'ampleur du monde, le besoin d'un rythme cosmique imposaient leur mesure à ses pas. Sa respiration correspondait à une tension athlétique lui rappelant combien cette ville, il n'y a guère, osait encore affirmer une beauté de pierre qui s'harmonisait aux églises et palais d'autrefois. L'empereur Charles-Quint n'avait-il pas fait d'une bourgade sans fleuve sa capitale pour l'unique plaisir des chasses en forêt de Soignes ? Les éléments disparates s'en assembleraient dans un organisme où rien ne serait superflu, où tout serait nécessaire ; chair et esprit de la matière humaine s'unifieraient autour d'un squelette vertical sans lequel il n'y aurait ni force ni possibilité d'être. La ville fondrait les énergies vitales pour en créer une matière nouvelle où débauche, vice et transgression des lois auraient leurs quartiers réservés dans une ombre propice, en lisière de sa propre conscience. A nouveau le gyrophare bleu de la police effleure les façades en silence. Aujourd'hui, ces quartiers dévastés faisaient l'objet d'une obsessionnelle vigilance, quand l'immoralité s'exhibait à la tête et au cœur des représentations collectives, dans un flux continu de scandales qui n'en étaient plus, de corruptions devenues institutionnelles, d'escroqueries sur grande échelle où le trafic de la chair fraîche passait pour le moindre des maux, négocié comme une épice à l'étal des images explosant sur les multiples canaux de la tour Panoptic. Partout s'éparpillaient les succédanés d'anciens savoirs, de croyances avortées. Ce qui s'était perdu se retrouvait défiguré dans un miroir, chaque atome voyant son existence réglée par de stricts instruments de mesure, calculant les extases autorisées à franchir la mesure ordinaire. Ainsi les passions trafiquées pouvaient-elles acquérir un sens nouveau, en quelque sorte divin. Chaque jour naissait donc un Olympe aux divinités éphémères, images idéales émanant d'un besoin de croire

mutilé. Toujours la bête immonde, se disait-il, accouchait de rêves éthérés, le dragon prenait masque d'archange, quand le chant de l'oiseau subissait la traque réservée au sifflement du plus venimeux reptile...

Quelles ondes négatives émanaient-elles de cet immigré clandestin, proie facile pour des flics toujours en chasse des gibiers de l'exil, sous la clarté froide et cruelle de la lune ? Une chanson lui vint aux lèvres, une chanson simple qu'il avait composée cette nuit-là de la San Lázaro, non dans sa langue natale mais dans celle d'Eva :

*Muy mas clara que la luna  
Sola una  
en la tierra brilla Eva*

N'avaient-ils pas amassé l'or des Amériques avec cette rengaine, téléchargée dans des millions de boîtiers en plastic, ceux qui prétendaient contrôler tous les rêves et toute la mémoire des hommes depuis le sommet de la tour Panoptic ? Ne se souvenant même plus où ni quand avait été enregistrée sa blquette improvisée, il savait qu'une centaine d'artistes l'avaient reprise, ainsi qu'une trentaine de films, pour cent millions de royalties. Le comique de l'affaire était qu'un milliard de chansons venaient d'être téléchargées sur Panoptic, et que la milliardième opération concernait sa douce gueulante, ce qui lui valait un lot de bidules numériques ainsi que deux tickets d'accès au stade pour assister à la finale de leur grand jeu :

### **LES DOUZE DIEUX DE L'OLYMPE**

Toutes sortes de projets d'avenir lui remuaient en tête, à commencer par celui d'un témoignage sur le vif de son aventure au canal, qu'il eût paré d'un titre comme... *Observations de plusieurs singularités & choses mémorables trouvées à Saint-Gilles, Molenbeek, Anderlecht et autres pays étranges...*

« Où tu t'en vas comme ça, grand-père ? » La bagnole à bande orange et gyrophare bleu venait de se glisser à ses côtés sur l'asphalte mouillé. Les deux types n'avaient pas vraiment le physique de l'emploi. Mais c'était juste : où est-ce que tu allais ? Voilà une question à laquelle il est bien difficile de répondre quand on vient tout juste de renaître à la vie. J'aurais pu leur en poser d'autres sur le même registre, à ces deux flics dont la dégaine avait quelque chose de vaguement familier. Aurais-je dit que j'essayais d'effacer en moi le sentiment de l'abîme, qu'avec leurs gueules d'arsouilles ils se fussent peut-être joints à ma joyeuse *dérive*



*psychogéographique*, pour employer les mots de mon petit-fils que m'avait jadis fait connaître Aurore. Devais-je leur exhiber mes tickets valides afin qu'ils me laissent respirer ? « C'est un bien mauvais roman policier qui pourrait commencer ici », murmura dans sa barbe à l'antique le petit chauve descendu contrôler mon identité sur le trottoir, quand il en eut comparé les données à celles de ses machines reliées aux satellites Panoptic. Croyait-il si bien dire ? « D'après nos informations, poursuivit avec flegme le grand maigre à lunettes qui était au volant, vous devriez être l'un de ces terroristes, Belges entre guillemets, que nos alliés maintiennent en détention sur la base de Guantánamo. » Plaisantaient-ils ? Ce n'était pas impossible, et leur allure courtoise autant que leur langage me firent supposer que l'humour envers les morts était désormais la principale qualité requise des agents de l'ordre au coeur de la capitale d'Europe. « Un 16 juin comme celui de cette année, ça se fête », ajouta l'escogriffe en reprenant le volant. Sans doute était-ce le centenaire du *Bloomsday*, jour décrit dans *l'Ulysse* de Joyce, mais je refusais d'y croire. « Nous fermerons les yeux pour une fois ! », conclut le vénérable vieillard au visage de marbre, qui tâtonnait à l'aveugle pour ouvrir sa portière. Il avait un regard vide. Un regard de statue. Comment pouvait-il ne pas être brouillé avec lieux et temps de naissance ? Mais tout n'était pas faux dans leur enquête sur le pouce. Comme certains nourrissons, victimes d'un bug électronique, se retrouvent aujourd'hui centenaires pour l'état civil, il pouvait arriver que le caprice des électrons fît confondre aux autorités le grand-père et son petit-fils, lorsqu'ils se trouvaient par hasard gratifiés du même prénom.

Loyola bénit ces deux *opérateurs culturels* pour leur intervention, qui ajoute juste ce qu'il faut de prestige littéraire à son roman, non sans rappeler son vieux pote Anatole au bon souvenir du lecteur. Encore une fois je me retrouve aux temps où nous parlions avec lui d'un autre monde à inventer, dans la mesure où nous l'estimions possible, et ce tu et ce toi de nos dialogues, nous le savions, s'élargissait à une poignée de camarades, à quelques dizaines d'énergumènes dans notre genre, à plusieurs centaines de connaissances partageant ces vues de loin, à des milliers, voire des dizaines de milliers d'adeptes inconnus d'une foi nouvelle, à des millions de consciences animées par le brasier de quelques milliards d'âmes osant rêver un autre demain qui s'est évanoui dans la fumée de mon cigare.

« Joyeux anniversaire, grand-père ! », crut bon de me lancer le conducteur avant de remettre en marche son moteur. La voiture continua de me suivre en silence, tandis que j'avancais d'un rythme allègre vers la place Saint-

Lazare. Splendeur de cette nuit ! Devais-je me retourner vers leurs phares avec une emphase théâtrale - comme l'eût fait mon petit-fils Anatole - et leur expliquer que tout ceci n'était qu'un rêve d'après la mort, le simple envers du décor, point trop différent de ce qu'est parfois la vie elle-même, l'absurde vie des nuits et des jours ? Par exemple, sa disparition. Rien de plus confus qu'une telle histoire. Selon certaines rumeurs, Anatole aurait été arrêté non loin de l'ambassade américaine, porteur d'une valise, lors de la dernière visite à Bruxelles du président George W. Bush. Information démentie par d'autres sources, faisant état de sa présence plus récente au siège du Parti communiste français, place du Colonel Fabien, pour un colloque international sur la dialectique. Enfin, sa trace aurait été signalée à Baracoa, province cubaine de Guantánamo. Quelqu'un fut donc repéré sur un temps assez court, en trois points de l'espace, puis il s'évanouit. Son absence n'est dès lors plus qu'un problème trigonométrique, un calcul à résoudre pour les ordinateurs planétaires de la tour Panoptic, sans plus de mystère que cette place entourée là-bas d'une vapeur orangée. L'envers du décor, vous dis-je, Messieurs les flics ! Celui qui permet d'échapper à tous les contrôles satellitaires... Tenez, cette place... N'était-ce pas celle où se dressait alors un fameux Jaguëy, du côté des ruelles menant au vieux port, vers le cimetière de Santiago de Cuba ? J'y étais passé en fuyant, cette nuit de la San Lázaro 1953, comme je m'échappais de l'hôpital où tu donnerais naissance à Juan-Luis de Loyola six mois plus tard. Toujours suivi de près, j'adaptais mon pas au rythme de mes pensées. Sans doute, les deux gusses à képis n'eussent-ils pas attaché grande importance à de telles divagations, même si celui qui était à la place du mort faisait penser à une caricature du vieil Homère, le conducteur étant l'exact sosie de James Joyce. Quoi qu'il en fût de leur *identité* ( cette notion factice ayant servi de prétexte à notre bref échange ), il me parut certain que ces deux ectoplasmes venaient de me délivrer un message, à savoir qu'il s'agit toujours d'inventer de nouvelles manières de raconter les plus vieilles histoires.

Est-ce parce que j'accélérai soudain l'allure, mes pas devenant ceux d'un *cimarrón* en cavale ? Rugissante, la voiture bondit comme une Jaguar, j'allais dire comme un Jaguëy. Le puissant moteur de la tire policière fit disparaître les deux compères, et leur gyrophare bleu se perdit parmi les ombres de la nuit. Le numéro de la plaque, remarquai-je, portait les trois lettres JAG. Un signe de plus ? Longtemps, les pas de l'homme qui était mort continuèrent de remuer en lui des souvenirs vieux de cinquante, voire de cinq cents ans. Je devrais porter une crécelle à grelots, se dit-il à voix

haute en abordant la place Saint-Lazare. Ainsi que les lépreux du temps de Christophe Colomb...

*( Lorsqu'un noyé revient à la vie, que ses yeux s'ouvrent à la lumière comme ceux d'un nouveau-né, ses bras se tendent vers le souvenir d'une étreinte qu'il a dû connaître jadis, elle-même l'écho de coïts ancestraux nous faisant frères lointains de tous les autres hommes. )*

Le jour allait donc entrer en scène comme un lépreux, un gueux, un guenilleux, un Lazare en béquilles sacré de croûtes et d'escarres pouilleuses, flanqué de chiens galeux. Venant de traverser une place Saint-Lazare aux bancs chargés de présences endormies, tu ne pouvais penser à l'aube d'une telle nuit sans voir surgir l'image bénie de San Lázaro. C'était une impression qui excédait l'espace et le temps. A six mois d'intervalle et un demi-siècle de distance, ton petit-fils et toi vous étiez nés le seize aux deux mois du solstice. Comme l'axe du globe relie ses pôles extrêmes, tous les temps de l'année se trouvaient pour toi réunis. C'était à la fois la nuit du 16 juin et celle du 16 décembre, nocte de San Lázaro.

*( Il faut croire qu'au seuil de l'éternité, je n'y ai reconnu qu'un reflet en trompe-l'œil de ma passion vécue. Dédaignant d'embrasser un tel simulacre, n'ai-je pas éprouvé une béatitude infinie à sentir l'air circulant dans mes poumons, à imaginer les prochaines orgies de lumière et de soleil, à deviner les torrents d'une musique universelle, même dans le délicieux silence de la nuit ? Dès la sortie du canal, je fus comme attiré par la grâce de retrouver l'humaine symphonie. Mais quelle substance matérielle y gagnerais-je ? Dans mon enthousiasme, j'ai voulu rattraper d'un bond le temps perdu parmi les anges. Mais parmi les hommes, quelle jouissance physique trouverais-je ? Mon regard, mes oreilles, mes nerfs, mes mains, ma queue, tous mes sens affamés se précipitèrent à nouveau vers la vie dans la furie de leur désir. J'étais comme prisonnier d'un no man's land entre deux mondes. Mon ardeur spirituelle ne pouvait se satisfaire que dans l'entière possession charnelle d'une femme. C'est alors que, jugé sans doute inapte au service des essences immatérielles, je fus précipité, loin en arrière, dans le souvenir d'Eva de Cuba. )*

J'ai toute la vie devant moi.

Ce furent mes derniers, mes premiers mots.

Le jour ne se lèvera plus ; je parlerai donc toute la nuit.

Qui d'autre que toi, mon Eva, pourrait écouter l'histoire d'un vieux bougre qui n'aura ni veillée funèbre, ni enterrement, ni tombe ? Elle te rappellera cette autre ville qui se peuplait alors de cadavres pendant la nuit ; de corps sans yeux, sans ongles, souvent sans langue. Ce n'était pas le cas des deux spectres en uniforme quand ils ont démarré en trombe dans leur voiture de police. Juste avant de m'abandonner, je les vis stopper net à ma hauteur, une vitre s'abaissa. « *La question grecque est à l'ordre du jour depuis trois mille ans, mon cher aède !* », lança le conducteur en appuyant vigoureusement sur la pédale des gaz, frein serré à bloc. Le passager à la barbe antique me fit encore un salut de la main, non sans murmurer une dernière phrase qui retentirait longtemps dans la mémoire de cette nuit : « *Tenons-nous à distance des machinations de l'I.S.* »

Internationale socialiste ou situationniste : l'aède avait le choix. Jamais il n'eût pensé qu'Homère le mît en garde contre l'Intelligence Service...

Qui parle tout le long de ce roman si ce n'est lui, dont la parole m'anéantit ? Loyola n'en peut plus d'écouter cette voix d'un homme qui se tortille au fond de l'abîme, quand il ne vadrouille pas dans les ruelles à la rencontre des fantômes. Il suffisait pourtant bien de viser la mouche et de tirer en plein cœur de la cible. Mais après ? Une histoire ne finit jamais. Jetez un homme au canal, il disparaît en quelques instants, mais vous n'en avez pas pour autant terminé avec lui. À l'endroit où son corps est tombé, un remous se forme, qui s'étend en vagues circulaires à l'ensemble de la surface liquide et va s'élargissant toujours par les rivières et par les fleuves pour se répandre dans la mer jusqu'à ce que toutes les eaux du monde s'en émeuvent... Et quant à son âme ! Se pourrait-il qu'elle continue de vibrer en nous à tout jamais, par quelque système d'ondes maléfiques ?

Les ténèbres qui avaient envahi la ville étaient belles, surgies du canal avec une densité presque surnaturelle. Ténèbres bibliques, aux éclats chaotiques, éclaboussant les façades, parcourant les quais, se coulant le long des volets grillagés, laissant dans leur sillage un parfum subtil de révélation. Je rythmerai la langue de l'émoi, dans le bleu de cette lune glaciale qui miroite sur le canal en envoyant au ciel des milliers d'étincelles. Je te parlerai contemplant les rues sombres, où veille pour moi seul à jamais le soleil de tes yeux.

### ***Le soleil de tes yeux !***

S'agissant de sa mère, Loyola prend ça comme des coups de feu. La conscience de quelqu'un né pour gagner, voué au destin d'excellence, pouvait-elle se brouiller d'une lie déposée par cet aède, une lie remuée dans le fond d'un canal ?

Les coups de feu ! J'étais là, sur un pont de béton qui enjambe le canal, te parlant à voix basse, quand tout à coup, au milieu d'une phrase, j'ai senti... C'est assez difficile, pour un mort, de décrire ce qu'il ressentit alors, même s'il en conserve un souvenir très vif. J'ai eu l'impression d'être au coeur d'une explosion qui me ramenait au temps de la guerre civile et du camp, cinquante ans en arrière. Toutes les manœuvres du *Foreign Office* pour juguler les rescapés de la Résistance grecque au nazisme, dont les camps sitôt libérés de la croix gammée reprendraient leurs fonctions sous la bannière de l'Union Jack. Tout autour un éclair aveuglant, puis un choc terrible, la sensation d'une faiblesse extrême, le sentiment d'avoir été réduit à rien. Les immeubles et les quais s'enfuyaient à l'infini. Tout cela en moins d'une seconde. L'instant d'après mes genoux fléchirent, et me voilà tombant, donnant de la tête contre le parapet, puis ce fut le plongeon dans les eaux noires du canal. Tout se brouillait en ton regard. Me foudroya l'idée qu'il avait fait bon vivre en un monde où poussaient des jaguëys. Cinquante ans en arrière... Il fallut attendre la mort de Staline. Mes jours s'égareraient alors dans les ruelles d'un port des Cyclades, où j'ignorais encore que les vagues de la mer frappaient les vieux remparts ainsi qu'elles s'écraseraient bientôt et retomberaient en hautes gerbes d'écume sur le Malecón. Pouvais-je penser à la rencontre d'une femme ? L'idée seule en était aussi absurde que d'imaginer la belle Aurore, dans sa robe couleur de grenade, surgissant au milieu du camp d'où je venais d'être libéré. Sardonique, Loyola s' imagine un instant ce qu'il fût advenu si l'aède avait été maintenu dans son camp de concentration pour têtes chaudes, à l'enseigne du monde libre et civilisé. L'idée s'enfuit d'elle-même... C'est pourtant là que, d'une certaine manière, tu es venue à moi, si je ne t'ai pas connue qu'en rêve. Comme l'Ibis inscrivait ses cartouches d'éternité sur l'écorce d'un sycomore, j'ai tatoué le début de cette histoire, voici cinquante ans, sur la peau d'un arbre criblé de balles, un géant feuillu au tronc noueux des Caraïbes, dressé dans l'île de Makronissos. Peut-être le figuier tropical se voulait-il un relais de ta parole entre les monts de la Lune aux sources du Nil et les lointaines Isles fortunées...

J'ai fait mouche, mais elle continue de me moucher, la fine mouche ! Toutes ces palabres dénuées de sens vous donnent une idée de ce qui s'entend de la bouche d'un mort. Voilà pourquoi je suis assis cette nuit devant mon portable, au dernier étage de la tour Panoptic. Le plus rationnel est d'en tirer profit pour continuer la rédaction de mon roman. Sera-t-il publié ? C'est un acte de foi qui est requis de son

hypothétique lecteur. Car je pense avoir vécu l'histoire la plus incroyable ayant jamais mérité d'être racontée. Ne suis-je pas l'homme qui a tué son père, non sans s'être privé de baiser sa mère, avant même de naître ? A ce point du récit, je ne vois pas qui m'interdirait de l'épicer à ma guise. Du moins cet argument plairait-il aux agents commerciaux gérant la circulation des livres. A leur adresse, un détail véridique : mon père – comme Anatole – est né le jour consacré au Lazare des Saintes Ecritures. Si l'on veut bien se rappeler que notre nom n'est autre que celui du fondateur de la compagnie de Jésus, vous comprendrez combien j'éprouve le besoin de confesser une aussi singulière histoire. Celle-ci remonte à plus de cinquante ans, mais déjà je m'égare, ayant tout juste atteint cet âge. Par où commencer ? J'ai résolu de composer ce livre en deux parties. Avant d'en venir à la nuit fatidique du 26 juillet 1953, je tenterai de rassembler mes souvenirs à partir des événements survenus cette nuit du 16 juin 2004.

# Voix de Lazare

*Moi Lazare Ponticelli né quelques jours avant la saint Lazare en l'an 1897 et der des ders de la Grande Guerre encore en vie dans ce siècle vingt et unième s'il m'est donné d'entendre en rêve les hallucinations aéropanoramiques d'un homme au sommet de son mirador sans perdre de vue la dérive d'un revenant aux abords de la place portant le nom de mon saint patron à Bruxelles n'est-ce pas que le San Lázaro qui ouvre les chemins dans bien des traditions m'enjoint de témoigner du fait qu'à l'heure des mythmakers s'unifient commandement militaire et leadership économique la gestion de la guerre et celle de la tour Panoptic laquelle après Hollywood et Disney occupe la troisième place mondiale en utilisation du Storytelling Management devant Coca-cola Nike I.B.M. et Microsoft ces divinités tutélaires ayant recueilli le sang de millions de poilus pour que les fables collectives imaginées dans une tour vitrée bruxelloise à son dernier étage occupé par les bureaux d'un Eshtetical & Ethical Expert l'un de ces anciens activistes passés dans le camp des actionnaires grâce aux griots djinns et gourous de la dream society oui pour que ces fables collectives concourent à ce que le marché globalisé ne soit plus seulement celui des produits matériels en circulation mais d'abord un théâtre où s'échangent les histoires que ces marchandises racontent cette évolution selon lui découlant avant tout de l'application la plus radicale des thèses contenues dans un livre : La Société du spectacle.*

*Bible du néo-capitalisme cet ouvrage offre les clefs théoriques permettant de s'adapter aux nouvelles formes d'organisations nomades éphémères et délocalisées dans un cadre changeant et imprévisible où priment les cycles de plus en plus courts dans la recherche du profit grâce aux techniques dites de créations de situations d'autre part toujours selon l'E. & E. E. si les convergences croissantes entre Hollywood et le Pentagone ont permis de regrouper scénaristes et experts militaires au sein de l'A.A.A.A.A. pour produire les principaux jeux vidéo de la Panoptic de telles synergies remonteraient au début des années cinquante ce serait en effet à Cuba en 1953 que l'armateur Aristos Théokratidès et le producteur Jésus Evangelista auraient passé contrat pour inaugurer les méthodes autorisant aujourd'hui George W. Bush à créer sa propre réalité planétaire celle qui lui permet de répandre ses fictions dans le monde au point de faire du monde une fiction l'enjeu principal n'étant plus un champ de bataille réel mais ce miroitement de signes électroniques occupant tous les cerveaux dans le but ultime d'une création mythique bien éloignée de celle imaginée par l'aède Atlas.*

## Rengaine d'une idole des vitrines

*Je ne suis qu'une illusion d'optique dans le labyrinthe aux miroirs du cosmos. La patiente alchimie des étoiles m'a fabriquée d'un peu d'oxygène, de carbone, d'azote et de que sais-je encore voici douze milliards d'années, pour que la matière visible qui vous parle capte l'œil d'un aède revenu du royaume des ombres.*

*Un vieillard qui renaît après sa mort est-il encore un être humain ? A-t-il droit à une protection juridique ? Est-il justiciable s'il commet un crime, un délit, voire une infraction constatée par les agents de l'ordre, fussent-ils eux-mêmes des revenants ? La jurisprudence est floue, concernant le cas des bébés mort-nés. Tous les experts terrestres disputent âprement la définition même de l'homme. Certains admettent, et d'autres nient, l'existence d'une âme. Aussi celles de Picasso, de Buñuel et d'Aragon sont-elles en communication directe avec l'auteur de ce roman – qui réalise un mixage de Guernica, de Viridiana et du Fou d'Elsa – pour vous éclairer d'une lumière d'au-delà.*

*Prisonnier d'un no man's land entre les mondes après l'explosion, cet homme a refusé les prestiges de l'éternité pour gagner à nouveau l'humaine symphonie. La musique des sphères et les vibrations stellaires l'ont dissuadé de renoncer à la possession charnelle d'une femme. Le peu de matière visible que je représente, à l'étal d'une boutique, l'a convaincu de rebrousser chemin dans la galerie des glaces universel. Depuis le vortex initial, il voulait retrouver le triple mystère du cosmos, de l'âme et de la cité des hommes.*

*Grand bien lui fasse, et je ne serai pas la dernière à me flatter de son choix, même s'il a jugé bon de parler à mon propos d'un système d'ondes maléfiques.*

*Il faut croire que nos puissances lui ont accordé quelque visa diplomatique, sous forme de laissez-passer, pour que son témoignage vous instruisse à tout jamais, hommes et femmes du futur, sur les modalités de passage entre les rives du cosmos, dans les infinis branchages de l'arbre du vivant...*

L'homme qui était mort ne se sentait plus rivé à la terre, laquelle ne semblait ni fixe ni ferme sous ses godillots troués. Ce qui était arrivé devait avoir été préparé par les puissances d'en haut, mais aussi par celles d'en bas, pour te mettre à l'épreuve. Aussi le ciel noir ne lui était-il pas plus impalpable que le pavé gluant du trottoir. Encore, se mit à rêver l'aède Atlas, pour que fût absolue la magie de cette nuit, manquait-il quelque grotte chimérique veillée par la monotone cantilène d'un Jaguëy.



*Le figuier, seul arbre du camp.*

*On y attachait par les pieds les prisonniers récalcitrants.*

Si lent, si graduel est le passage de la mort à la vie que cet homme, à peine sorti du canal, éprouva la sensation de parcourir moins les rues d'une ville que forêts et montagnes hostiles, tour à tour transpirant et claquant des dents, traversant les fleuves noirs et les marais du désespoir afin d'imiter l'infini voyage de la divinité qui ouvre les chemins selon la Santeria de Cuba. Car c'était vers le dieu Babalu Aye, sous les oripeaux de San Lázaro, que montaient les prières séculaires des esclaves nègres en misère sur l'île d'Eva, cette île dont la danse de colibri taquinait depuis cinquante ans la gueule du caïman qui règne sur le monde. Provocation ridicule ? Imitation de son grand-père ? Qu'était donc allé branler Anatole, muni d'une valise n'ayant rien de diplomatique, près de l'ambassade américaine à Bruxelles ? Et dans le bunker parisien de ceux qui osent encore se nommer communistes, subventionnés désormais par la tour Panoptique ? Et quel sens pouvaient avoir ses traces retrouvées dans la province cubaine de Guantánamo ? Quelle que fût l'intention de ces bravades, l'homme qui était mort s'en faisait pour son petit-fils comme s'il s'agissait de lui-même. D'ailleurs, les deux flics aux allures de druides ne venaient-ils pas de confondre leurs identités ? L'aède Atlas pouvait donc, le nez toujours au vent, se glisser dans la peau d'Anatole, dont l'imagination se fût elle aussi mobilisée toute pour coïncider avec l'esprit de son grand-père.

Tu l'appelles. Tu cries un nom qui n'existe pas, justement parce que son vrai nom ne pouvait exister. Tu as pour lui un autre nom, que tu n'as jamais prononcé tout haut. Pas Anatole Atlas. Un nom secret, réservé à celui dont l'absence te pèse et tu le cries à la fenêtre de ton bureau d'*Esthetical & Ethical Expert* comme tu l'avais crié tout à l'heure sur le pont du canal qui emportait le corps de son grand-père. Peu importe. C'est trop tard à présent. Il ne peut plus t'entendre, et même le pourrait-il, tu ne peux aller où il va, plongerais-tu par la fenêtre ou dans cette eau noire. Car ici ce n'est plus du roman. Tu sais bien que c'est la meilleure part de toi-même, celle de rêves n'ayant plus nulle raison d'être, qui s'est à tout jamais anéantie. Ton vieux pote est bien mort, sur l'autre rive de l'Atlantique. Disparu sans autre dernier message qu'un texte en espagnol, du côté de Guantánamo. Tandis que, par un coup du sort plus incroyable encore que dans tous les romans, c'est un autre qui a fait le plongeon cette nuit, portant le même nom que lui.

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est franchir la frontière me séparant d'un frère, libérer nos deux âmes de leur solitude monadique. Comment faire venir au jour sa nuit, comment rendre présente la plus lointaine présence de lui-même ? Oui, nous sommes deux en une seule personne, jeunes gens superflus livrés à cette grande chasse à l'homme dont nous n'avons pas très bien compris le sens. Nous sommes deux quand je n'obéis pas aux directives de Jésus Evangelista, l'exposant à quelques milliards de pertes, comme nous sommes deux, et davantage, quand avec lui je plonge au fond de l'abîme pour échouer sur le rivage d'une île où renaît son grand-père dans les grands yeux verts de ma mère.**

*« Ne dis pas trop de bêtises, mon chéri. Ne te raconte pas tant d'histoires, quand la réalité que nous avons vécue est déjà assez difficile à retracer. C'est cela le sens du grand cirque, sous le chapiteau de l'au-delà ; c'est cela le message d'Eva de Cuba ! »*

A vrai dire, le passage n'a rien d'indicible, ni même d'inracontable. Je me suis retrouvé dans le grand tourbillon de la mort, où les yeux d'Eva qui me virent, et ne me voyaient plus, me regardaient encore, avec une terrible expression d'éternité. Tout était-il si irréel ? Au loin, la mer murmurait doucement, s'abandonnant à la musique venue d'un autre temps. Si j'avais la chance de survivre à toutes ces guerres, je mettrais le murmure de la mer dans un livre avant de mourir, m'étais-je dit alors que je retrouvais l'île il y a cinquante ans. Combien j'avais vagabondé, de façon peut-être stupide, animé par ma chimère la Grèce, celle d'ancêtres mythiques... L'homme qui était mort songeait encore à la chanteuse américaine sur son arbre perchée, mais Eva restait la source et l'ultime destinatrice de ses pensées. Toutes naissaient d'elle et toutes y retournaient, comme l'étoile fixe est nécessaire à l'aimant d'une boussole intérieure. La pluie le rendait pitoyable et, devant maintes boutiques, il avait été pris de l'envie d'en fracasser la vitrine pour s'emparer de quelque valeur qui lui eût permis d'augmenter son capital, s'élevant dans sa poche à la hauteur d'une obole de trois pesos. Une statuette en bois, de ses ailes, avait chassé cette idée. Ses yeux n'évoquaient-ils pas ceux d'Eva de Cuba ? Bien sûr, il eût pu chercher à revendre ses deux précieux billets d'accès au stade pour la grande finale, à peine endommagés par leur séjour dans les eaux du canal. Mais n'étaient-ils pas l'une des raisons de sa présence au cœur de la capitale d'Europe ? Son estomac criait famine et tout le sang dans ses veines en appelait à la miséricordieuse indulgence d'une goutte d'alcool. Un cornet de cacahuètes grillées, rien qu'un petit verre... L'imagination fut le seul pain qui lui donna des forces, l'unique rhum qui le ravigota. Alors, comme le pèlerin se voit escorté par un oiseau ne perdant pas de vue celui qui peine avec lenteur, de cette capricieuse et fantasque manière dont Eva fut la compagne de sa vie – elle qui avait dans la voix le savoir des choses lointaines, elle dont les yeux s'animaient d'une vision qui voit plus loin que le regard – elle fut devant lui comme il y avait cinquante ans, sur la même plage de sable noir où Colomb l'avait découverte voici cinq cents ans. *Te souviens-tu de l'arbre sous lequel nous avons parlé pour la première fois, de l'autre côté du monde ? Mon ange gardien, ma lumière, voulais-tu vraiment que je retourne à la vie ?*

Chaque fois que tu voudrais jeter un œil de l'autre côté du miroir, c'est le reflet de ton père que te renvoie la nuit. C'est lui, ton propre épouvantail. Mais regarde-toi donc. Tu es un gagnant, pas comme Abel de Loyola. Tu n'as jamais vu ta mère, et alors ? Tu règnes au sommet de la ville, et l'on ne retiendrait de toi que l'image d'un corps difforme et rampant qui se tord et se contorsionne en hurlant comme un vaincu, quand ta victime poursuivrait son chant de gloire en étant sortie du canal ? D'où lui viendrait cet étrange pouvoir ? En quoi se justifierait pareille rédemption ? De quel privilège pourraient se prévaloir ses mots pour continuer sans fin leur litanie ? Quel passe-droit pour survivre à l'anéantissement dans la noire bouillie programmée ? Et si c'était de ta propre souffrance que naissait son apothéose ?

*( Aurore était belle à ce point que la voir pour la première fois me fut un couteau dans le coeur. Quand je dis d'elle qu'elle était belle, c'est façon de parler. Toutes les femmes à mes yeux sont belles ; elle aurait donc pu n'être ni jeune ni belle au sens habituel de ces mots, qui font trop de ravages dans les romans. Mais il y avait les mouettes qui riaient dans l'or vert de ses yeux. J'avais passé la cinquantaine et cette jeune splendeur surgit devant mon corps tel un astre qui ne pouvait lui être destiné. Ne me demandez pas trop de détails sur qui j'étais, ce que je faisais à l'époque. Il y avait de bonnes raisons pour un homme d'être clandestin dans la Grèce de ces années-là. Tirez donc sur le fil de la dictature qui régnait alors et de notre éternelle guerre civile : vous avez bonne chance de remonter aux origines d'une civilisation. Vous aurez aussi l'explication du grand jeu télé-réalisé depuis le stade sur le thème des douze dieux de l'Olympe.*

Les SITUATIONS confuses sont mal CONSTRUITES  
*Je me trouvais donc en sommeil sur mon île natale, ayant pris la précaution d'en fuir la capitale, pour habiter une modeste chambre dans les ruelles du port de Naoussa. C'est à la terrasse d'une gargote ouverte sur la plage, ombragée par les ramures d'un figuier tropical, que ses yeux me frappèrent au coeur, laissant à tout jamais dans la blessure une place pour la balle qui me serait si peu fatale cinquante ans plus tard.)*

*Tant pis pour qui se moque ! Loyola vient d'en faire l'expérience : n'importe quel coup de feu tiré vous revient en pleine tête. Dans le meilleur des cas, cela vous illumine. C'était comme si, au centre du monde, avait existé un noyau de lumière musicale pure où sa mère et cet aède se fussent rencontrés jadis, dont son père et lui-même s'étaient trouvés exclus. Cette espèce de paradis sur Terre avait eu les branches d'un arbre pour se manifester. La chose avait eu lieu, semble-t-il, voici cinq cents ans, puis s'était reproduite il y a cinquante ans pour lui donner naissance, à travers l'intervention d'un autre homme - Abel de Loyola.*

*Mais pourquoi ? pourquoi ? Une idée monstrueuse alors se met à germer dans l'esprit de l'Esthetical & Ethical Expert au sommet de la tour Panoptic. Et s'il était le rejeton de ces deux hommes ? L'un provenait de l'Orient de la Méditerranée, l'autre avait vu le jour à l'extrémité occidentale de l'océan. D'une certaine manière, ces deux hommes incarnaient les deux pôles d'une même vision du monde. Et cette vision du monde se donnait à lire grâce aux racines d'un arbre courant sous les eaux, comme le regard n'existe que par le nerf optique, si quelque balle ne vous a pas fait exploser le cerveau.*

# *Traverser l'écho*

**d'une voix dans le canal, c'est rouler au fond de ses eaux noires et découvrir que cette voix des Cyclades et des Caraïbes raconte une histoire infinie, celle d'un flux cyclique et d'une onde en devenir perpétuel, entre le rivage des étoiles et la source magmatique. Jamais je n'avais vu une ville plongée dans de telles ténèbres, comme durent l'être ces nuits à l'aube de toutes les nuits, quand deux clans pouvaient s'affronter en un combat féroce parce qu'ils ne s'étaient pas reconnu le même ancêtre ! Oui, nous sommes deux, peut-être davantage, dans une même personne... J'étais au sommet d'une Tour à Bruxelles et la mer Egée respirait largement devant mes yeux. L'espoir naissait en moi du soleil sur les collines entourant le village au cœur de son île natale. J'entendais le chant saugrenu des coqs saluant la lumière qui s'en allait de l'autre côté du monde, ce cri perdu de l'aube au crépuscule sous le parfum des lauriers roses parmi les maisons blanches aux volets bleus étagées en terrasses, quand brille le serpent de la vieille route byzantine allant vers le port et que les derniers rayons frappent la façade et les deux tours en marbre blanc de l'église où reposent les os du Christophore, lui qui découvrit un autre archipel au-delà de l'Occident. Mais qui suis-je encore ? C'est pourtant là qu'elle commence, ma**

## **vie, s'il est vrai qu'un yacht est amarré dans le port, qui suivra bientôt le chemin tracé par Colomb d'un œil à l'autre de ma mère...**

*« Entre les deux coups de feu qui décidèrent de son destin, il eut le temps d'appeler une femme Aurore, puis Eva de Cuba. »*

A ce qu'on dit, il y a toujours une aurore après... Ainsi va la vie ! Mais après la mort ? Ne soyez pas macabre, voulez-vous, me souffle une voix féminine venue de plus loin que la nuit. Avez-vous déjà suivi le reflet d'une femme dans l'esprit d'un mort empli d'ombres légères ? Il danse en lui comme une lune, ce reflet, pour donner au mort sa petite leçon de mappemonde, où les yeux de la femme brillent à la fois du Levant et du Couchant. Cette pulsation rapproche, écarte nos rives intimes et légendaires autour d'un océan dont le nom loge en chacun la titanie d'Atlas. A chaque battement de ses paupières se joue un spasme entre l'Occident et l'Orient. Mais aussi entre l'Est et l'Ouest, puisque mon pays, la Grèce, était l'un des enjeux du conflit entre bloc soviétique et monde aimablement dit libre, un purgatoire au coeur du marchandage entre enfer et paradis, d'où notre guerre civile et le camp de Makronissos. Au lendemain du conflit mondial, nous autres communistes, qui avons pris une part décisive dans l'écrasement du fascisme, étions voués à retourner derrière des barbelés, dont les miradors arboraient bannière démocratique. Oserais-je l'avouer, même après la mort ? C'est encore le plus ineffable tabou régnant sur cette bonne vieille planète aujourd'hui lobotomisée : la société soviétique, malgré toutes ses tares, en dépit même de la contre-révolution stalinienne, fut la moins folle des civilisations que l'ère moderne ait portées dans ses flancs. Si on ne lui avait opposé la guerre capitaliste à outrance, et sous toutes les formes, elle aurait peut-être accouché d'on ne sait quel miracle historique, dont l'idée même est aujourd'hui partout prohibée. Rendez-vous dans cinq cents ans pour confirmation de ce verdict.

Loyola vient d'en tordre son cigare, mais il note. Avec scrupule. De combien de discussions enflammées cette question n'avait-elle pas été l'objet avec son vieux pote Anatole, depuis plus de trente ans...

C'est ce que je ne pouvais d'abord écrire sur l'écorce d'un arbre tropical, au printemps 1953, dans le camp de mon île orientale. Il fallait que le figuier sauvage me dictât ses hymnes ancestraux, portés par les nuages venus d'Alexandrie. Quel autre parti pour un aède, contre tous les empires, que

celui de la bibliothèque d'Alexandrie ? Ces hymnes parlaient d'un Age d'or où dieux, hommes, bêtes et monde végétal habitaient en harmonie. Puis ils situaient l'origine de l'aède en des temps héroïques, les temps d'entre le règne des dieux et celui des hommes, ceux où dut se produire une fracture des géographies premières pour que la même mère, le même père de la mythologie engendrassent une paire de dragons, dont l'un garderait le jardin aux Pommes d'Or des Hespérides et l'autre la Toison d'Or de Colchide. Depuis lors, l'aède en son délire chante la douleur d'une telle séparation, qui accompagne celle entre les hommes et leurs dieux.

L'excès d'alcool et de tabac sur une nuit sans sommeil ? Loyola sent ses entrailles se nouer à de telles évocations. Tu causes, tu causes, mais j'aurais voulu te voir face à mon père, voudrait-il rétorquer pour clore le bec de cet Atlas. D'ailleurs, aux yeux des partisans de la théorie du Spectacle – dont Abel de Loyola fut l'un des pionniers méconnus – le moindre prolégomène à toute intelligence de l'époque ne postulait-il pas la critique radicale d'une Union soviétique enrobée des prestiges fallacieux de l'Age d'Or ? Sur le sol de laquelle, il faut bien l'avouer, aucun d'entre nous n'avait jamais mis les pieds. Sauf Anatole, dont le grand-père n'en poursuivait pas moins son laïus d'outre-canal.

Tout cela, je le remuais au camp. Grâce à l'arbre génésiaque. Sans imaginer Aurore dans sa robe de sang. Sans savoir qu'elle m'initierait aux mystères, qu'elle me conduirait aux enfers par le charme de sa voix. Sans deviner qu'elle m'apprendrait à offrir le jus de la grenade aux morts, qui ne réclament pas d'autre sang des vivants. L'arbre le savait-il encore ? Ses lianes et ses racines se souvenaient-elles d'Atlas et d'Eva ( c'est-à-dire de vous et moi, n'importe qui en état d'éveil ), mêlés à elles depuis tellement plus longtemps que cinq cents ans.

Soutenant la voûte astrale au jardin des Hespérides, j'ai donc survécu à la dérive des continents, l'extrémité d'une queue volcanique se retirant de ta matrice où s'engouffraient les eaux de la mer jusqu'au fond de la Colchide. Cyclades et Caraïbes : rivages d'îles déployées dans ce tourbillon par un souffle venu de la constellation des Pléiades.

Qui renaît chaque jour en tes yeux verts.



# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est rentrer à ce point en soi que s'y fracasse la frontière avec un autre, pour le voir passer des jours et des nuits sans dormir, à errer dans les parcs, à se reposer sur les bancs publics, à sauter dans des autobus vers n'importe quelle destination, s'assurant de n'être pas suivi. Staline était mort voici quelques lunes à peine et les camarades se déchiraient sur la politique à suivre, dans une clandestinité qui n'avait pas cessé depuis la guerre. Puis c'est le voir s'embarquer au Pirée sur le bateau menant à son île natale. C'est donc en clandestin qu'il retrouverait l'île où trois lustres de guerre avaient décimé ceux de sa génération, si l'on comptait la dictature de Métaxas et toutes les années d'une guerre civile qui n'en finissait pas. C'est là qu'un soir, à la terrasse d'une taverne, il rencontrerait les yeux de ma mère.**

*« A vous d'orchestrer la piste aux étoiles dans le grand cirque d'Eva de Cuba ! »*

Le coup de feu de tout à l'heure ( quelle heure ? ) lui revint en pleine tête, à l'homme qui était mort, devant l'arbre phénoménal. Un figuier des tropiques aux branches extasiées enlaçait de ses lianes le vieux réverbère, dont l'éclat foudroyait la vitre noire du seul bistrot visible sur ce quai désert. Enfin, se dit-il, un peu de réalité. Mais non. Tout à l'heure ( quelle heure ? ), une créature féminine en peignoir bleu ciel officiait à la vitrine offrant ses formes à la lueur des néons roses, et je n'ai pu rêver les moustaches du camarade Ivan me servant à boire une mixture au rhum... Son nez contre la fenêtre du *Come Back*, une main en visière. Personne ! Même qu'il y avait un juke-box d'où s'envolaient des voix mortes, et que la fille s'appelait Calypso, je ne l'ai pas vue de près, mais n'est-ce pas cela la réalité dont les jours et les nuits étaient faits, Calypso montée à l'étage avec deux flics, un grand maigre à lunettes et un petit barbu, tonnerre, ce devait être vrai, les deux policiers sur mes traces dans la voiture au gyrophare bleu... La vie serait-elle plus cruelle que le fond du canal ? Au seuil de quel bar, écoeuré d'exotisme, retrouver un espoir dans l'aube au-delà du naufrage ? Eclat de rire bref, tourné vers l'unique source de lumière. Quels yeux de verre cachés dans ce réverbère ? Les nuages qui cachaient la lune depuis un moment s'ouvrirent et il vit le corps d'Aurore se dresser dans son éclatante nudité. L'aède prit appui contre la façade. *Au figuier, seul arbre du camp, les coups s'accélérent. Par tous les moyens arracher les crocs de ceux qui vivent en grands félins. C'était comme si son crâne avait contenu des millions de miroirs faisant écho d'images venues de tous les lieux et de tous les temps. Pendant une fraction de seconde, il fut le siège de cette lucidité convulsive absolue que l'épileptique est seul à connaître. Il perdit toute illusion de l'espace et de la durée pour s'aventurer plus loin encore dans cette dimension du réel qui le ramenait à la fois cinquante ans, cinq siècles et cinq mille ans en arrière, sur deux spirales galactiques n'en faisant qu'une à la surface des mers. Ce double tourbillon d'îles au fond de tes yeux verts, mon Eva ! Dans cette éternité en suspens, il sentit toutes les guerres de conquête qui avaient laissé en lui leurs monceaux de cadavres comme autant de déchets organiques de son propre corps. Il sentit ces millions de victimes qui bouillonnaient au fond de ses viscères pour écumer en filet de bave à ses lèvres tremblantes. Il sentit toute la misère du monde se mêler à ses os et à ses dents. N'était-ce pas à se déchirer les tripes qu'il avait passé le plus clair de sa vie sur cette planète ?*

*( Lecteur d'un siècle futur ! Toi qui auras retrouvé ta nature sauvage et tes sens raffinés car tu ne vivras plus sous la griffe des carnassiers, sache que leurs appétits féroces et leurs instincts meurtriers se déployaient d'abord contre les nuages et les oiseaux de passage...*

*On venait déjà de m'offrir une superbe tournée des îles, avec séjour prolongé dans le camp de Makronissos, charmante villégiature où les militaires au pouvoir accueillaient à bras ouverts tous les fauves de mon genre. Très copains, entre nous, avec le sympathique Fulgencio Batista, grand maître des plaisirs sur l'île où m'entraînerait Aurore. Mais je ne veux pas ici me souvenir du pire. La frénésie entretenue par certaine bourgeoisie flibustière ( dont faisait partie Aristos Théokratidès ), à s'encanailler pour accroître la dose de frissons dont elle estimait pouvoir légitimement jouir, trouvait son lieu d'élection mondial dans la Caraïbe, et spécialement à Cuba. L'île entière était alors un terrain d'aventures multiples, sans temps morts ni entraves morales d'aucune sorte, où tous les plaisirs ludiques avaient le champ libre. UNE AVENTURE D'AMOUR ET DE MORT DANS LE CADRE PRESTIGIEUX DES ILES. Elle se voulait donc la capitale de ce qui s'opposait au goulag soviétique et, pour cette raison, devait être un laboratoire de l'idéologie nouvelle à laquelle - je l'ignorais encore - mon amour se trouvait acoquinée. )*

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est se rappeler du fait qu'Aristos Théokratidès, le père de ma mère, avait été au cœur des tractations compliquées qui s'étaient nouées entre les puissances au lendemain de la guerre, dont la Grèce était un enjeu stratégique. Une grande partie de son peuple, et de son armée, nourrissait de telles sympathies communistes que Staline s'en était méfié lors du partage de Yalta. La Grèce appartiendrait-elle à l'Est ou à l'Ouest ? Il n'était rien de plus urgent, pour l'Occident, que de s'employer à construire une paix juteuse dans un Moyen-Orient né de la mort de l'empire ottoman, lui-même avatar monstrueux de l'archaïque Troade. Que ce fussent les nouvelles troupes d'Agamemnon jadis organisées pour conquérir Ilion, ou les armées modernes de la perfide Albion : les unes comme les autres, à trente siècles de distance, incarnaient les valeurs de l'Occident contre celles de l'Orient. D'autre part, aux extrémités du couchant, ce n'était un secret pour personne que le sergent Fulgencio Batista avait été installé au pouvoir grâce aux bons soins du même Agamemnon, dont les services spéciaux se trouvaient associés sur l'île aux principales familles de Miami et de Las Vegas. Comme n'avaient cessé de le faire, au long des siècles, l'empire espagnol de Leurs Majestés très**

**catholiques, puis l'empire britannique de Sa très Gracieuse Majesté, le nouvel empire dont la bannière étoilée se levait sur le monde armait une incomparable puissance de feu pour assurer partout bonheur et paix, justice et prospérité. Pareille mission ne se concevait pas sans la promesse de répandre universellement les droits de l'homme et la démocratie. C'est ce dont il serait question sur un yacht ancré dans ce port des Cyclades, au printemps 1953.**

# Notes en bas de vie

Sitôt après ma conception. L'ultime nuit vécue par mon père. Celle de l'assaut de la Moncada. Le 26 juillet 1953. Les archives d'un hôpital en attestent. A Santiago de Cuba. Ma mère passa quarante jours. Quarante nuits. En état de vivante morte. Coupée du monde. Hors toute autre perception. Que des murs noirs. Insonorisés. Un casque sur la tête. Selon les programmes de l'Agence. Pour parvenir au contrôle. Sur l'esprit. Des obsédés politiques. En son genre. Après quoi. Laborieusement. Put se développer. Dans son utérus. Un embryon. Promis à venir au jour. Le 16 juin 1954. Au début. En dépit des drogues. Elle tenta de lutter. Donnant de sa tête casquée. Des grands coups dans la porte. Capitonnée de noir. Puis on augmenta les doses. De sodium amytal. Et elle se calma. Sans autre stimulus. Qu'une bande enregistrée. Passant en permanence. La voix de Sacha Bielinski. « Votre homme est mort. Ma petite. Il est parti. Mais vous n'êtes pas seule. Aujourd'hui commence une nouvelle vie. Vous devez y croire. » Au cours de ces neuf cycles. De la lune. Elle subit près d'un millier d'électrochocs. A raison de cinq par séance. Vêtue d'un slip. Et d'une robe de chambre. On l'installait dans une cabine. Equipée d'un analyseur de voix. Pour étudier les troubles de la parole. Cette « salade de mots ». Procurant de précieuses informations. Cliniques. Sur l'évolution de sa maladie. Les questions portaient. Sur son lieu de naissance. Ou sur le nom de son père. Qui ne pouvait rien pour elle. Cette partie se jouant. A un niveau supérieur. Hors de portée. D'Aristos Théokratidès. Voire du dictateur Batista. Lui-même. Savait-elle. Où elle se trouvait. Quelle année. Quel mois. Quel jour de la semaine. Quelle heure ? Et les réponses. Un babil radotant. De la belle Aurore. Ou les grognements. De la chanteuse à voix d'or. Eva de Cuba. Parlaient d'un cimetière. Près de la mer. Où elle était née. Lors de la Grande Catastrophe. D'Asie mineure. Ainsi que du ventre. De sa mère. Au-dessus duquel. Elle flottait. A jamais. Voyant l'Indienne blonde. A peau noire. Habanaguana. Depuis les branches. D'un jaguëy. De l'autre rive. Accueillir. Les trois pirogues. Aux voiles blanches. A croix rouges. De Cristobal Colon. Débarquer. Sur la plage de Baracoa. Mais elle évoquait. En outre. Un ventre creux. D'aède grec. Voyageant. A travers les siècles. D'Anatolie. En Atlantide...

# **Maiak**

*DANS CERTAINES TAVERNES,*

*Aux heures pâles, siègent les parlements véritables de nos démocraties. Je m'étais installé dans un coin d'ombre près de la fenêtre au fond de ce café bruyant. La jeune femme en imper noir n'avait pas encore levé sur moi ses bras enroulés de serpents. Retiens la nuuuit, braillait un juke-box aux passions en rade, punks et skins, madones aux lèvres mauves, chômeurs cherchant dans la bière une chaleur précaire, anciens militants rabougris se laissant insoler aux accents d'une époque révolue. Debout sur une chaise, un type aux cheveux longs rabâchait ses hébétudes accompagné d'une guitare. Accoudés au comptoir, lorgnant d'un regard morose les tables enfumées, plusieurs intellectuels se trouvaient engagés dans une discussion relative aux subsides nécessaires pour continuer des fouilles aux confins de l'Empire.*

Qu'en sera-t-il dans dix ans ? Le passé renaîtra-t-il toujours par la voix cyclique de Johnny ? La courbure labyrinthique infligée aux choses ramènera-t-elle toute l'histoire à un temps sans mémoire ni projet, noir des plus sinistres présages ?

***L'aède est celui qui parle après sa mort ! Aventure infinie, l'au-delà des ici-bas... Cette épiphanie vécue sur la plage de Naoussa me fut comme l'image d'Athéna quand, dans l'Illiade, elle descend des nuées pour signifier aux mortels qu'existe une vie éternelle. Au rebours, l'embryon peut-il comprendre le mouvement qui l'incite à quitter son abri matriciel ? Peut-il savoir quelle énergie lui fera voir la lumière du jour ? Dédale est ce qui nie l'hypothèse du passage, aussi dois-je imaginer cette rencontre en Crète, sur la digue d'Hierapetra.***

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Bien sûr, l'aède est menteur comme tous les Crétois.*

*Ne te fie donc à rien de ce qu'il avance, ô Lecteur, son royaume exclusif étant celui du mythe. Mais celui-ci possède une vérité propre, qui traverse les âges.*

*Ainsi du palladium d'Athéna, prétexte à la guerre de Troie.*

*Les diverses péripéties de mon existence terrestre, telles qu'elles furent chantées par Virgile, ne furent-elles pas à l'origine de la fondation de Rome, avant de susciter l'œuvre de Dante ? Si j'ai roulé ma bosse de fétiche taillé dans le bois d'un figuier tropical pour me retrouver à l'étal d'une agence de voyages, il fallait bien que ce fût en bout de course afin de nourrir le rêve d'un aède grec...*

*Je suis en relation avec l'arbre et le fleuve de l'histoire, disent mes yeux fermés pour cause d'inventaire. Le volet de métal est baissé devant la vitre de cette boutique où, par les interstices du grillage, il a passé sa main tremblante. Mon corps s'est embrasé sous la chaleur d'une caresse qui m'a fait revenir toutes ses aventures en mémoire. Importe-t-il beaucoup de savoir si sa rencontre avec une femme eut lieu sur l'île de Crète ou sur celle de Paros ? Il s'agit là d'une question qui remplirait certes plus d'un estimable roman. Sous l'éclairage de la lune, mon devoir est plutôt de réfléchir comme un miroir sa recherche d'une ombre féminine, cette image aperçue un beau jour sur quelque plage, marchant pieds nus en robe rouge telle une vérité première qui s'offrait à lui dans toute sa tragique et banale simplicité florale.*

*Cette rencontre ne pouvait avoir eu lieu que dans l'espace imaginaire grec, au fond de la matrice d'une idole. D'une île à l'autre de mes yeux s'écoule une rumeur de sable dont la source est ailleurs que sur les cartes géographiques.*

*Au-delà des frontières mentales est son ventre porteur d'une semence toujours vive, son ventre tenaillé d'une faim millénaire...*



*What's for dinner ? We have a solution for you...* murmurait la vitrine du boui-boui. Minuit passée depuis combien de siècles, et te voici, le ventre toujours vide, à la frontière de ces nouvelles rues cossues qui exhalaient une délicate odeur de bouffe internationale jusqu'aux quartiers touristiques entourant la Grand-Place. *L'île où les pierres étaient rouges du sang répandu.* Trois pesos d'épargne en poche, l'aède s'imaginait avoir déambulé comme un lépreux depuis la veille, avec des crabes et des homards qui lui rongeaient les entrailles, parmi ces relents de boustifaille, croisant sur les bancs des squares quelques monstres insolites - vieillards idiots, clochards névrotiques -, tous plongés dans un rêve olympique. *Chairs en lambeaux chairs en lambeaux pour des idées qui n'en sont plus.* N'eussent-ils pas damné leur âme pour un ticket d'accès à la grande finale des douze dieux de l'Olympe ? Et voilà qu'au débouché du canal, comme au sortir d'un noeud intestinal, sur le sol inégal du trottoir - déjections humaines confondues aux rebuts et aux gravats de cette capitale - se dressait l'immense arbre tropical, blême, spectral. *Fouets tressés de barbelés sous un figuier, le seul arbre du camp.* Comme l'ancêtre Atlas, il s'était assigné pour devoir de colporter sur ses épaules une vision globale de l'univers. Ses navigations l'invitaient à découvrir toujours un au-delà des horizons visibles. Toutes les limites au regard, derrière lesquelles il y avait lieu d'inventer d'autres mondes, lui procuraient l'ivresse de faire exister, à l'autre bout du globe, des îles bienheureuses ; quand bien même il se fût agi de terres désolées, recouvertes seulement de buissons rabougris, proies des mêmes oiseaux de mer que ces mouettes s'acharnant sur un tas d'ordures devant le *Come Back*. Une nuée de mouches tournoyait au pied de cet arbre, cherchant à lui rappeler quelque chose, *fauves dressés sous le figuier pour vous corriger les idées*, puis disparut de son champ de vision. Faire naître des espaces imaginaires, n'est-ce pas l'un des jeux les plus grisants de l'esprit ? L'homme qui était mort s'y livrait pour savourer l'extase que procure une aventure en haute mer, à peu de frais, dans l'ombre d'un café bruxellois. Tout de même, ces mouches venaient de lui jeter un sacré froid, messagères d'on ne savait quel monde infiltrées dans la ruche humaine à l'affût des débris de la vie. Pour mort qu'il fût, l'homme ne s'en avouait pas cadavre pour autant. Butinant en lui-même les souvenirs les plus lointains, l'aède s'abusait-il en croyant que son miel eût des pouvoirs éternels ? Il ne faisait que suivre l'exemple d'un aïeul fameux, lequel Atlas fut le premier à parler de terres nouvelles, de continents vierges, d'îles inutiles et introuvables où l'or et le feu se conjuguent dans une ébullition mystérieuse de la matière - et

des étincelles immortelles de lumière - que seuls font découvrir les périples au-delà des tempêtes et des naufrages, où telle créature féminine, habitant les profondeurs marines, vous rend à la vie.

*( J'interviendrai le moins possible dans ce récit chaotique où tout n'est pas faux, même si prennent un peu trop d'importance les mouches évoquées. Celles-ci sont bien placées pour savoir qu'elles furent les premiers témoins de ma rencontre avec Aurore Théokratidès, dite Eva de Cuba. Mais il y avait surtout les mouettes venues d'autres îles au fond de ses yeux. Existe-t-il au monde un lecteur disposant de la patience nécessaire pour accepter le fil d'une telle histoire ? Ses entrecroisements formeraient une tapisserie crédible, si l'auteur jugeait digne d'en respecter la trame initiale. Une tapisserie, voire un tapis de prière, à quoi ressemblait la petite plage étendue aux pieds de la taverne Panselinos, qui m'offrirait de vivre une éternité parmi les oiseaux de mer dans le monde lumineux de ses yeux verts. Chaque jour, les gardiens du camp nous faisaient tirer du puits des seaux d'eau puis, au pas de course, les vider sur les rochers de la jetée qui devaient être propres comme l'intérieur de nos crânes.*

*Sans doute, l'auteur a-t-il ses raisons pour occulter le récit d'une peu glorieuse errance où je m'enivrais de boissons dont les noms m'obsédaient comme les élixirs d'improbables îles tropicales. Nomade en mon île natale, je trouvais dans l'alcool une illusion de chemin vers des Sargasses imaginaires. Ainsi du fameux rhum Evangelista. Principaux financiers de Batista. Chacun se souvient d'une mulâtresse blonde, sur la réclame aux couleurs exotiques pour ce rhum des Antilles. Aurore en était l'exact reflet, si ce n'est que sa carnation semblait une réplique, dans les tons pâles, de celle illustrée par l'image de la bouteille, qu'elle éclusait seule à cette terrasse ouverte sur la plage de Naoussa. Toute île était pour moi l'origine des fables et je vivais alors à Paros, pour ainsi dire, de désert en désert. C'est ainsi que son regard jaillit sur moi comme une source au milieu des sables. Elle avait l'air d'une fée maîtresse des mirages, assise à l'enseigne de la Pleine Lune. Je revois le rivage au bout de la digue, et cette unique table où me frappe l'épaule d'une femme dont le contre-jour efface encore le visage. Quelques pas de plus et l'éternité d'or s'imprime sur la peau d'une cuisse, la main de l'inconnue lève un verre où s'échoue ma détresse, puis d'un coup son regard insistant vers ce vagabond qui passe. Puant l'odeur des fauves dans la cage spéciale du grand cirque. Rien de plus insultant, pour un clandestin, que d'être ainsi dévisagé par une belle jeune femme exhibant tous les dehors de l'opulence matérielle. Il avait passé le cap de la cinquantaine et, s'il ne portait pas trop mal ton âge avec ma dégaine de zouave dégingandé, cette allure désœuvrée n'aurait pas captivé l'attention de n'importe quelle gamine de la haute. Était-elle dans un état second ? Pour moi, je fus changé*

*en pierre. Notre odeur de félins, quand les gardiens vous arrachaient les crocs à coups de gourdins. Surtout, j'étais sidéré par la ressemblance entre cette femme et l'Indienne à peau noire qui figurait sur l'étiquette mémorable de la bouteille. Elle continuait de m'observer en silence. Eh bien, regarde ! murmurait l'étrange lien qui nous unissait à cet instant. Regarde, et dis-moi ce que tu voudras. Dans une absolue fixité de nos deux êtres, cette interrogation muette sous le bourdonnement des mouches autour du figuier tropical. Tu sais ce que je voudrais, moi ? Ce serait que chaque terminaison nerveuse de mon corps épouse le tien pour l'éternité. Voilà ce qu'il y avait dans ce double regard fondu en un seul. Ses yeux m'apparaîtraient comme deux mers archipélagiques n'en faisant qu'une quand, sans rompre encore le charme, elle fit apparaître un morceau de papier dont les caractères prirent leur envol devant mes yeux.*

ABEL de LOYOLA

Présente

Le mouvement lettriste n'a pas fini son strip-tease

VISITEZ

BRUXELLES

PSYCHOGEOGRAPHIQUE

*Jamais mots imprimés ne se gravèrent dans ma mémoire comme ceux de la feuille qu'elle se mit à parcourir en souriant avec nonchalance, la balançant d'une main calme près de son visage ainsi qu'un éventail, avant de la déposer sur le coin de la table. «Tous les arts sont des jeux vulgaires, et qui ne changent rien »... « L'Art moderne réclame un au-delà de l'Esthétique »... « La nouvelle génération ne laissera plus rien au hasard »... « Nous sommes résolus à dicter une autre condition humaine »... « Les rapports humains doivent avoir la passion pour fondement, sinon la Terreur »... « Persuadés que les seules questions de l'avenir concerneront le JEU » )*

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est le Grand Jeu d'un homme que les directives officielles de Jésus Evangelista n'autorisent pas à porter, à la fin de la journée, un risque résiduel supérieur à quelques centaines de millions d'Euros. Mais, au cours de ces dernières semaines, les positions ouvertes n'ont-elles pas dégagé plusieurs milliards de pertes, avant qu'il ne renverse la vapeur pour amasser une somme équivalente, en gains cette fois, lui laissant toute latitude pour conclure en beauté la nuit de son anniversaire ? De si riantes perspectives doivent avoir gagné le cerveau d'un autre homme qui fait partie de moi, quand je me retrouve avec lui dans un café près du canal, partageant les va-et-vient de sa mémoire depuis cinquante ans. L'absence de lendemain à cette nuit faisait refluer mes pensées comme des galets, loin en arrière, au-delà de ma propre naissance. Particulièrement sonores sont les vagues du canal de Bruxelles, quand elles roulent sur les galets du rivage à l'aurore. Une brise chargée de sel, qui semblait avoir traversé des lames de fond, me restituait les souffles marins dans un archipel de la Méditerranée orientale. Je me trouvais au cœur de la capitale d'Europe et la mer Egée respirait devant mes yeux. Les façades blanches flambaient aux derniers feux du jour, j'entendais tinter la**

**cloche de six heures du soir dans le roucoulement des colombes et me revenait le parfum du jasmin qu'Aurore aimait piquer dans sa tignasse d'or quand nous descendions vers le port où reposait à l'ancre le bateau de son père, celui qui devait nous mener vers l'autre rive de l'Atlantique, sur la plus grande île d'un autre archipel où Colomb voici cinq cents ans doit encore mettre pied pour que se réalise le destin du monde.**

## Notes en bas de vie

Les réponses d'Aurore. Ne sont pas de celles. Qui agréent. A Sacha Bielinski. Dans la cabine. Où l'on étudie. Son horloge interne. Et teste. Sa résistance. Un potentiomètre. Attaché. Entre le haut de sa cuisse. Et le bas de son torse. Afin que l'appareil. Appuie. Fortement. Sur la hanche. Ainsi qu'un petit émetteur. Fixé. Avec une courroie. Pour enregistrer. Les signaux. Emis par le potentiomètre. Et les transmettre. A la chambre d'analyse vocale. Où s'étudient. Bruits de suffocation. Et larmoiements. De ma mère. « *Technique scientifique destinée à affiner l'analyse du comportement des patients.* » Selon le langage. De l'Agence. Les renseignements. Se traduisaient. En graphiques. Sur papier millimétré. Tous les symptômes. De la malade. Façons dont elle. Se déplace. S'assoit. Incline la tête. Entremêle ses doigts. Murmure. Marmonne. Radote. Bave. Promène un regard vide. Autour de la pièce. Soigneusement. Relevés. Sous forme de points. Et de lignes. Ses mouvements filmés. Pendant qu'un micro. Caché dans le plafond. Enregistre. Ses gémissements. D'animal apeuré. Un haut-parleur placé. Derrière la glace. Sans tain. A travers laquelle. On me filme. Car je m'envole. Dans les airs. Par un sortilège magique. Du rêve et de l'ivresse. Vers l'unité originelle. Serait-ce l'effet. Du breuvage narcotique. Absorbé cette nuit ? J'interprète le rêve. D'une vie embryonnaire. Dans le ventre de ma mère. Elle-même. Dans celui. De sa propre mère. Pendant la Grande Guerre. En Asie mineure. Patrie de Dionysos. Le deux fois né. Prophétisant. Par moi. L'époque où nous vivons. Ce qui doit mourir. Bénéficie. De tous les soins. Dus à un nouveau-né. Quand ce qui doit naître. Pour tout berceau. Bénéficie. D'une pierre tombale. Cette cellule. Dans un hôpital. Après le 26 juillet 1953. Où Sacha Bielinski. Note. Ce qu'il nomme. Les mouvements ondulants

typiques. De ma mère. De temps en temps. Lui donnant des ordres. Par le haut-parleur. Elle. Se demandant. D'où vient la voix. Mais elle a. Trop régressé. Pour donner réponse. A ses questions. Drogée. Déstructurée. Manipulée. Les têtes pensantes. De l'Agence. Ravies. D'avoir trouvé. En Sacha Bielinski. Un psychiatre. Prêt à poursuivre. Les expériences. De privation sensorielle. Jusqu'à leur conséquence. Ultime. La détérioration. Irréversible. Du cerveau. Lui qui. Tous les quatre ans. Prenait congé. Vers la Turquie. Se débrouillant. Pour gagner Moscou. Donnant à son retour. Grâce à ses éminentes fonctions. De président. De l'Association mondiale. De psychiatrie. Des conférences. Publiques. Sur les dangers. Du communisme. Ayant donc ses entrées. Au Kremlin. Comme à la Maison Blanche. Est-ce l'aède qui parle en moi ?

*Juan-Luis de Loyola ne s'en remet pas.*

*Ses pensées tournent en rond comme la mouche qui trapèze devant ses yeux. Pourquoi ce bourdonnement d'insecte dans son crâne ? Ces phrases le parasitent ainsi qu'un essaim venu d'avant le temps de sa naissance, impossible d'en ôter le bruit de son texte, il voudrait en demander pardon au lecteur. Que lui importe encore le fait que, dans cette Internationale dirigée par Debord, Untel ou Untel eût été exclu pour « déviation doctrinale » ou pour « médiocrité personnelle », puisque ce ne fut pas le cas de son père ? Loyola se caresse la barbe. Mais comment donc ce pauvre diable était-il capable de se souvenir, avec une telle précision dans ses divagations éthyliques, de scènes concernant sa mère morte en lui donnant la vie le 16 juin 1954 ? Comment pouvait-il lui infliger pareille abomination ? Loyola se perd en vaines suppositions pendant que la fumée de son cigare s'élève dans l'air confiné du bureau, entourant son visage de sombres volutes, et qu'il continue de frapper les touches de son Panoptic. A la façon même dont volent les mouches : au débotté et à l'instinct.*

A propos, que cherchez-vous en ouvrant un livre ? Du sexe et de la mort, il s'en offre à tous les étals. Enrobez-les de quelque secret, l'affaire est faite. Mais il s'agit ici du plus profond mystère, celui d'une parole venant s'emparer de mon esprit, de ma connaissance et de mon souffle. A l'époque où commence mon histoire, la conscience du citoyen occidental s'abandonnait à l'ivresse des grands titres faisant allusion à la menace atomique, aux nouvelles épidémies et famines, à une prochaine guerre mondiale dont les prémices explosaient au fond de la Méditerranée. Devant quoi ledit citoyen s'adressait au marchand du kiosque pour acheter quelque *Action Story*, *Pulp Fiction*, *Yankee Mag* ou autre forme de littérature propre à satisfaire tous les goûts dans une société démocratique. Et face à quoi l'avant-garde littéraire, à laquelle appartenait mon père, détournait les *comic strips* en déclarant se mettre

au service de l'oubli. Faut-il pour autant perdre toute mémoire ? Les souvenirs gênants remontent à la surface... « Quand le préfet de police remplace *Nadja*, le voilà l'amour fou », proclamait l'un de leurs premiers manifestes destiné à flinguer « un vieux beau sur le retour », nommé André Breton... Dans cette même affiche, le fondateur du mouvement lettriste, Isidore Isou, n'était-il pas accusé « de tirer ses subsides des Renseignements généraux et de l'Ambassade américaine » ? Ailleurs, sommation est lancée aux « partis révolutionnaires prolétariens », « d'organiser une intervention armée pour soutenir la nouvelle révolution » en Espagne... Quelques mois plus tôt, les membres de cette Internationale créée à Bruxelles insultaient Charlie Chaplin, venu présenter son film *Limelight* à Paris, le traitant d' « escroc » et de « fasciste larvé »... Par je ne sais quelle paradoxale conjuration, n'étaient-ils pas complices de la *Kulturindustrie* ? Cette hypothèse ne plaît guère à Loyola, même si elle alimentait les publications de son vieux pote Anatole. Où trouver le lien qui manque ?

*« Ne te tracasse pas, mon chéri... Le programme suit son cours au grand cirque d'Eva de Cuba ! »*

*Loyola n'était plus revenu sur toutes ces questions depuis plus d'un lustre. Dans le silence du bureau désert, au terme d'une nuit sans sommeil, c'était comme si les pensées de plusieurs hommes affluaient à son cerveau surexcité par le café au rhum. Tous les possibles historiques étaient ouverts, en ce début des années cinquante. L'affichage massif du meurtre collectif ne suffisait plus à combler une addiction nouvelle du public. L'ère étrange qui s'ouvrait alors, dans la mesure même où elle abreuvait les foules en rasades quotidiennes de sang frais, semblait exciter une soif inextinguible pour des libations fictives.*

C'est ainsi que ma mère a dû découvrir *Adieu Satan*, roman à deux sous publié sous le pseudonyme de Jérémie Lazarévitch. Qu'il me soit pardonné de rappeler pareil contexte un demi-siècle plus tard, à l'heure où cet Anatole Atlas continue son cirque obscène aux abords du canal de Bruxelles.

Anatolie et Atlantide, Orient et Occident, Est et Ouest, Levant et soleil couchant... Ma tête a surnagé dans les eaux du canal, ses magmas d'étoiles giclant sur mon île natale des Cyclades aussi bien que vers la Caraïbe et Cuba, le jaguëy, la Santeria, le cigare et le rhum, la musique et la danse du *son* santiaguero, le Cimarrón, la révolution, l'amour d'Eva. Bref, toute une panoplie publicitaire, sans oublier la grotte où mourut l'Indien Hatuëy... Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Où veut-il en venir ? Vieillard aveugle errant de siècle en siècle à déclamer ses odes aux carrefours de la guerre

entre les hommes, les mythes qu'il invente préfèrent une vérité qu'ignore désormais l'Histoire. Car il nage à la frontière, la frontière interdite entre les mondes. Cyclades et Pléiades, Colchide et Hespérides : il était voué à faire voisiner ces géographies lointaines comme on fait copuler des mots étrangers l'un à l'autre. C'est le moins qu'on puisse dire. Ses mensonges voudraient prendre à rebours le discours officiel ; ils créeraient des histoires que l'Histoire ne sait plus inventer. Je pourrais moi-même vous raconter quantité de bobards concernant mes affaires, mes amours – vous pensez bien ; mais je ne crois pas qu'ils s'écarteraient fort de ce que vous offrent tant de téléfilms produits par nos soins, lesquels assument aujourd'hui l'ancienne fonction du roman. Chaque marchandise n'a-t-elle pas sa petite fable à vous narrer, de sorte que les esprits pataugent en permanence dans un marécage où les fantômes tiennent lieu de réalité ? C'est à quoi servent nos programmes de *Story Telling Management*, mis au point par l'Association. Oui, cette *Anatolian Atlantic Artistical & Athletic Association*, servant de façade à la promotion de multiples affaires entre l'Asie mineure et la Floride, la Turquie et l'Amérique. Multinationale du sexe et de l'argent, des armes et de la drogue... Chut !

Quant à lui... Sitôt libéré du camp de Makronissos après la mort de Staline, au printemps 1953, j'achetai un cahier d'écolier pour y transcrire le premier chapitre d'un nouveau roman qui avait mis toutes ces années de détention à prendre forme dans ma tête. J'ignorais alors d'où m'étaient venues les intuitions auxquelles je devrais cet évangile inspiré par un jaguëy. Sans doute avait-elle quelque pertinence, l'hypothèse des camarades mettant une telle expérience au compte de la folie. Certains, pourtant, se montraient réceptifs à mes fables. Ne transportais-je pas des bibliothèques entières dans ma tête, ainsi qu'il convenait à un intellectuel communiste ? Ils se souvenaient eux-mêmes de légendes grecques évoquant des temps où, subjugués par les chants d'un aède, les animaux féroces s'en approchaient pour l'écouter, tandis que les arbres inclinaient vers lui leur feuillage à la manière de ce ficus planté au milieu du camp. C'était comme si ses étranges racines me les avaient dictées, ces fables archaïques, au fur et à mesure qu'elles m'imprégnaient de souvenirs tirés d'une autre vie. Comme si ses branches et ses lianes m'avaient aidé à capter des chants évanouis avec la bibliothèque d'Alexandrie.



# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est saluer la mer immense qui vous répond en respirant de son souffle puissant dont s'emplit un café pour vous faire découvrir en un éclair le lien de sens unissant tous les événements du monde.**

*Loyola, dans l'ombre, porte à ses lèvres le cigare. Oui, où tout cela veut-il en venir ? Il croit se souvenir d'une mouche, à tête de chacal ou de jaguar, guidant ma main sur les précieux fragments de son écorce. Et d'une mouette, que je retrouverais dans le regard d'une femme étrangère au monde. Une Indienne à peau noire et chevelure blonde aux yeux verts, dilatés, voyant dans l'arrivée des caravelles une catastrophe à laquelle encore de nos jours le monde préfère demeurer aveugle. Car il s'agirait alors d'interroger le sens global de tout cela, comprenez-vous. Tous les membres de la communauté décidant aussitôt de faire cercle pour ouvrir une cahoba, le rouleau de tabac passant bientôt de main en main, de narine en narine, dans un appel collectif à l'esprit des morts.*

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est plonger au fond des yeux de ma mère devant cet homme pris à leur piège. C'est nager vers le regard de l'aède sur la terrasse d'une taverne à Naoussa. L'aimable partie de poker entre Chamberlain et Daladier, Hitler et Mussolini venait de balayer la République espagnole quand j'étais domicilié dans la clandestinité. J'avais fait partie de ces résistants qui, traqués par la police de Métaxas avant la guerre, puis pourchassés par l'armée d'occupation nazie aussi bien que par les agents de la sécurité grecque, seraient recherchés par les services anglais dès la fin des hostilités officielles, pour enfin se retrouver victimes des sbires de Staline. Celui-ci n'avait-il pas sacrifié la Grèce aux desseins de Churchill ? D'un côté, la propagande occidentale nous présenterait comme de féroces bolcheviks ; de l'autre, pour Moscou, nos velléités révolutionnaires nous rendaient les ennemis objectifs du prolétariat mondial. Tout cela ne pouvait qu'attiser une guerre civile dans les yeux de ma mère.**

( « Le modernisme, celui qui transforme vos vies, avance masqué »... « Le modernisme envisage des constructions nouvelles plus complexes, de nouveaux terrains d'application pour des méthodes supérieures d'enrichissement de la vie »... « Le mouvement de disparition de l'écriture poétique a été précisément l'un des prodromes de la décomposition de l'ancienne culture, un signe avant-coureur de son remplacement par une poésie directe de la vie. »

— Vous me feriez plutôt penser à une poésie directe de la mort...

La jeune blonde en robe rouge pouffa de rire. Aurore me regardait lire quelques phrases de cette publication posée à côté de la bouteille de rhum sur la terrasse devant la plage de Naoussa. Ce furent ses seuls mots. Sans manières, elle écarte les bras comme un chat qui s'étire, visage incliné vers l'épaule où sa bouche étouffe le rire, dans un mouvement lascif qui m'offre la splendeur des deux nids dissimulés au creux de ses aisselles. J'aurais pu le lui dire alors, mais elle n'avait pas fait le geste, qu'elle ferait le lendemain, dans ma chambre du vieux port, celui de manier un imaginaire volant de voiture qui eût été arrimé sur le sommet de la bouteille, elle-même couverte d'inscriptions en tout genre, pour m'annoncer que son Debord était l'auteur du premier roman tridimensionnel, très au-delà des audaces de Joyce ; avant d'ajouter qu'Abel de Loyola, lui, avait conçu le roman quadridimensionnel, en ce qu'il débordait tous les cadres littéraires pour modifier violemment la vie par un phénomène d'induction magnétique : « le roman ébauchera de nouvelles mathématiques de situations ou ne sera pas ! » J'aurais pu lui dire, alors, que j'écrivais dans la cinquième dimension, celle du rêve et de la mémoire, de l'utopie et de la nostalgie, de la mélancolie et de l'espoir.

Manifeste pour une construction de situations, pouvait-on lire en tête d'un autre papelard qu'Aurore me glissa entre les mains. Pour la seule fois de ma vie, j'ai défailli devant des mots. Pourquoi ? Je n'aurais pu le dire, mais j'y sentais le faux, l'ersatz, le simulacre joué d'anciennes expériences littéraires, qui avaient eu la vie et la mort collectives pour enjeux. Sans doute, quelque secrète jalousie me tenaillait-elle, à l'égard de soudaines puissances inconnues qui me dérobaient une part de son sourire. Mais ce n'était pas la plus profonde raison de mon trouble. Obscurément, je devinais qu'il y avait là quelque chose où tout se joue, quelque chose présentant les allures d'un sortilège dont il y avait lieu de ne pas se défendre. Il fallait détourner la tête et paraître ignorer ces phrases pires que les aboiements des chiens sur l'île de Makronissos. La bouteille de rhum et son étiquette observaient la scène avec ironie. Désarmé, je passais de l'image à son modèle, évitant la feuille aux maléfiques hiéroglyphes, tandis qu'elle ne cessait de sourire.

# *Traverser l'écho*

d'une voix dans le canal, c'est m'insinuer dans le sourire de ma mère devant un homme dont elle ignore que l'obscur odyssee ne connaîtrait aucun terme et le conduirait cinquante ans plus tard à me prêter cette voix. Tous ces gens, bientôt réunis sur le pont d'un yacht, célébreraient un joyeux anniversaire, celui d'agapes fructueuses qui en avaient déjà rassemblé certains dix ans plus tôt, dans le même port de la Méditerranée orientale. L'aède collaborait alors à une feuille clandestine des brigades grecques en Orient. Ce n'était un secret pour personne que sa plume était acquise à la cause révolutionnaire, alors que l'Armée rouge préparait son offensive du printemps. Les Russes venaient de reprendre Kharkov et, pour ce qui concernait la Grèce, il s'agissait, à Londres, avant tout de défendre les intérêts des armateurs, tel cet Aristos Théokratidès. Chacun savait qu'il avait vu sa fortune exploser grâce aux trafics en tout genre d'une rive à l'autre des océans. Quels marchandages, intrigues, trahisons – quels doubles et triples jeux, dans l'intérêt de l'Empire britannique – s'étaient-ils fomentés sur le pont de son yacht ! Après l'allégresse causée dans tous les peuples par l'issue de la bataille de Stalingrad, il y avait lieu, pour les Alliés, plutôt de calculer les risques d'une telle victoire, que de prendre en

**compte les avantages tactiques d'ouvrir un second front sur l'Ouest. Or, les unités grecques étaient les plus combattives du Moyen-Orient. Elles avaient pour ultime objectif la libération de la Grèce de toute puissance occupante, qu'elle fût teutonne ou anglo-saxonne. Tout cela flottait dans le sourire de ma mère, occupée à séduire cet homme en lui faisant miroiter les mirages d'**

**UNE AVENTURE  
D'AMOUR ET DE MORT  
DANS LE CADRE  
PRESTIGIEUX  
DES ILES**

*Mes yeux s'offraient au poignard du regard, fixe et continu sur ta personne, alors que ses doigts s'agitaient à manier quelque allumette pour faire naître un filet de fumée qui lui échappa des lèvres, ses yeux verts - identiques à ceux de l'image - ne perdant rien de ton visage impassible. Peut-être avait-elle découvert **Adieu Satan**, publié sous nom d'emprunt ? Le genre d'absurdité que l'on s'invente quand rien n'a de sens que les mouettes venues d'autres îles au fond des yeux d'une femme trop belle pour vous être destinée. N'était-ce pas l'une de ces piquantes constructions de situations, dont elle aurait bientôt loisir de t'entretenir ? Tu notas qu'une partie de son attention déviait furtivement vers le figuier tropical envahi de mouches, comme vers un public invisible, les camarades ou les gardiens dressant leurs fauves ?, avant d'interroger à nouveau les traits du mythique Jérémie Lazarévitch.*

**Le        hasard        vous        guide        LA DERIVE        vous        perd  
Les        SITUATIONS        confuses        sont        mal        CONSTRUITES**

*Dans la flânerie proche du désespoir qui était mon lot quotidien, ce regard me foudroya par sa façon de chercher en cet inconnu le feu couvant sous la cendre des apparences. Tant de regards féminins sont inoffensifs pour un homme expert, comme je l'étais, dans la guerre des ombres ( où votre vie parfois se joue d'un cillement des paupières face aux fauves en puissance qui vous épient ), que lorsqu'un œil vraiment vous transperce la poitrine, c'est une autre vie qui commence dans cette déchirure. Mon être se refermerait à jamais sur une telle*

blessure, pour l'enrober d'une perle à l'échelle du monde qui ne se distinguerait plus de ma vie. Qu'est-ce que c'était que cette jeune femme ? Pas vraiment elle, mais son regard où tous les sens étaient en éveil, qui faisait pourtant mine de ne pas percevoir la puanteur du félin. J'aurais pu me noyer dans ce regard, et elle semblait s'accrocher à ma gueule de fauve blessé, comme si sa propre vie en dépendait. Je restais immobile pieds nus dans le sable, quand je vis qu'elle savourait sur mon masque figé, sous le tas de cendres qui me tenait lieu de tignasse, une convulsion de haine et de désir. Tu devais avoir une de ces fringales de femmes ! suggérait l'Indienne blonde à peau noire sur l'étiquette ornant la bouteille de rhum. Je ne pouvais même plus songer à feindre. Sans un mot, sans plus sourire, Aurore emplit son verre de la célèbre liqueur et le posa d'une manière signifiant l'offrande. Un essaim de mouches, tournoyant au pied du figuier tropical, rouge du sang des camarades, fit l'office de cette messe occulte. Quelle agonie dans un regard où l'amour était possible, il faut être passé par la mort pour en avoir pleine conscience. J'ai fait un pas. D'un geste lent, j'ai pris le calice plein à ras bord, l'alcool m'est descendu dans le gosier. Flamme ! Un feu de tous les dieux m'envahit, tandis qu'elle ne me quittait pas des yeux, plongeant la main dans son sac pour en retirer un livre qu'elle posa sur la table à la place du verre, où des nuées de mouches paraissaient vouloir couronner cette cérémonie nuptiale d'un funèbre concert. Je découvris alors la couverture noire portant mon véritable nom, sous un titre que je n'avais divulgué à personne depuis ma libération du camp : **Evangile du Jaguëy.**  
)

# *Traverser l'écho*

**d'une voix dans le canal, c'est se mêler aux vagues battant l'un et l'autre archipel dans les yeux de ma mère, qui allaient des rivages de Paros à ceux de Cuba. Cet immense va-et-vient de la mer serait l'écho de nos deux corps. J'étais ton Christophore dont les voiles cinglaient sous la folie de tes baisers ; tu étais mon Indienne arawak noire, aux yeux verts et à la chevelure blonde, rencontrée par mon ancêtre en compagnie de Colomb. J'étais une énergie qui confondait l'air et le feu, la terre et l'eau. Tu aimerais me voir courir nu sur le sable d'une plage grecque. A jamais tu saurais combien l'aède fait corps avec la mer et le soleil quand l'arc de sa vie lance une flèche depuis les Cyclades jusqu'aux Caraïbes. En quel recoin de ta mémoire se trouvent encore cette île où je t'ai connue, cette autre où je t'ai perdue ? Ne dis rien, c'est une trop longue histoire. Nous étions couchés sur le pont du yacht de ton père.**

*Loyola reste assis, la fumée du cigare se répandant sur son visage. Continue de lui parvenir le récit du vieux type au fond du canal ou dans les rues avoisinantes, on n'en est plus à ce détail près. Le monstre végétal me parlerait du rite *Abakwa* de Cuba, cérémonie secrète au cours de laquelle des esclaves déguisés en bêtes sauvages égorgaient un bouc au pied de son tronc reliant ciel et terre ; transe ancestrale venue d'Afrique, dont se sont inspirés les cultes à Dionysos pour les sacrifices propitiatoires et les danses qui furent à l'origine de la tragédie*

grecque. Et ce n'est pas tout. Le figuier sauvage me rappellerait aussi qu'elles étaient originaires de la haute-Egypte, ces pythies de race nègre exerçant leur art divinatoire avec les serpents, que des aventuriers venus de Grèce captureraient pour qu'elles rendissent leurs oracles à Delphes. Et l'histoire de l'Atlantide racontée à Solon, selon Platon, par les plus vieux sages du Nil. Et la villégiature des dieux grecs, d'après Homère, chez les faces brûlées de l'Ethiopie. Et les fables animalières de l'esclave Esope, directement sucées de la mamelle africaine...

*Loyola ne bronche pas. Il laisse la voix s'adresser à lui, tout en observant le bout rougeoyant du cigare se consumer dans l'obscurité. Quel sens pourrait avoir un tel roman ? Imaginons qu'il voie tout à l'heure Anatole grimper telle une mouche le long de la façade, puis bondir dans ce bureau comme jadis il pouvait le faire, avec ses allures de macaque n'ayant place dans aucune structure civilisée. Ensemble, se remémorant à quoi servirent leurs années de jeunesse, à quelle ultime destination ils voulurent consacrer leur vie. Ne serait-ce pas cela, le sens de ce roman ? Cet examen-là d'une conscience que, plus ou moins, chacun partage à chaque époque. Tout en disposant de peu de moyens pour l'exprimer. Oui, qui étaient-ils jeunes et qu'ont-ils accompli ? Quelle révolution ? La voix poursuit sa litanie, légère et indifférente ainsi que la fumée du cigare. C'était comme si toutes ces histoires faisaient partie d'un tourbillon de mémoire globale, dont avait hérité le Jaguëy. Le passé, le futur, il savait. Jusqu'à ma tenue blanche de prisonnier, sur l'île de Makronissos, qui ne serait pas éloignée de celle portée par les paysans **guajiros**, asservis aux plantations de la canne à sucre et du tabac, sur l'île de Cuba.*

Loyola sombre au fond d'un précipice, dans l'envoûtante clarté de l'antimonde. **El Abismo**, je m'en souviens, fut un sacré mambo chanté par Eva de Cuba. Les Grecs, d'autre part, pensaient que nombreuses étaient les routes menant aux enfers. Désormais l'aède y figurait en guignol, en figure de carnaval, en burlesque énigme morale. Occupait-il cet espace infernal où, selon certains, chuta Lucifer pour devenir le premier paria ? Comme son frère Prométhée, le sort d'Atlas était-il de subir à jamais le châtement réservé aux Titans par les dieux de l'Olympe ? Là-haut, dans le ciel noir, ne s'apercevait toujours pas la flèche de l'Hôtel de ville. Envolé l'archange terrassant le dragon !

*Enfin j'avais rejoint le coeur de l'esprit, de l'esprit qui romance. Bien sûr, j'étais incapable de relater dans le détail les innombrables épisodes*



mourus au cours de la guerre civile. Mais tout à coup, en plein camp, une idée me venait, que je gravais avec une patience obstinée, comme ( je l'apprendrais bientôt à Santiago ), l'avait fait l'un des pères de la nation cubaine - le seul propriétaire blanc de cette île aux confins du couchant qui eût jamais été membre de pareille société clandestine -, un certain Loyola, quand il scella naguère l'ordre de libération de ses esclaves nègres en signant cet acte officiel sur une même écorce de jaguëy, dans ses vastes plantations de la province Orientale vouées à la canne à sucre et au tabac.

*Loyola demeure immobile, tout en observant sa main tremblante faisant tomber scrupuleusement la cendre du cigare sur les touches de son portable Panoptic. Serait-ce pourquoi le texte, à ses propres yeux, déroule d'aussi imprévisibles volutes, comme si la machine était douée d'une vie indépendante, où par quelque magie s'infiltrait sans cesse la voix de l'aède ? Plus rien venant de lui ne pourrait le surprendre, même si du filet de fumée devait surgir quelque Indienne blonde à peau noire, elle-même occupée à la cérémonie de la cahoba, qui se mettrait à inventer des fables où serait passée en revue toute l'histoire des hommes depuis l'arbre des origines. Mais au bout de ses doigts, le rouleau de tabac était froid. Comme l'histoire des hommes, se dit-il. Notre Internationale ne s'en était-elle pas prétendue le dernier feu ? A nouveau son cigare se lève et, d'une chiquenaude, il en fait tomber la cendre, ou ce qui eût été la cendre, s'il ne l'avait secouée une seconde auparavant.*

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est naviguer vers l'au-delà de l'au-delà pour découvrir une île où l'Indienne blonde à peau noire se raconte l'histoire des hommes dans la fumée du tabac. Depuis son figuier tropical, rien ne l'empêche de voir l'autre rive des mers à l'Orient, traversant l'espace aussi bien que le temps. C'était bien le moins, se dit-elle, qu'Aristos Théokratidès offrît l'hospitalité de son yacht à ceux qui n'ignoraient pas combien la Grèce était un scandale ( une pierre d'achoppement, traduit-elle ) dans la délicate opération d'un partage du monde. Churchill prônait la solution Théokratidès pour un futur gouvernement qui ne devait pas trop afficher sa complète soumission à l'Alliance atlantique. Or, l'armée grecque dans son écrasante majorité – soldats comme gradés – manifestait autant de répugnance à pareille reddition, qu'elle avait exprimé d'héroïsme dans sa lutte contre l'occupation nazie. Staline, quant à lui, ne voulait pas de ce peuple rebelle, dont les soldats s'étaient organisés en conseils et menaçaient leurs anciens chefs. La flotte, l'aviation, la marine adhéraient au mouvement. Aussi grande était la perplexité chez les Occidentaux que chez les Russes. Toutes les brigades grecques postées au Moyen-Orient – dans l'attente d'un second front, qui ne s'ouvrait jamais**

**– furent dispersées par les Alliés, leurs membres parqués dans des camps ou, pour les plus récalcitrants, contraints à d’absurdes marches forcées à travers le désert vers la Mésopotamie. Pourquoi donc les brigades grecques avaient-elles été transférées à pied jusqu’à l’Euphrate, s’interroge l’Indienne des Caraïbes, si ce n’était pour y redécouvrir l’arbre des origines, celui du fruit défendu ?**

Grecque et judéo-chrétienne, biblique et philosophique, les deux traditions à la source des cultures occidentales ne frappent-elles pas d’une même condamnation la figure du voleur de feu ? L’ultime avant-garde artistique, sous la férule d’un Debord, ne réitéra-t-elle pas cette malédiction dont s’asphyxie le cerveau d’une civilisation ? De bonds en bonds, comme un insecte fou, Loyola court de son portable à la fenêtre du bureau. Promenant par la vitre un regard méfiant, ne suis-je pas une mouche prise dans plusieurs toiles en même temps ? La flèche de l’Hôtel de ville et son oiseau-serpent. L’unité primitive à jamais disloquée par l’archange faisant rendre gorge au dragon. Celui-ci dans la nuit n’avait-il pas lancé son signe en langage de flammes par la gueule de ses sept têtes ? Il faut capter un tel message, quoi qu’il puisse en coûter, c’est Anatole qui l’exige !

# *Traverser l'écho*

**d'une voix dans le canal, c'est voir la source de l'histoire où l'ange et le démon se séparent, au pied d'un figuier tropical. Nuit et jour à travers le désert j'ai marché vers l'arbre de Babel et les sources de vie transformées en puits de l'abîme. Pourquoi l'arbre se change-t-il en Tour ? Et la source en canal ? Dans le ciel du grand fleuve aux eaux rouges de sang, j'ai vu se dresser un dragon aux queues semblables à des serpents, qui crachait le feu par la gueule de ses sept têtes. L'ange pour fuir les flammes n'avait plus d'Orient, mais se tournait vers le chant venu d'un autre arbre aux extrémités du soleil couchant, sur l'autre rive de l'océan.**

Ainsi tour à tour, et sans laisser d'être l'aède, je prendrai voix de mes personnages incarnant ciel et terre, amour et haine. Victime et bourreau j'étais je serai depuis l'aube de toute histoire. Mais par quel miracle ce vieux communiste, pris dans les mâchoires de l'Histoire, n'a-t-il pas succombé au grand tourbillon du désenchantement mondialisé ? D'où vient-il qu'en lui n'ait pas chuté l'idéal ? Sans doute la réponse est-elle dans le chœur d'une voix dont je recueille ici les échos... Même si les nuages de l'écran m'aveuglent. Même si je sais qu'il faut en finir, car je n'y vois presque plus, la fumée d'un cigare de cette île envahissant l'air de traînées dansantes, pâles et ondoyantes comme les phrases d'un aède évoquant depuis l'abîme nul ne sait quelles origines lointaines, qu'en cette aube noire il m'est impossible de ne pas retranscrire au dernier étage de la tour Panoptic.

# ***Maiiak***

***Aède qui voyage dans les cieux, sur la terre et par l'entre-deux. Quiconque s'en avise peut à la fois vivre, mourir et revivre comme lui. Mais la plupart doutent et rient de l'aède. L'aveuglement, la surdité président en leurs cités. Comment son poème les atteindrait-il, puisqu'il n'est à leurs yeux qu'un démoniaque ?***

Selon la tradition religieuse que j'ai côtoyée durant nos marches forcées vers Bagdad, où retentissaient partout les *la-illaha-ill-Al-lah*, le Seigneur des Mondes avait paré le ciel d'étoiles pour protéger les hommes de tout Satan rebelle. Seigneur des cieux, de la terre et de l'entre-deux, Seigneur des Orient, comme dit un verset du Coran, protège-moi de mes démons !

***Quel était le démon de ton démon ?***

Nous rendons vie aux morts, affirme une autre sourate, qui parle d'un arbre au fond de la fournaise, dont les fruits sont comme des têtes de satans. Serait-ce du Jaguëy que parle le prophète ? Mohammad a-t-il vu, dans son voyage extatique par les déserts peuplés de djinns, les étranges fruits qui pendaient aux arbres à Santiago de Cuba ?

***Combien d'aèdes et de prophètes ! A chaque siècle on ne les veut ni voir ni entendre. Chaque nation nie les vérités qu'ils profèrent...***

« *Entrez, entrez, le spectacle commence, tous nos diables sont en place...* »

*Panoptic. Illusions d'optique et simulations acoustiques en tout genre.* C'est ce qui demain serait gravé en lettres d'or dans le marbre rose du hall d'entrée, s'il devait jamais y avoir un demain. Cette nuit, il m'a fallu un petit moment pour mettre au point le tir, et je suis devenu meurtrier. La mouche, une simple mouche au coeur de la cible. Ne lui ai-je pas rendu service, à ce vieux type ? De toute façon, chacun le croyait mort depuis longtemps. Et puis, les vivants ne sont-ils pas tous des squelettes en livrée ? Après le crime, on ne réclame pas grand chose, juste un peu de lumière pour survivre. Oublier. Ne plus voir ces taches noires qui envahissent votre champ visuel tandis que le monde est pris de vertige. Une seule d'entre elles ! Je donnerais tout pour qu'une seule de ces mouches me comprenne et que ce building cesse de vaciller. Toi par exemple, qui te remets à battre des ailes contre la vitre et rêves que vienne enfin le nouveau jour. Aucune lueur matinale n'éclaire la fenêtre où court ma complice velue. Ma chère petite *ghostwriter*. C'est à elle que j'adresse mes confidences. La meilleure épitaphe que puisse mériter un homme, n'est-ce pas d'avoir accompli des exploits audacieux pour la vérité, malgré la haine des puissants ? Je n'entends pas ce que signifie ton bourdonnement sarcastique. Voudrais-tu te diriger vers les deux photographies au mur ? Mon père et son air bizarrement indien dans cette pénombre, l'œil allumé de son ivresse coutumière par quelque biture au rhum Evangelista. Ma mère, lèvres ouvertes, le sourire de celle à qui l'on vient de raconter une bonne blague, l'œil caché par une mèche de sa crinière folle. Mais, après tout, peut-être ne rit-elle pas ? Quelque chose a pu l'effrayer. Est-ce de l'humour, ou la panique, dans son iris ? La photo cache plus de choses qu'elle n'en révèle sur les origines de ma vie. Qu'en penses-tu, la mouche folle ? Quant à moi, je me sens trop cubain pour ne pas rire de cette situation. La *risa cubana* de mon père, une houle qui vous secoue de la tête aux pieds. Bon. Je ne dirai pas toute la vérité, mais tout ce que je dirai sera vrai dans ce roman. C'est bien le moins que je doive à mon père, lui dont j'ai reconnu le visage au miroir des toilettes cette nuit. Dès ce moment, j'ai su que les choses ne tournaient pas rond. Dans les waters, l'eau de la chasse refusait de s'écouler, puis elle se mit à tourner à l'envers, comme si nous étions sur l'autre hémisphère. A tout hasard, j'ai relevé le couvercle du réservoir. Il s'y trouvait une bouteille de rhum Evangelista, dissimulée dans un

sac en plastic, au millésime de 1953 ! Il m'a fallu quelques heures pour écluser cet élixir, planqué là par le Vieux pour je ne sais quelle occasion. Tu peux m'expliquer ça, la mouche ? On disait de Jésus Evangelista, pour donner une idée de son pouvoir et de sa fortune, qu'il était si grand que, d'une main, il pouvait toucher l'Orient quand de l'autre il touchait l'Occident, tandis que sa tête cognait les étoiles. Celui par qui tout arriva. Qui acheta - gagna - ma mère à la roulette, avant qu'elle ne rencontre mon père, alors qu'elle avait emmené dans ses valises un certain aède grec. Un homme capable - sans vouloir t'offenser - du jour au lendemain de transférer cet immeuble sur un autre continent, comme on chasse une mouche. Pardon, chère compagne. Mais dis-moi, le patron de la Panoptic avait-il songé à la malédiction quand il conclut son pacte avec le diable, il y a cinquante ans, sur le cimetière indien de Baracoa ? Chaque squelette y était, selon mon père, orné d'un collier de coquillages à dents de jaguar et muni d'une conque marine destinée à propager dans l'au-delà le chant des morts. Toi qui t'y connais, qu'est-ce que tu en penses ? Au pied de la Tour passe encore, de temps à autre, le cortège de Jésus Evangelista. Au nombre des voitures, je sais quand il parade en tant que Président et quand il se laisse emmener comme prisonnier vaincu. C'est alors l'armée de tes soeurs qui vrombit à sa suite. Lorsqu'il s'agit de l'homme régnant sur son empire, du propriétaire de la Tour, il m'adresse un salut négligent de la main sortant d'une vitre blindée à l'arrière de sa limousine, et son bras fait encore le geste de chasser un insecte invisible. Quand il s'agit du condamné, j'entends sa prière monter vers moi depuis un fourgon escorté de vos nuées noires. Puis le magnat revient lavé de tous ses crimes, debout les bras au ciel dans sa jaguar blanche décapotable, une main touchant l'Occident, l'autre l'Orient, son front bousculant l'ordre des étoiles. Entre deux défilés, passe dans les nuages le visage d'une jeune femme blonde née en Grèce, brutalement disparue à Cuba. Quel rapport avec les mouches ? Oui, quel rapport. Si l'on pouvait traduire vos messages, combien de phénomènes étranges verraient leur élucidation ! Dans tous les cas, il est clair que, par ces passages, le Vieux me laisse entendre qu'il faut lui ouvrir la porte de cette histoire et lui accorder la place qu'il mérite. Ce n'est pas ton avis ? Non, ne réponds pas tout de suite. On verra plus tard. Pour l'instant, je préfère oublier cette momie dans son coffre-fort.

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Rien ne t'oblige à prendre au sérieux le contenu de ce carnet quand tu l'ouvriras, en pleine lumière du jour, au lendemain de ton cinquantième anniversaire. Il peut être l'œuvre d'un plaisantin, voire émaner de la concurrence. Elles ne sont pas rares, les officines où se trafiquent biographies mensongères et faux témoignages en tout genre. Je te prie donc de croire à ma réalité comme à celle d'un personnage de roman, qui aurait connu le Quartier Général de l'Agence à Langley aussi bien que celui du KGB au numéro 2 de la rue Loubianka. Si tu dois engendrer un jour quelque création, que ce soit à partir des ténèbres profondes ayant servi de matrice aux illusions du dernier demi siècle. Toi-même y as connu les premiers émois de la vie. C'est la voix de l'histoire universelle qui parlait dans le ventre de ta mère. Une certitude absolue de ce que tu es se projette encore sur la paroi de ce ventre, depuis le fond d'un abîme effrayant. Comme le voyait notre aïeul Vissarion Bielinski, l'art extrait l'or du réel et le refond en formes nouvelles. Rappelle-toi de Pouchkine, lorsque son Eugène Onéguine lui apparaît en visions confuses, et qu'à travers un cristal magique il voit se dessiner les contours de son roman. Si complexe est la réalité que j'ai pu nouer un lien d'amitié avec Allen Dulles, au procès de Nuremberg, en me faisant passer pour expert en psychiatrie, quand mon vœu le plus secret n'était autre que d'un jour pouvoir témoigner de tout ce que j'ai connu dans la peau d'un ingénieur des âmes, selon la formule de Lounatcharski. Sais-tu que Moïse Evangelista, naguère à Saint-Pétersbourg, s'éprit d'une fille des Bielinski dont il eut un fils – mon père ? Et devines-tu quelle tapisserie naîtrait à la lumière du jour si tu pouvais entrecroiser les liens de sang qui depuis l'aube des âges font la trame de nos destins déchirés ?*



# Maiak

## AU MUR DE LA TAVERNE,

*Sous les regards de haine et de mépris venus du comptoir, le vieillard que je suis fixait l'image rouge du calendrier, cet ange agenouillé d'Ulysse Lévine, un genou replié par humilité, les traits d'Olympia Théokratidès l'année 1929. L'histoire de ce siècle tenait comme une vague dans les yeux de celle qui serait la mère d'Aurore, fécondée par un guerrier scythe en pantalon de buffle. A l'intérieur de cette vague (Eva m'avait révélé que son père était un Bielinski), bruissaient les ressacs d'une histoire accordant à ce siècle l'éphémère existence d'un songe privé de sens. On était encore loin du basculement de l'aube, mais l'alcool et la fatigue avaient eu raison de mon regard lucide. C'était bien la scène du village de Petrodvorets qui m'apparaissait sur ce chromo délavé par les ombres et la fumée. Dans un coin du tableau le bulbe vert et or d'une église partait en torche rouge et je le reconnus avant même qu'il ne fit souffler un vent de fraîcheur marine dans le café.*

*— Je suis le dernier Tsar de toutes les Russies ! clama-t-il à la ronde en poussant la porte.*

*Vêtu d'un long paletot sombre, caisse de violon sous le bras, le vieil homme aux cheveux de steppe enneigée traversa la cohue pour se diriger vers ma table, me considérer longuement en silence et m'apostropher de cet accent qu'il ne pouvait avoir perdu.*

*— Eh bien ! Vous avez terminé le scénario, cher Monsieur ?*

*Dans les yeux de Bielinski brillait l'ombre d'un personnage absent. Il tourna la tête et demeura plongé dans la contemplation de l'icône.*

*Grâce à une pièce de cinq francs, la supplique de Johnny partit pour un nouveau tour, comme la grande roue de la fête foraine où j'avais suivi tout à l'heure, jusqu'au labyrinthe aux miroirs, une jeune femme en imperméable noir.*

## ***Certes ! Ce sont là des signes...***

*« Ne craignez rien, Messieurs-dames, laissez-vous tenter même si les tours de nos artistes vous paraissent absurdes, tout se passe comme prévu au grand cirque d'Eva de Cuba ! »*

L'homme qui était mort but une large rasade et reposa son verre de rhum. Les souvenirs bourdonnaient en lui telles des mouches qui ne vous laissent jamais en paix. Il posa sur la ville un regard nu... Comme ce monde semblait étrange et lointain ! Tant de cyclones avaient surgi, pour dévaster tant de villes, ici et ailleurs... Combien de séismes et d'ouragans dans l'esprit d'une civilisation, depuis qu'y avait fait fortune l'idéologie de la dérive, propagée par de jeunes bourgeois bohèmes ayant si peu quitté leurs cafés de Paris ! De toujours les rues furent ton seul refuge. Nul ne peut comprendre leur magie, qui n'y ait flotté comme une épave sur l'écume des marées nocturnes. Ainsi, l'homme avait-il erré par des ruelles éclaboussées de visions du passé qui dansaient devant ses yeux tel un essaim de mouches venu des temps les plus anciens. Elle avait vu, et bien vu, la sorcière assise à la terrasse d'une taverne sur la plage de Naoussa... Le yacht de son prétendu père était à l'ancre dans le vieux port. Il conduirait bientôt un déjà vieil aède grec sur des traces ancestrales au-delà de l'océan. Même si ce yacht n'était qu'une chimère du même bois que la barque d'Ulysse, il fallait croire à ce trompe-l'œil ainsi qu'aux caravelles ayant naguère emporté mon aïeul vers ses Isles fortunées...

Si l'on n'ignore pas que l'aventurier d'origine génoise, connu sous le nom de Cristobal Colon, portait dans sa patrie natale celui de Columbo, peu savent que ce patronyme avait été lui-même inventé dans une taverne de Colymbythres, non loin du petit port de Naoussa, sur cette île des Cyclades où se dressait un figuier tropical pareil à celui que le futur amiral de la mer Océane découvrirait lors de ses premiers pas sur une plage des Caraïbes. La taverne appartenait à un certain Théokratidès. Parmi les hommes de l'équipage, il y aurait un officier basque de la famille des Loyola, de même qu'un frère du banquier juif Evangelista. Quand il s'agirait de ramener en Espagne un premier lot d'indigènes emplumés, l'un et l'autre feraient assaut de courtoisies auprès de Sa Majesté très catholique, pour s'assurer la charge d'une mystérieuse Indienne blonde à la peau noire et aux yeux verts, parée d'un collier d'or à dents de jaguar.

( Ce n'est guère mon rôle de faire ici le récit d'une rencontre avec le magnat du pétrole Aristos Théokratidès, comme si j'étais le narrateur d'un quelconque roman. Son navire de plaisance revenait des rivages de Colchide et faisait escale aux Cyclades avant de lever l'ancre en direction des Hespérides pour gagner ce qui était à mes yeux le jardin des Pléiades. Voilà ce dont il m'importe ici de témoigner : du miracle aux aguets sous les trivialités de la vie réelle. Que le propriétaire d'un yacht battant pavillon grec eût jugé nécessaire, peu après la mort de Staline, de s'en aller croiser sur les côtes géorgiennes, patrie du Petit père des Peuples, voire d'y mener pèlerinage au village natal du grêlé Joseph Djougachvili, afin d'y nouer quelque affaire secrète et juteuse avec les camarades, pour ensuite hisser la voile vers une île tropicale où l'appelaient de tout autres combines, c'est ce que je laisse à d'autres le soin de transformer en littérature. Ces péripéties vaines pourraient bien n'avoir jamais existé, si ne les avaient transfigurées, dans le regard d'une femme, deux mers où je sombre à jamais. )

La première parole était déjà mondiale... *Quel fou, quel preux, quel saint, quel martyr, quel élu d'un autre temps ; quel aède, quel barde, quel troubadour, quel ménestrel fut-il damné pour crime de ces mots, salués par l'aubade des oiseaux de l'aube ? Loyola sursaute en découvrant ces mots, hier encore pour lui dénués de sens. Toi, pendant ce temps-là, tu caramboles dans mon bureau de mur en mur, un coup d'ailes te projetant depuis la vitre noire vers la photographie d'un homme et d'une femme que je n'ai jamais connus, tu le sais bien.*

*Pour que se manifeste à moi l'esprit de ma mère, il suffit d'allumer un autre cigare. Je vois alors son visage m'apparaître et elle parle. Qui croira cette histoire, sourit-elle avec une tristesse infinie. Qui croira qu'un homme rencontré dans les Cyclades peu avant de connaître ton père aux Caraïbes, qui croira que cet homme, cinquante ans plus tard, te raconterait notre vie juste après sa mort ? Et pourtant, poursuit-elle dans un souffle me faisant croire qu'elle-même expire une bouffée du cigare, il n'est pas douteux que certaines légendes communes aux îles tropicales et à la mythologie grecque font du ficus un lieu propice aux va-et-vient de l'espace et du temps. Ses racines, continue-t-elle avec lassitude, capturent des images lointaines que ses lianes sont capables de ranimer dans l'esprit qui a la folie de les solliciter. Le sortilège est tout simplement provoqué par la présence d'une divinité féminine invisible, emprisonnée dans le tronc de cet arbre. Oui, qui croira jamais cette histoire, sourit ma mère de ses yeux de nymphe.*

Ma mère. Sa disparition mystérieuse à Cuba.

*D'ordinaire, et sans trop de peine, Loyola convoque aussi l'esprit de son père, l'un et l'autre dansant à leur guise autour de lui. Elle, la blonde Aurore Théokratidès aux yeux verts, fille du grand Aristos écumeur des mers, et cet Abel de Loyola, rebelle barbu des Tropiques. Sans savoir pourquoi, il voit parfois son père déguisé en jaguar et se tait alors, cherchant à capter leurs voix qui s'emmêlent dans la fumée du havane ( jamais de grande marque, plutôt l'un de ces tabacos à un peso vendus au coin des rues ), comme sortaient jadis les esprits du rouleau de tabac lors des cérémonies ancestrales de la cahoba, telles qu'elles furent découvertes il y cinq cents ans sur l'île où il est né voici juste un demi-siècle.*

*« Ne crois pas que je sois seulement ta mère, mon petit, je suis Eva la mouche mère de toutes les aurores, infiniment légère d'amour au-delà de la mort, mais tu es le seul que j'inviterai sans billet d'entrée ce soir à mon grand cirque. »*

*Tout un chacun n'est-il pas le meurtrier d'un aède qu'il portait en lui dès avant sa naissance et dont le chant, s'il avait pu se déployer, nous ferait vivre dans un autre monde ? Loyola voit toujours s'inscrire sur l'écran, parmi les volutes bleutées, des phrases qu'il n'a pas voulues. Tout un chacun n'est-il pas cet aède ayant lui-même armé le bras du crime ? Tout un chacun n'est-il pas écartelé entre le sommet d'une tour d'où part le coup mortel et des bas-fonds jouissant de cette extase ? Tout un chacun n'est-il habité d'une telle voix double ? Et celle ci n'est-elle pas toujours traversée d'un fleuve de sang ?*

Mais il ne se passe rien dans ce roman !

*Il ne se passerait rien si tu n'étais là, ma chérie... Avec ton flair pour les paperasses, tu es tombée pile sur les archives posthumes de mon père, cette collection du bulletin **Potlatch** où dépasse un tract jauni, daté du jour même de ma naissance, le 16 juin 1954. Les chiures de tes congénères, en un demi-siècle, n'ont pas trop effacé des insultes qui s'adressaient autant à cet aède qu'à tout artiste ou poète vivant de cette époque. « Il ne faut pas demander seulement du pain, mais des jeux ». Bien sûr, bien sûr, « ce n'est pas la question des augmentations de salaires qu'il faut poser », car « le vrai problème révolutionnaire est celui des loisirs ». Quant*

à ce tract qui me tombe sous les yeux comme une douteuse carte d'anniversaire, il se termine par un appel à « la guerre civile portée dans les pays asservis d'Amérique centrale », encourageant pour ce faire tous les volontaires d'Europe ! J'ai cru entendre retentir le rire du vieil Evangelista et de son comparse, Aristos Théokratidès, dont on sait qu'ils subsidiaient en douce le clandestin périodique. Il n'était certes pas sans intérêt, pour le futur général stratège de l'armée du Négatif en Europe, de compter dans les rangs de son Etat-major un rebelle métis au sang chaud, né sous le même soleil que Paul Lafargue et prompt à croire aux esprits, mais susceptible d'apporter une touche d'exotisme tropical à leur nouvelle Internationale. Même si mon père passerait déjà l'arme à gauche la nuit du 26 juillet 1953, lors de l'assaut de la caserne Moncada.

Tiens, voici que ton vol me fait penser à une sonate pour violon solo de Béla Bartok. Non moins que les musiciens, peintres comme écrivains de tous bords étaient alors hais par les apôtres de cette moderne Internationale, qui exigeaient la mort de l'art pour préalable à la Révolution dont ils proclamaient l'imminence, à condition qu'elle adoptât pour unique programme celui de leur prophète, à savoir une **construction ininterrompue de situations**. Mais n'est-ce pas l'exact programme de la tour Panoptic ? Le monde à venir comme un Grand Casino, ma mère gagnée à la roulette par Jésus Evangelista sur une table de jeu de Baracoa : c'était préfiguré dans la revue **Potlatch** ! Bien sûr, c'est une hypothèse que je hasarde, mais au point où nous en sommes. Car, à ce jour, nul autre qu'Anatole n'a osé mener l'enquête sur les conséquences réelles de cette idéologie. Une enquête qui ne lui a guère porté bonheur.

Solitaire dans un bureau désert, je m'abandonnais à des souvenirs de mon père qui deviendraient aussi les nôtres, quand je t'ai entendue rôder du côté de la bibliothèque. Sur quelle reliure d'un autre âge as-tu passé la nuit, toi qui m'as ramené ces fadaises en mémoire ? Tes vagabondages viennent se poser à la frontière entre songe et raison, découvrant une mer à l'horizon de Bruxelles. Si verte, malgré le noir ! Il doit y avoir bien du plaisir, pour les os d'un aède au fond du canal, à voyager vers cette immensité où il aura toute l'éternité pour embrasser à loisir les grands yeux de ma mère... Comme avant le 26 juillet 1953 !

*Les oiseaux des Cyclades y répondent à ceux des Caraïbes et leurs appels autour d'un yacht il y a cinquante ans rendent le son d'une plainte ayant accompagné trois caravelles voici cinq cents ans - mêmes appels que ceux perçus par Ulysse en route vers les pommes d'Or des Hespérides, même plainte que celle ayant guidé Jason vers la toison d'Or de Colchide. Pommes et toison qui nous ramènent à la conque marine, celle de mes propres origines, dans un immense bureau vibrant de fantômes n'ayant pas perdu leur voix. Mais tu connais les gens. Si l'on s'avisait d'en tirer matière pour un livre, ils auraient tôt fait de juger cette histoire sans queue ni tête. Quoi ! L'aventure d'un aède grec, ayant traversé le siècle vingtième, où se découvrirait une équivalence du **cosmos**, du **mythos** et du **logos** ? Indigne des magazines contrôlés par la tour Panoptic ! Une **cosmomythologie** portative sous forme de racontars nés du crâne d'un mort ? Et en sept volumes, s'il vous plaît, autant qu'il y a d'étoiles dans la constellation des Pléiades... Eh oui ! Cela fait près de vingt ans que la Tour fournit l'axe d'un cycle romanesque non enregistré dans les mémoires. Et même si nous contemplons la ville depuis son dernier étage, impossible d'expliquer la destination de cette gigantesque pierre tombale, dont le succès tient à ce qu'elle vend les meilleurs systèmes susceptibles d'améliorer l'image d'autres cryptes verticales, elles-mêmes ayant pour vocation d'assurer à la religion Panoptic une apothéose mondiale.*

*( L'évangile du Jaguëy fut donc écrit l'instant d'une éternité. O Jaguëy ! semence devenue poème, arbre chantant, chantant doucement l'histoire d'Eva de Cuba. C'était il y a cinquante ou il y a cinq cents ans, pour ne pas dire il y avait cinq millénaires. Ce sera demain. C'est en train de se passer dans les volutes bleues d'un cyclone unissant l'archipel des Cyclades à celui des Caraïbes. Le Jaguëy parle en langue d'évangile pour dire à tous les chaos du cosmos que ses lianes et ses racines ont engendré l'oiseau-serpent des origines. L'homme qui était mort n'avait pas oublié la semence des mots qui lui explosait toujours dans la tête après le coup de feu fatal, parole rythmée par la danse des Pléiades. C'était comme s'il avait parcouru l'univers dont la moindre sphère gravitait au plus intime de lui-même. Longtemps après sa mort, l'arbre lui avait parlé. La mélodie de sa voix était douce comme le murmure de celui qui parle dans un rêve. )*

## Le Jaguëy parle par ma voix.

Voulez-vous que je mêle à plaisir les espaces et les temps, les pays et les mondes ? C'est un Indien des Caraïbes, n'ayant pour toute parure qu'un collier d'or à dents de Jaguar, qui se réveillerait au sommet d'une tour inconnue. Ainsi serait-il vêtu que l'une de ses aïeules parut aux yeux des découvreurs du Nouveau Monde. Mais quel rapport entre ces indigènes *arawaks* et l'un des managers de la tour Panoptic ? Admettons qu'il arbore une chemise de lin blanc, une *guayabera* comme on en voit encore à Cuba, dont la poche de poitrine, juste à l'endroit du coeur, abriterait un fragment de journal datant de l'année précédant celle de sa naissance.

### *26 de Julio 1953*

Au cours de son enfance, il avait un peu connu cette île plate ( si l'on exceptait la chaîne des montagnes orientales, où s'était caché son père ) en forme de crocodile, avec ses écailles vertes et rousses, la canne à sucre et le tabac. « *Hay mani ! Buen mani !...* » Cette chanson des rues de Santiago demeurait en lui. Cri rauque, parfois suraigu, poussé par les marchands ambulants de cacahuètes grillées, dont l'écho lui était revenu cette nuit. Deux hommes, dont rien dans l'apparence ne trahissait le moindre rapport avec l'île, arpentaient le canal en vociférant cette rengaine à trois notes, ombres mouillées qui semblaient se mouvoir sans corps. Cela paraissait déjà si loin... Si ses souvenirs étaient exacts, il se trouvait pieds nus sur l'esplanade en bas de la Tour quand il entendit le cri, lancé d'une voix de chanteur d'opéra par le plus grand des deux ivrognes, et celui-ci lui tendit un modeste cornet de *mani*, roulé dans le morceau de journal que recueillerait sa poche de poitrine.

### *26 de Julio 1953*

Le Jaguëy parle par ma voix, répéta l'homme du dernier étage, on se demande pourquoi. Sa main droite venait de chasser machinalement la mouche qui lui chatouillait l'oreille, alors qu'il se trouvait écroulé sur son bureau d'acajou, l'une de ces mouches invinciblement attirées par les êtres humains comme si déjà elles en sentaient le cadavre. Était-ce voulu par la mouche ? En sourdine, se jouait *La jeune fille et la mort*, un quatuor de Schubert, qui murmurait en lui la voix jamais entendue de sa mère. Vous réclamiez une histoire ? Une histoire convenant à ces petits romans convenus, convenables et conventionnels, n'attisant aucune haine parce qu'ils noient le conflit social dans un joli flou artistique ? Eh bien, vous allez être servis par la grâce d'une mouche erratique dont il serait vain de narrer le périple depuis un tas d'ordures envahi de mouettes aux abords du canal jusqu'au sommet de cette tour, où sa mission proprement angélique était de tirer du sommeil

notre brave Juan-Luis de Loyola. Car il fallait bien clore ce chapitre et se tourner vers le futur. A commencer par la grande finale de ce soir. Maître d'oeuvre des changements stratégiques, Loyola devait y lancer la nouvelle plate-forme Panoptic, destinée aux jeux à domicile. Un centre multi medias pour toute la famille ! Révolution rendue possible grâce aux capacités accrues du processeur...

Aïe ! Une brûlure au moment de se lever du fauteuil imitation Louis quelque chose, méchante piqûre au pied que distrait de l'homme l'envol de l'insecte vers la vitre noire. En boitant Loyola suit la mouche et tombe sur le reflet de son masque blafard. Je ne me regarde plus dans une glace de peur d'apercevoir mon vrai visage, celui d'un mort qui se survit tant bien que mal, s'use de ne plus penser à rien de vital. Pourtant, cette fenêtre vient de me renvoyer l'image de celui qui passe pour toi au grand cirque de la vie sociale...

« *Approchez, Mesdames et Messieurs... Entrez donc sous notre chapiteau. Venez acclamer les saltimbanques de la tour Panoptic ! Clowns et jongleurs vous ouvriront les portes du rêve, dompteurs de fauves et magiciens vous feront entrer au royaume des merveilles...* »

Debout contre la vitre du dernier étage, Loyola pose le front sur la buée d'une aube qui ne se lève pas. Ses doigts écartés griffent la surface froide. J'ai conçu ma vie comme un jeu de massacre à cette foire, où ma propre tête était la première cible. Ma tête : laquelle encore ? Aïe ! Cette algie - pour parler àède grec - ça vient du pied, ce n'est pas grave. Petit élancement nerveux qu'aurait à peine remarqué mon père, un certain 26 juillet 1953.

En souvenir de cet homme - qu'il n'a pas davantage connu que sa mère - Loyola se dirige vers le meuble à musique ( non pas le dernier cri des gammes Panoptic, mais un tourne-disques du temps de son adolescence ), et pose un antique microsillon couvert de griffes - une compilation de Mahler -, attendant que l'aiguille lui fasse crachoter les premières mesures de *Résurrection*, avant de reprendre son guet.

La brume grise du canal s'était épaissie, concentrée, pour acquérir la compacité d'une nappe flottante que Loyola voyait ramper sur l'esplanade au pied de la tour. On devinait à peine le haut bariolé du chapiteau forain dressé là pour de prochaines festivités. Aïe ! Toujours cette piqûre... Un clou dans la chaussure ? Est-ce d'avoir parlé du pied de la tour ? Tout est devenu possible et rien ne me laissera distraire de l'accomplissement d'un destin tracé voici cinquante ans.

### *26 de Julio 1953*

Sans souci du qu'en-dira-t-on, l'homme ôta son soulier verni pour se masser la racine endolorie. Juan-Luis de Loyola, c'est toi, tu te rends compte ? Pas seulement toi, bien sûr. Il y a tous les autres ( combien d'autres ! ), dont je devine à peine les traits qui fuient dans le canal, je voulais dire ce miroir. S'il faut y retrouver aussi l'image d'un aède, mieux vaut encore tenter d'inscrire sa vie et sa mort sur les pages d'un livre. Sa vie qui me ramène à celles de ma mère et de mon père, il y a cinquante ans. Sa mort dans ce canal où les vagues de la mer jouaient pour la mémoire de ton père et de ta mère une partition de Schubert ainsi que la deuxième symphonie de Mahler, la mer et Mahler en même colère se ruant au fond d'une



caverne pour s'y apaiser dans un commun murmure, dont leurs voix déchirées ne pourraient jamais être captées par tous les radars de la tour Panoptic.

Loyola porte une main contre son coeur.

Si cela ne tournait pas rond pour lui ce matin, s'il n'avait pas vraiment fermé l'œil dans son bureau du dernier étage, si tout s'était enchaîné d'une manière à ce point irréaliste qu'on ne voudrait pas du récit de sa nuit pour le plus minable des prix littéraires, c'est qu'il y avait toujours dans la poche de sa chemise, à l'endroit de la poitrine, un fragment de journal qui lui incendiait le coeur. Oh ! quelques lignes, à peines lisibles, sur un vieux papier jaunâtre, avec des auréoles d'un brun pâle comme du sang décoloré.

### *26 de Julio 1953*

Les spots éclairent le visage en noir et blanc d'une femme étalée contre le mur et je ne perçois plus l'éclat de son regard... Tout ce qui me reste d'elle, dont je n'ai jamais senti le parfum de jasmin promis par cette affiche à la gloire de Noé, pas plus que je n'ai entendu sa voix me chuchoter une caresse au creux de l'oreille. Est-ce normal cette brume dont s'emplit soudain la pièce ? Il paraît que, dans son jeune âge, ma mère aurait participé aux premières dérives situationnistes à Paris... Faut-il donc vraiment faire semblant que s'accolent toutes les pièces du puzzle pour cracher un roman ? Dehors, toujours la nuit, malgré l'heure. L'écran me ramène à je ne sais trop ce que je cherche. Lui seul invente un vrai miroir à toutes ces folies. L'aède nage-t-il dans un tel brouillard, au fond de son abîme ? Est-ce bien lui qui me dicte les mots de cette histoire ? Non, ce n'est pas vrai... Chaussure ainsi que chaussette Hermès ôtées, ce truc noir au talon... Sautant à cloche-pied, l'homme bat en retraite vers le fauteuil Louis machin.

Quelque chose avait dû se passer au cours de cette nuit - mais quoi ? - pour que Juan-Luis de Loyola se réveille avec une épine d'oursin plantée dans son pied gauche. Non pas la simple douleur pouvant résulter d'un caprice quelconque des neurones, mais, à bien y regarder, un picot véritable à la pointe apparente et qui commençait de s'enflammer. Si les membres du Conseil d'administration le voyaient, patte à l'air posée sur l'acajou verni !... Réveillé, c'était beaucoup dire, l'*ethical & esthetical expert* de la tour Panoptic n'ayant pas vraiment fermé l'œil au cours de ces heures tragiques. Il s'était peut-être assoupi à son bureau, devant un écran lumineux l'ayant bercé des images d'une femme blonde en robe rouge dansant au pied d'un figuier tropical avec un corsaire noir qui brandissait au ciel une conque marine au rythme de *Chango*, l'antique rengaine populaire d'Eva de Cuba, dédiée à ce dieu ou ce diable dans la Santeria cubaine. Elle tourbillonnait comme une flamme sur fond d'horizon nuit, frôlant des lèvres son torse d'athlète avant de lui souffler un baiser qui murmurait le slogan du nouveau parfum Noé. « *Mâle d'Aurore, j'adore !* » disait une voix sensuelle travaillée par ordinateur, et les premiers rayons de l'aube illuminèrent le jeune couple quand il s'enlaça. Loyola grimace un sourire. Pourquoi désespérer ? Ce clip sacralise les épousailles entre Panoptic et Noé. Physique et chimie planétaires dans le même brasier. Tant de commentaires en sens divers, habilement encouragés, qu'il est devenu référence universitaire. Car, une fois le jour levé, le couple délacé, l'actrice blonde esseulée

sur la plage - Vénus retournant à l'écume - n'a plus qu'une conque marine pour souvenir du corsaire noir, qui se rappelle à elle par une mélodieuse incantation musicale mêlée aux roulis de la mer ; la voix de l'homme surgit du téléphone portable en forme de coquillage, et nos amoureux s'unissent à l'éternel dans les vagues marines. Loyola se redresse contre son dossier. D'un mouvement acrobatique, il pose le pied nu contre la surface de l'écran, les orteils en palmiers sur fond d'une plage caraïbe.

### **26 de Julio 1953**

Usines en Chine, bureaux en Inde, siège à Bruxelles. Création du cirque : Santiago de Cuba. Valeur spectaculaire, angoisse du statut social, image aux yeux des autres, moi je connais pas, se dit-il en ébouriffant une chevelure devenue célèbre au fil des émissions télé-réelles.

Ce jour n'en serait pas un comme les autres, soit ! Que le soleil se lève ou non, qu'importe ! De toute manière, aurait lieu la grande finale du jeu situationniste *Les Douze Dieux de l'Olympe*. Mais une épine au pied ça vous gêne la vie... Performances accrues, délestage des charges patronales, dégraissage conjoncturel, dégonflement des effectifs surnuméraires... Tout ça ne serait rien s'il n'y avait en outre la conjuration sadique des oursins. C'est quoi, cette épine au talon ? Soudain, ça lui revient, déjà si loin. La plage de sable aménagée sur une rive du canal en bas de l'esplanade, ce décor exotique imaginé pour dorer l'image de la ville, au cours de la nuit Loyola s'y était promené pieds nus, franchissant la déclivité de béton barrée par une chaîne qui descendait en pente douce presque jusqu'au niveau de la surface des eaux, si claires sous la lune qu'il pouvait admirer au fond la couleur vive des coraux. C'était juste après avoir envoyé l'aède boire son bouillon de minuit. Oui, cet irrépressible besoin d'aller y voir sur les lieux du crime. Un petit vent soulevait des vagues au-dessus du débarcadère pour péniches, et Loyola découvrit un banc de poissons des îles scintillant par saccades entre les herbes tropicales. « *Hay mani ! Buen mani !...* » La voix des deux ivrognes et leur cornet de cacahuètes. A cet instant survint le grondement des lames comme quand elles s'abattent sur les rochers du Malecón, truffés de ces bestioles à picots dont l'une avait dû le gratifier de son dard venimeux, qui faisait une auréole rouge à mesure que les ongles de ses pouces tentaient d'extraire du talon meurtri, posé contre l'écran sur son bureau d'acajou verni, le résultat d'une promenade somnambulique. Sans savoir pourquoi, Loyola pense à son vieux pote Anatole, au temps des interminables dérives le long de ce canal, qu'il avait évoquées dans son *Hymne pour une ville sans fleuve*. N'était-il pas le digne petit-fils de l'aède Atlas ? Tous les événements de cette nuit me renvoyaient par bribes les souvenirs d'anciennes déchirures que tu croyais enfouies sous des protections illusoire. « *Mêle d'aurore, j'adore !* » C'était bien de lui, quand notre vie nocturne se consumait d'une manière qui était aux autres incompréhensible, et qu'il vous serinait ses théories loufoques selon lesquelles *Maldoror met à mort la métaphore*. A cette époque où nous errions dans la banlieue du monde, pouvions-nous croire que la vie se résumerait un jour au négoce de babioles en tous genres, dont la circulation planétaire, à vitesse de la lumière, serait la raison d'être même de cette Tour ? Milliards de bibelots

d'inanité sonore dont l'attrait résidait hier dans l'inutilité parfaite, aujourd'hui dans la parfaite nocivité. Au coeur desquelles images et paroles en pagaille, inondant ces régions du cerveau qui étaient autrefois nécessaires pour enregistrer le mémorable. L'oubli serait notre passion dominante, selon la formule d'un certain Guy Debord... Trente ans plus tard, je suis devenu le pitre officiel de la Panoptic, tandis qu'Anatole a fait un bond de bête carnassière hors de la cage aux fauves. Bond de Jaguar, bond de Jaguëy. Mais qu'est-il allé foutre à Cuba, si c'est là que se perd sa trace, du côté de Guantánamo.

Les pistes sont d'ailleurs brouillées. Certains prétendent qu'on aurait retrouvé des documents le concernant, rien moins qu'au siège du Parti communiste français. Qui veut-on désorienter ? Bien sûr, les staliniens avaient publié le récit de ses premières aventures. Mais j'ai de bonnes raisons pour croire que mon *alter ego* s'est fait embourber ici-même, à Bruxelles, quand une limousine particulièrement situationniste à cocarde étoilée s'est pris dans le pare-brise *Pleine lune sur l'existence du jeune bougre*.

A mesure que les amis meurent, des ennemis surgissent qui prennent la relève. Quelle relève ? Quand viendront-ils, ceux qu'à nouveau nous appellerons frères ? Quelles racines, quelles semences nouvelles ? Dans cinquante ans, qu'en sera-t-il de nos *sicav* et de nos *junk bonds*, de nos *hedge funds* et de nos *swaps* ? Juan-Luis de Loyola sort de la poche poitrine de sa chemise un fragment de journal.

**26 de Julio 1953**

Si Loyola dort en ce moment, son sommeil est si paradoxal qu'il a lui-même envie d'en savoir plus. L'écriture à plusieurs voix, leurs multiples degrés de profondeur, lui paraissent une plongée dans un abîme où l'*E. & E. Expert* est obligé de rebrousser chemin, tout en demeurant le gardien du sommeil d'un autre qui s'enfonce toujours plus loin. Son propre sommeil en marge du sommeil, lui s'observant comme dormeur et le dormeur se souvenant de lui, ce sommeil où l'on ne sait peut-être plus ce que l'on rêve ni même si l'on rêve, car le rêve est inaccessible, à moins que le rêve ne se réveille sous forme d'un cauchemar, permettant alors au romancier d'accueillir le travail du rêve, ce sommeil littéraire où il distribue son identité entre plusieurs personnages n'est pas là pour faire onirique, mais pour créer un dormeur fictif incarnant le paradoxe d'un sommeil intime et universel. Un sommeil cosmique.

**D**ans la chambre aux échos de mon crâne

*Avant même d'ouvrir la boîte noire  
Où gisent les secrets de mort et de naissance  
A grands fracas j'entends se fracturer un pont  
Se briser la voie de passage  
Et tous les os crient dans ma tête  
Comme lors d'une expérience de laboratoire  
Dont ma mère fut la victime  
Dans un hôpital à Santiago de Cuba  
En travaillant un peu le corps calleux du cerveau  
Vous obtenez deux hémisphères cérébraux distincts  
Dépourvus de toute connexion  
L'Est et l'Ouest  
L'Occident et l'Orient  
Deux esprits distincts dans un même crâne  
Une moitié du sujet croit aux mondes invisibles  
L'autre est parfaitement calculatrice et raisonnable  
Rien ne les relie plus sinon Panoptic et Noé  
Halte là ! Check point ! On ne passe pas !  
Nous sommes les gardiens du pont !  
La communication c'est nous !  
Physique des atomes chimie des molécules  
Remède à tous les troubles psychiques  
Croyez en nos sciences divines !  
Flottant fracturé brisé  
Le sujet crie à l'aide  
Panoptic et Noé volent à son secours...*



*Les vents de l'aube ont soufflé dans l'œil du cyclone où je t'écoute*

*après la fin de cette histoire, parmi le cortège de ceux qui sont morts sans avoir accompli leur travail sur la planète. Vu d'ici, pas d'autre feu de joie chez vous que l'oiseau renaissant toujours de ses cendres. Vus d'ici, l'aurore et le crépuscule se confondent aux ailes rouges qui relient Athènes à Jérusalem. Vu d'ici l'envol du Phénix unit l'Orient et l'Occident. Je vois ce que tu ne vois pas, mais il se peut aussi que tu voies ce que je ne vois pas. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'au-delà n'offre pas de vision sur toute la réalité terrestre, où certaines zones conservent leur opacité noire. Ainsi, les ténèbres où tu te débats, je ne peux y apporter aucune lumière. Toi seul pourrais soudain te taire, fermer les yeux, puis les rouvrir, et tout à coup les choses te sembleraient claires. Tu comprendrais enfin les raisons de ma disparition mystérieuse à Bruxelles aussi bien que sur la montagne rouge de la Majayara, près de Baracoa, province de Guantánamo. S'il est à chaque homme plus d'une terre natale et plusieurs cieux d'origine, pourquoi ne serait-il possible de disparaître en deux ou trois lieux à la fois ? Tu comprendrais aussi les raisons qui ont poussé ma femme Pléione à te rendre visite cette nuit, sous le prétexte comique d'un rendez-vous de travail avec Jésus Evangelista. Sa nouvelle garde du corps ! J'en ris encore, même si cette idée pourrait t'inspirer dans la continuation du cycle romanesque où je tiens un rôle d'éternel jeune bougre, depuis cette Pleine lune qui a fait voler en éclats le pare-brise du président des Amériques lors de son dernier voyage dans la capitale d'Europe. Un conseil : veille à la cohérence de ton histoire. Ce récit ne peut obéir aux injonctions du désordre et de l'éclatement qui dictent sa cadence à la gigue du monde sous le haut commandement de tels maîtres. Le monde, sois-en sûr d'après mon point de vue, gagnerait à reposer sa vaste tête sur l'oreiller d'un livre pareil à celui que je te souffle, et à faire un somme d'un petit siècle. Les déchaînements de mille activités morbides ont troublé sa raison, et bien qu'il paraisse demeurer en éveil avec une surnaturelle obstination, c'est dans le plus grand sommeil de l'esprit qu'il se trouve plongé. N'ai-je pas vu paraître une réclame de la Panoptic montrant Atlas élevant sur ses épaules un globe aplati, toi-même étant présenté comme le « père spirituel du concept de flat world » ? Je connais ton humour, et ne m'en formalise guère depuis ces limbes qui soufflent leurs ouragans sur l'océan portant mon nom comme celui de mon grand-*

*père, mais franchement, n'y a-t-il pas d'autres visions pour éclairer cette pauvre planète au lieu de la tourmenter ainsi ? Je sais bien que, si tu m'écoutais, tu fuirais cette Tour et t'adresserais aux gens dans la rue d'une manière ou d'une autre. Au lieu de quoi tu t'obstines à te quereller avec des ombres et n'entends pas la voix qui te parle, aussi réelle que celle d'Eva de Cuba. Comment dois-je m'y prendre ? En te dictant les mots à écrire sur l'écran de ton ordinateur ? La suite serait bien plus intéressante. Elle parlerait du vrai Christophe Colomb, celui qu'avait connu l'un des aïeux de l'aède, installé naguère sur un rocher du Levant dans le fond de la Méditerranée. Il se disait le fils du Phénix, prétendant attendre une colombe qui viendrait du Couchant. Il ne connaissait rien, absolument rien, rien d'autre que cette colombe connue de lui seul. Cet Atlas était assis sur le rivage et guettait l'horizon, certain du fait que la Terre était ronde puisque la colombe existait, qui devait bien se trouver de l'autre côté du monde visible. Il attendait donc là le moment propice qui l'emporterait un jour sur les flots vers la colombe à l'instant où celle-ci lui apparaîtrait. Et cette colombe vint, sous forme d'un nommé Colomb, dont le prénom signifiait en outre qu'il portait sur ses épaules un célèbre ressuscité, fils du Phénix comme l'aïeul de mon grand-père. A Colomb celui-ci montra le Phénix, et le christophore s'embarqua telle une colombe du Levant vers le tout au bout du Couchant. Désormais nul ne pourrait plus nier que la Terre fût ronde, la réalité courbe, une colombe toujours prête à surgir depuis l'horizon des choses visibles ! Et où en es-tu à présent, toi et ton flat world du village global ? Où en est le mariage promis de l'Orient et de l'Occident ? De quels feux s'embrasent les ailes rouges du Phénix entre Athènes et Jérusalem ? Faut-il que ce soient encore les deux créateurs d'Ulysse, à trois mille ans de distance, qui fassent des heures supplémentaires pour vous apporter la réponse ? Tu mériterais, mon vieux, que je la boucle, non sans t'inviter à m'oublier. Dis-toi que je me suis évanoui comme une pensée fugace...*

*Encore un mot, puisque je ne pourrai jamais cesser de t'adresser des signes. Et que tu es moins obnubilé par la colombe et le Phénix que par une histoire d'oiseau-serpent. Passèrent les siècles après l'arrivée des conquérants, comme avaient passé les millénaires depuis la première ancêtre Habanaguana : c'est au seuil du siècle vingtième que s'ouvre*

*l'histoire moderne de l'oiseau-serpent.*



*Je m'en souviens comme si c'était hier de cette musique de Schubert qui m'avait accueillie naguère en compagnie d'autres sauvages à plumes au grand cirque de la cour d'Espagne où mes yeux verts d'Indienne blonde à peau noire explosèrent dans leur ménagerie d'ânes mitrés de macaques aux culs galonnés de rats plus fanfarons que ceux de la décharge car bardés de médailles multicolores de bassets moins hardis que tous les chiens galeux car empouponnés dans des rubans d'honneur plus longs que leurs pattes comme plus tard les mêmes yeux verts hallucinèrent un identique bestiaire aux ordres cette fois du roi Léopold ici même à Tervueren où les îles des anciens étangs décorés alors de huttes pour une tribu de nègres en pagnes sont des carcasses de ferrailles dont j'ai tiré les pièces afin de construire mon alambic au milieu des étincelles qui s'élèvent en crachant un nuage de fumée noire et retombent comme des étoiles quelle sainte ivresse est celle d'Habanaguana dansant sur les ordures en cette nuit de noces éternelles inaccessible aux flammes dont se consomment les monceaux d'épaves avariées de l'industrie des hommes cinq siècles après qu'une colombe m'envoya par-delà les mers peupler l'univers ô nuit de voluptés divines mon élixir précieux coule goutte à goutte ainsi qu'une rosée de l'alambic improvisé dont serpentins et tuyaux de fortune puisent leurs fluides au plus profond des immondices d'où pourtant monte à mes lèvres une source cristalline venue de la nature entière j'entends encore le chant de la colombe mère des dieux et des hommes qui même si le sol s'enfonce et que je suis tirée vers le bas fait tendre au ciel mes seins gonflés de désir entre ces monticules servant d'abris pour les pauvres sans domicile enroulés pêle-mêle dans leurs chiffons et ces mares croupies les jambes dans l'eau jusqu'aux cuisses montagnes de chair mers de sang malgré pestes famines guerres et morts quel festin d'amour unit ciel et terre comme lors de cette exposition universelle quand j'ai pris mon envol à tire-d'ailes par-dessus le siècle vingtième non sans me poser ici et là pour faire entendre le message de la colombe à l'occasion de quelques spectacles annonçant aux hommes qu'au-delà de leurs apocalypses est toujours une terre promise...*